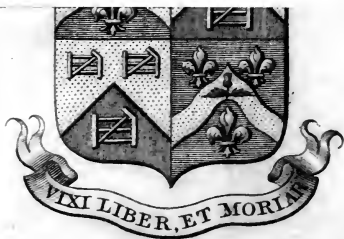






Library
of the
University of Toronto



Yeats Brown.



1 front.

2*







CASTIGAT RIDENDO
MORES



ARLIQUINIANA.

ARLEQUINIANA
OU LES
BONS MOTS,
LES
HISTOIRES
Plaisantes & Agréables.
RECUEILLIES
DES
CONVERSATIONS
D'ARLEQUIN.



Suivant la Copie.

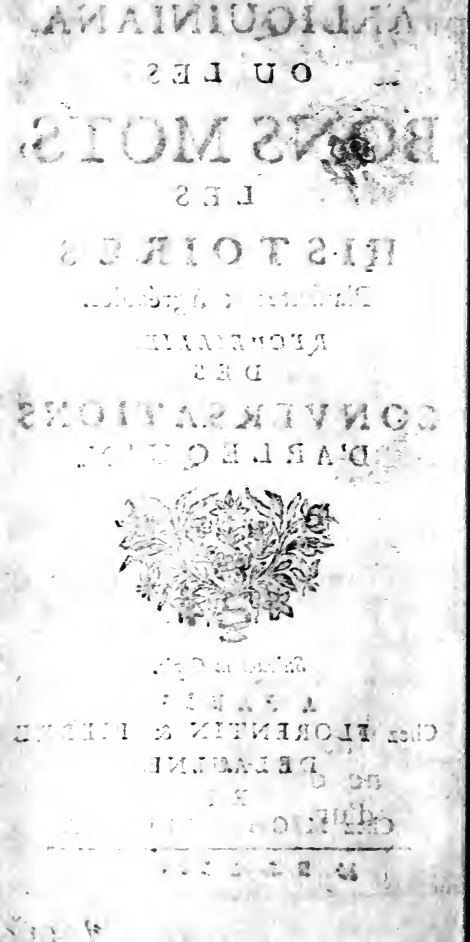
A PARIS,

Chez FLORENTIN & PIERRE
DELAULNE.

ET

Chez MICHEL BRUNET.

M. D. C. L. C. I. S.





APPARITION.

D'ARLEQUIN.

S Amedi dernier 30.
du mois, sur la mi-
nuit en sortant de
mon cabinet, Ar-
lequin m'apparut. Il avoit
son petit chapeau, son mas-
que & l'habit qu'il portoit
sur le Théâtre. Je fus d'a-
bord surpris de le voir,
mais un moment après je
me rassurai, persuadé que
je ne devois rien crain-
dre d'un homme que j'ai-

APPARITION

mois encore au de-là du tombeau. N'apprehendes point , me dit-il , je suis ravi de te voir. A ce mot je courus pour l'embrasser : Non pas cela , reprit-il : Mon corps n'est plus que de *matiere subtile* , mal propre à recevoir ces marques de ton amitié. Quelle folie te porte à publier les choses que nous avons dites ensemble ? crois-tu réjouir le monde par mes contes ? ay-je été d'un caractère assez considerable pour recueillir mes paroles ? Tes contes, luy dis-je , plairont toujours à ceux qui sçavent les intrigues du monde ; peut-être quelque bizarre

D'ARLEQUIN:

zarre ni trouvera point de goût , mais ces fortes de gens , peuples des espaces imaginaires , ne se remplissent que d'idées chimeriques , aussi ce n'est pas pour eux que je les publie. Etois-je , si connu , reprit Arlequin, que mon nom ne soit pas encore oublié ? Ton nom, luy dis-je, se conservera plus long-temps que celuy de tels prétendus grands hommes. Autrefois on a traversé l'Allemagne pour te venir voir à Paris , & tu sçais que le Comte de Serin te dit que tu étois aimé dans toute l'Europe ; Aimé , reprit-il ? ouï, mais par l'endroit de la Comédie , & c'est là un mauvais

APPARITION

endroit: Pourquoi, luy dis-je, la Comédie t'a-t-elle ôté ta probité & ta vertu? On t'a veu en plusieurs affaires plein de justice & de modération, aucune débauche n'a déréglé ta conduite; les malheureux ont trouvé auprès de toy du soulagement à leur nécessité. Tu n'es plus en état de tirer vanité de mes paroles, crois-moy, tel qui fait aujourd'hui l'homme de bien, est plus Comédien que tu ne le fus de ta vie. Cela peut-être, dit-il, mais sur l'amas de ces contes, ne crains-tu point que le public te fasse le même compliment que fit autrefois un Prince Italien à l'Arrioite,

D'ARLEQUIN.

rioste, lorsqu'il luy presenta Roland le Furieux :

Donne diavolo ay radunato tanto Coyonarié. Non luy répondis-je, je ne crains pas cela, ton nom & ta figure que je mets à leur tête les rendront agréables.

Je ne me plaindrois pas, reprit-il, si tu imprimois ce que nous avons dit de bon. Par exemple, les réflexions que nous avons faites sur plusieurs choses du monde; nos pensées sur les diverses sectes des Philosophes; les Interpretations particulieres que nous avons données à plusieurs vers des Poëtes Anciens; les regles de conduite que l'on doit suivre pour vivre

APPARITION

avec les personnes considérables ; Une infinité de traits d'Histoire dont nous avons rempli nos conversations ; au lieu de cela, tu ne racontes que des plaisanteries. Voyons si j'ay tort, repris-je, toute l'Europe te connois sur le pied d'un homme divertissant ; Quelle apparence que je trompe l'idée generale, en te représentant comme un homme sérieux ? Voudrois-tu que je ne te fisse paroître qu'avec des maximes de morale , & des raisonnemens de Philosophe ? on ne te reconnoîtroit point ; mais attends, peu-être que dans la suite je te feray tel que tu étois en particulier ;
je

D'ARLEQUIN.

je te rendray tout ton sérieux ; & je rapporteray tes pensées , qui divertiront peut-être autant que tes contes. Je pourrois bien même écrire les jugemens que tu as fait de certains Livres, qui ne sont estimez que par la prévention que l'on a de leur mérite. Enfin attends, tu seras content de moy. Je t'ay appris par cœur, comme tu sçais, & à quelque chose près , j'ay tout le reste aussi présent à la mémoire, que si tu me le racontois tous les jours. Au moins, me dit-il ; ne t'avises pas de critiquer personne, c'est un mauvais métier, je ne te le conseille pas, on se fait des ennemis. Ma critique ne sera pas ou-

APPARITION

trée, luy dis-je, & puis je ne feray que rapporter ton sentiment. Non pas, je t'en prie, reprit-il, contente-toy de dire le tien ; je ne veux point me broüiller avec ceux qui écrivent. Ces gens-là ne pardonnent jamais, & je vois par expérience qu'ils se persécutent jusques dans les Enfers.

Je voudrois bien sçavoir, luy demanday-je, à quoy s'occupent Flautin & Speffafer. Speffafer vend de l'eau-de-vie, & des peaux de conin, & Flautin sifle les Serins des champs Elisées. C'est luy qui m'est venu dire que tu imprimois mes Contes; je t'avouë que cette nouvelle ne m'a point plu, & encore moins de
les

D'ARLEQUIN.

les intituler *Arlequiniana*, comme si c'étoit un Recueil de Sentences de quelque grand homme qu'il falût conserver avec soin, cependant je n'ay été que Comédien. Quoy, luy dis-je, tu y reviens encore? Oüi, reprit-il, & j'auray touûjours cela sur le cœur. Que ne laissois-tu mourir avec moi mon nom & ma mémoire, sans rappeler mon idée? Je ne puis comprendre, luy dis-je, ta délicatesse sur le fait du Theatre; tu sçais pourtant bien, puisque je ne l'ay appris que de toy, qu'il y a eu un peuple de la Grece qui ne choisissoit ses Ambassadeurs que parmi les Comédiens. Il est vray,

APPARITION

pliqua Arlequin , mais les Romains ne les ont point estimez , au contraire ils les ont condamnez par leurs Loix , comme des gens qui donnoient des leçons de débauche. Tu as oublié , repartis-je , que ces Loix ne condamnoient que les *Mimes* , Farceurs publics , qui par leurs postures lascives jettoient dans le cœur du peuple des semences de corruption ; & pourquoi auroient-ils condamnez les Comédiens , eux qui représentoient si ingénieusement les défauts des hommes : Souvent la peinture du vice nous en retire plutôt que ne feroit une sévère

cor-

D'ARLEQUIN.

correction , & les hommes se foucient moins de la vertu , qu'ils ne craignent le ridicule. Avec tout cela , reprit Arlequin , les Comédiens passent pour des gens , qui Il se peut faire , interrompis-je , qu'ils aient de mauvais endroits , mais c'est leur faute , plutôt que celle de la Comédie. Quand tu as représenté les friponneries des Praticiens , les contorsions des femmes , les fourberies des Banqueroutiers , les impertinences des Bourgeois , crois-tu avoir fait un grand mal : Tel qui s'est reconnu dans ta Comédie , est peut-être devenu

APPARITION

venu moins fourbe & plus honnête homme. Soit , reprit-il , je ne t'en parlerai pas davantage , en voilà assez là dessus.

Apprens moi , je t'en prie , lui dis-je , quelque chose de ce que tu fais dans les Champs Elisées. Es-tu toujours rêveur comme tu l'étois sur la terre ? Assez , me répondit-il ; cependant mon chagrin est un peu adouci , & cela parce que dans l'endroit où je suis , chacun paroît tel qu'il est , sans pouvoir plus déguiser ses sentimens. Quand je vivois , j'étois toujours en furie contre les faux honnêtes gens , & sur tout contre ces prudes ,
qui

D'ARLEQUIN.

qui au travers de mille intrigues , s'érigeoient en ennemies déclarées de leurs compagnes, qu'elles insultoient plutôt , qu'elles ne réformoient par leurs corrections. Tu entends bien de qui je veux parler ; Non , lui dis-je. As-tu oublié l'histoire de cette femme qui avoit jusqu'à vingt-deux amans , toi-même en écrivis la liste chez le ... un soir pour te divertir ; Je m'en souviens , lui dis-je. Cette femme , reprit Arlequin , avoit des intrigues de toutes les manières ; jamais personne n'a mieux fait son personnage , ni mieux ménagé ses deux douzaines d'a-

APPARITION

d'amans : il y en avoit de malades , & d'autres qui se portoient bien. Quand elle craignoit que les malades ne revinssent trop tôt en santé, & qu'ils n'appriussent de ses nouvelles, elle leur rendoit des visites secrètes , qui ne manquoient jamais de les faire retomber, après quoi elle marquoit une douleur apparente de leur rechute , pendant qu'elle venoit augmenter leur indisposition. Cette femme dont la vie n'étoit qu'un tissu de libertinage , publioit les moindres foiblesses de ses amies, pour se mettre à l'abri du mauvais bruit que lui attiroit son déreglement. Ne

D'ARLEQUIN.

Ne te souvient-il pas aussi combien long-tems toi & moi avons été les dupes du C. D. Nous ne pouvions assez louer sa générosité , d'avoir envoyé secrètement une somme considérable à son ami pour avoir une Charge qui faisoit sa fortune ; & cependant tu sçais que c'étoit bien moins pour obliger cet ami , que pour l'ôter à un autre dont il vouloit se vanger. Sa générosité n'étoit qu'un piège pour surprendre l'estime de ceux qui ne pénétroient pas ses véritables sentimens. Mille exemples de fausse vertu me mettoient tous les jours en colère ,

2319

&

APPARITION

& je ne pouvois souffrir que des personnes indignes se jouâssent de ma crédulité. Presentement je ne vois plus de cœurs masquez ; un homme généreux paroît tel qu'il est, un fourbe ne peut tromper personne, on distingue d'un coup d'œil une coquette d'une honnête femme, & je suis charmé de cette sincérité.

A propos de Coquette, lui dis-je, tu en vois arriver une belle quantité, sur tout depuis quelques années; Pastant, me répondit-il, que tu te l'imagines. Comme dans le monde chaque femme veut plaire, & souvent sans aller plus avant, elles

D'ARLEQUIN.

elles passent presque toutes pour avoir de la Coquetterie : mais tu feras étonné de ce que je te vais raconter. Je l'entendis ces jours passez par occasion en me promenant seul dans un bocage des Champs Elysées. Il nous arriva une femme assez jeune , qui pestoit fort contre les Parques d'avoir si-tôt coupé le fil de sa vie ; je croyois que c'étoit une Coquette qui demandoit son amant. Rien moins que cela , me dit-on, elle a aimé son mari, & c'est lui seul qu'elle regrette ; sa passion n'a point diminué par le nombre des années. Souvent la nuit elle faisoit laisser dans sa chambre une

bou-

APPARITION

une bougie allumée , & quand son mari dormoit, elle se faisoit un plaisir de le considérer à la lueur de cette bougie avec une attention extrême ; elle le trouvoit si aimable, qu'elle ne pouvoit cesser de le regarder. Mon Dieu, disoit-elle , qu'il est beau, qu'il est charmant ; y a t-il au monde une femme plus heureuse que moi. Cela est-il bien vrai, lui demandai-je ? La tendresse d'une femme peut-elle aller jusques-là ? On me l'a assuré, répondit-il , & la chose n'est pas impossible.

Après qu'il eut fini de parler ; il voulut disparaître. Me quitter si-tôt, lui dis-

D'ARLEQUIN.

dis-je, cela n'est pas juste. Je sens en moi, reprit-il, une impression qui m'appelle; Impression tant que tu voudras, tu demeureras encore un peu de tems avec moi. J'ai toujours eu envie de sçavoir quelque chose de certaines gens de ma connoissance, & tu peux m'en donner des nouvelles. Dis-moi, je te prie, ce que fait Molière depuis plus de vingt ans qu'il est mort. Térence & Plaute, me répondit-il, le persécutent toujours pour avoir diminué leur réputation, & je le vois quelquefois dans des Prez qui se divertit à attraper des Grillons. Et Corneille? Il cause,

APPARITION

se , dit-il , avec les Heros
qu'il a representez dans ses
Tragédies , & ces Heros
admirent son esprit ; & le
remercient toujours des
grands sentimens qu'il leur
a donnez. Et Lully ? Ce-
lui-là , reprit Arlequin ,
peste toujours contre vô-
tre Musique. La sienne
raviroit tous les Enfers ; si
nous étions dans un état à
nous payer de Chansons.
Vous pourriez bien tous
ensemble , repartis-je , faire
des spectacles d'une beau-
té parfaite. Vous autres
mortels , repliqua Arle-
quin , qui ne voulez voir
que des apparences ; vous
vous contentez de specta-
cles , mais nous qui sommes
dans

D'ARLEQUIN.

dans les veritez , nous n'avons pas besoin de Comédies. Tu es donc bien Philosophe, repris-je? A propos de Philosophe, ne vois-tu point Descartes notre bon ami? A tout moment, me dit-il, il est toujours avec Epicure & Aristote, qui sont appliquez à détruire les principes, & lui pour les leur prouver d'une manière sensible, les mena ces jours passez sur le bord d'une grande citerne où il cracha dedans toute l'aprèsdînée pour faire des ronds, dont il se servit afin de leur expliquer le mouvement & l'étendue de ses tourbillons. Je me réjouis souvent à les entendre dis-

APPARITION

pûter avec une opiniâtreté
que je crois commune à
tous les Philosophes.

Il y a quelque tems qu'il
nous arriva un jeune hom-
me de condition, bon Phi-
losophe, qui disputa avec
eux toute la journée, c'est
le Chevalier de Venasque.
Venasque, luy dis-je; on
m'a dit qu'il avoit été tué
pour une chose assez plai-
sante. La sçais-tu, repartit
Arlequin? Non, luy dis-
je; Ecoute-moy, je vais te
la raconter.

C'étoit un jeune homme
fort emporté. Un jour étant
avec deux ou trois de ses
amis ils parlerent de cou-
rage. Chacun d'eux le don-
noit pour homme qui n'en-
ten-

D'ARLEQUIN.

tendoit pas raillerie ; Venasque loüa la valeur d'un ami absent : un de la compagnie se sentant blessé de ses loüanges , luy dit que son ami n'étoit pas tel qu'il le faisoit. Venasque imprudemment : Je parie cent pistoles , dit-il , qu'il est plus brave que toy ; Parie que non , répondit l'autre ; ils convinrent que Venasque viendrait voir son ami , & qu'il l'obligerait à se battre contre luy. Cet ami luy représenta qu'il étoit ridicule à luy d'insulter un homme sans raison. Parbleu , répondit Venasque , je ne veux pas perdre mes cent pistoles , je les ay pariées pour soutenir ton

APPARITION

courage, & il faut que tu te battes ou contre luy, ou contre moy. Cet ami surpris de son extravagance, de l'engager dans un combat pour une chose aussi impertinente, luy répondit avec un dédain qui blessa sa fierté. Peu de tems après cet étourdi l'ayant attaqué dans la rue, receut deux coups d'épée qui luy ouvrirent le chemin des Champs Elisées.

Ce jeune homme, ajouta Arlequin, tout fou qu'il est, ne laisse pas d'être Philosophe, & de disputer assez subtilement pour embarrasser quelquefois nos Maîtres; ce qui me fait de la peine, c'est qu'ils s'emporte

te

D'ARLEQUIN.

te toujours. Il faut avoir bien peu de jugement, luy dis-je, que de se faire un point d'honneur pour soutenir opiniâtrement sa pensée. Que les gens de College aient des opiniâtres là dessus, à la bonne heure, c'est leur métier: mais que les personnes du monde s'en fassent une affaire, c'est ce que je ne puis comprendre. La Philosophie de nous autres mortels ne consiste qu'à poser des principes, vrais ou faux, qui seront toujours bons, pourveu que par eux nous puissions expliquer les effets de la nature. Puisque la vérité nous est inconnue, quand on a dit ce

APPARITION

qu'on croit, pourquoy se faire une vanité d'attirer les autres dans nôtre sentiment? Peut-être est-il mauvais, & ne paroît-il véritable que par le tour que nous luy donnons, ou par l'ignorance de nôtre adversaire qui n'a pas assez d'esprit pour le combattre.

Un des plaisirs de ce jeune étourdi, me dit Ariquin, c'est d'aller quelquefois tourmenter Timon le Misantrope. Ces jours passez il le railla si fort sur sa ferocité, qu'il pensa être payé de ses plaisanteries. Que pouvoit-il tant luy dire, repris-je? Il le fit souvenir de la brutalité qu'il répondit à Apemante.

Comme

D'ARLEQUIN.

Comme je demeurai court :
Parie que tu ne sçais de
quoy je te parle. Je l'avouë,
luy répondis-je, j'ay oublié
ce que tu m'as dis autrefois
de Timon ; comme je n'ai-
me point les misantropes ,
je n'ay gueres fait d'atten-
tion aux choses qui le re-
garδοient , cependant je
t'en prie , redis-les moy.

Apemante, reprit-il, dont
je viens de te parler , étoit
le seul homme avec qui
Timon eût commerce, par-
ce qu'il étoit le seul Philo-
sophe qui suivit ses senti-
mens. Un jour Timon se
trouvant à un festin avec
luy , Apemante crut luy
plaire en luy disant que le
festin étoit beau : Il le se-
roit

APPARITION

roit bien plus, luy dit Timon, si tu n'y étois pas.

Une autrefois rencontrant Alcibiade qui venoit de faire recevoir une Loy nuisible au peuple d'Athènes ; il l'embrassa au milieu de la rue. Un homme surpris de ces caresses luy en demandant la cause ; C'est, répondit-il, que je regarde ce jeune homme comme la ruine des Athéniens.

Voici , continua Arlequin , le trait à mon sens le plus brutal de ce misantrophe. Un jour le peuple étant assemblé, il s'avisa de monter dans la Tribune aux harangues. Tout le monde étonné de la nouveauté fit un grand silence ; & voici comment

D'ARLEQUIN.

comment il leur parla :
Peuple Athénien, j'ay dans
ma maison un figuier, où
plusieurs de vos Concito-
yens se sont pendus, je vais
faire réparer la maison , &
peut-être faudra-t'il abatre
le figuier : je vous en aver-
tis de bonne heure, servez-
vous de la commodité, &
que ceux qui en ont envie
se hâtent de s'y venir pen-
dre.

Après qu'il fut mort ,
Callimaque , si je ne me
trompe fit son Epitaphe.
J'ay oublié les vers écoutez
le sens. Passant , dit Ti-
mon , on m'a mis ici ; Va-
t'en & laisse-moy en repos.
Plains-moy , ou ne me
plains point , cela m'est

APPARITION

iudifférent , pourveu que
tu t'en ailles.

Tu m'as fait plaisir , luy
dis-je , de m'avoir redit
tout cela , je te promets de
ne l'oublier de ma vie ; mais
à ce que je vois nous gar-
dons nos mêmes inclina-
tions après la mort , &
nous sommes brutaux ou
polis , suivant que nous
l'avons été sur la terre. Tel,
reprit Arlequin , que la
Parque nous trouve , tel
nous demeurons dans les
Champs Elisées. L'une re-
grette toûjours son Amant,
l'autre son mari ; celui-ci
la bonne chere , celui-là
son bien ; le Procureur ses
procez ; l'Avocat son sac ; le
Médecin ses Ordonnances,
&

D'ARLEQUIN.

& l'Apoticaire les Clisteres. Mais parmi vous, repris je, n'y a-t'il pas quelqu'un qui ait envie de revenir au monde? Non, me répondit Arlequin, Mercure a beau marquer avec sa baguette les ombres qu'il voudroit renvoyer dans les corps. Presque personne ne demande la metempsicose; la vie n'a rien qui nous touche, nous vous la laissons à vous autres mortels qui n'avez que des plaisirs imaginaires, & des agitations continuelles. Cependant, repliquay-je, il y a quelque repos sur la terre, on trouve des personnes raisonnables qui vivent sans aucune passion,

APPARITION

& crois-tu que ces gens là ne soient pas dans le calme. Il te le paroît, reprit Arlequin, mais crois-moy, leur calme est comme celui de la mer, qui n'empêche pas qu'elle ne demeure salée & qu'elle ne retienne son amertume. Telle est la tranquillité du monde, jamais pure, & toujours mêlée de mille dégoûts.

Cependant, ajouta-t'il, malgré cela je vois un jeune Allemand qui petille de retourner à la vie, mais à condition qu'il rentrera dans le corps d'un valet de chambre; Quel goût, luy demanday-je, a-t'il pour cet état : c'est me répon-

dit

D'ARLEQUIN.

dit Arlequin, pour la raison que je t'ay dite, que nous gardons presque toujours nos inclinations; il est mort valet de chambre, & il veut encore le redevenir, c'est Merlin de Strasbourg. Ha Merlin? Oüy, reprit-il, depuis qu'il est venu dans les Champs Elisées, il m'a fait plusieurs contes. Tu sçais qu'il servoit un enfant de qualité dans un College, dont le Principal ne se nourrissoit les jours maigres que de langues de Carpes! Son Maître étoit malin; un jour le Principal outré contre luy l'envoya chercher pour le châtier, c'étoit un Samedi. Le

APPARITION

Principal dînoit quand il entra , aussi-tôt il le détacha & luy fit mettre les deux doigts sur la table , qui devoit être la posture du patient, Pendant la punition , qui fut assez longue , le fripon mangea les langues de Carpe , & le Principal qui s'attendoit à faire un repas excellent , fut surpris de ne les plus trouver. Peu de jours après il sceut qu'il les avoit mangées , & depuis quand il le châtoit les jours maigres , ou c'étoit l'après-dîné , où il enfermoit auparavant dans son cabinet les langues de Carpes.

Dans la suite, ajouta-t'il,
Merlin

D'ARLEQUIN.

Merlin eut envie d'être Moine, il se mit dans un Couvent, d'où trois mois après on fut obligé de le chasser pour son esprit de division & de libertinage. Au sortir de là il rentra avec son Maître, qui l'avoit toujours bien aimé, on l'appelloit alors le Comte de..... qui a été tué depuis peu d'années. Il le menoit tous les ans dans les Terres, où il y avoit des Païsannes assez jolies. Merlin les regardant d'un œil de convoitise, cherchoit tous les moyens de les attraper. Il fut à la fin décrié, & personne ne le voulut plus souffrir. Dans ce tems-là
il

APPARITION

il en aimoit bien fort une qui se moquoit de lui. Il remarqua qu'à certain jour de la semaine elle alloit garder ses moutons à la campagne. Un matin l'ayant apperçûë de loin assise au coin d'un buisson ; pour être seur de son coup, il se glissa derriere une haye fort longue, qui alloit jusqu'à l'endroit où étoit la petite Bergere, & afin qu'elle ne se défiât de rien, il faisoit de tems en tems du bruit avec une sonette à Vaches qu'il avoit à la main. A peine cette fille le vit, qu'elle se mit à fuir. Merlin l'attrapa & l'auroit poussée à bout, si elle n'eût été secouruë. Cette in-

sulte

D'ARLEQUIN.

sulte fit grand vacarme dans le pays, & son Maître fut obligé de le renvoyer à Paris: cependant il ne le chassa pas, ne pouvant se passer de lui dans ses expéditions amoureuses, une desquelles lui a été funeste: la voici.

Dans ce tems-là une Provinciale, femme de condition & d'une beauté achevée, parut à la Cour: Tu entends bien de qui je veux parler; Ouy, lui dis-je, elle ne devoit pas mourir d'une manière si cruelle. Juste, reprit Arlequin, tu y es: Ecoute la suite qui a fait la catastrophe de Merlin. Tous les jeunes gens aimoient cet-

te

APPARITION

te femme, & ne jugeoient de leurs bonnes qualitez qu'autant qu'ils avoient part à ses bonnes graces. Le Marquis de lui trouvant du goût pour lui, voulut chasser tous les autres, & être le seul aimé. Il dit son dessein à Merlin, & lui ôtant tous les emplois qu'il avoit auprès de lui, il ne lui laissa que celui de veiller à la conduite de sa Maîtresse. Merlin faisoit fort bien son devoir. Peu de tems après le Comte de . . . vint à la Cour. Il étoit beau & bien-fait. A peine eut-il vû cette femme, que le bruit courut qu'il en étoit aimé. Le Marquis pensa mourir de
jalousie

D'ARLEQUIN.

jalousie. Merlin étoit obligé de roder toutes les nuits autour de son logis pour observer si quelqu'un ne la venoit point voir secrètement. Une fois prenant garde que vis-à-vis de sa maison on avoit mis un grand tas de fumier, il se mit dedans, & se cacha si bien qu'on ne le pouvoit voir. Deux heures après un Jardinier de Marets passa avec sa charette vuide, & trouvant l'occasion de la charger de fumier, il prend sa fourche & la plante dans le tas où Merlin étoit caché; à peine l'eut-il fourrée, qu'entendant un grand cri, il se sauva tout effrayé, & laissa sa charette. Merlin
qui

APPARITION

qui étoit blessé à la cuisse se leva, & se l'étant bandée avec un mouchoir pour arrêter le sang, il se traîna chez luy; Peu de jours après la gangrene se mit à son mal & il mourut.

Voilà une belle mort, luy dis-je. Malgré tout cela, reprit Arlequin, il tourmente Mercure pour redevenir valet-de-chambre; Et son Maître repris-je, qu'est-il devenu? Son Maître, repliqua-t'il, a dissipé tout son bien après cette Maîtresse, qui présentement le traite avec beaucoup de froideur.

Mais tu m'amuses toujours, adieu il faut que je m'en retourne, mon congé n'étoit

D'ARLEQUIN.

n'étoit point pour si long-temps. Encore un moment, je t'en prie, luy dis-je, promets-moy de m'apprendre tout ce qu'on dira de tes Contes. Je te le promets : Promets-moy aussi, repris-je, de me venir voir quelquefois pendant la nuit, & à l'heure qu'il est ; Mon cabinet est fort solitaire, comme tu vois, & nous pourrons parler en repos ; tu me diras des nouvelles des Champs Elisées, & je t'en diray de ce monde. Ton entretien me sera plus utile qu'il ne me l'étoit autrefois ; & comme tu vois les Heros tels qu'ils sont, tu m'instruiras de leur gloire & de leur vertu.

tu. Il fut un moment sans parler ; après quoy, les Heros des Champs Elifées, me dit-il, ne seront jamais propres qu'à servir de sujets de Comédie, adieu. Ce mot achevé, il disparut tout à coup, comme un fantôme qui descend dans la terre, & je rentray dans mon cabinet pour écrire tout ce qu'il venoit de m'apprendre.

AVIS IMPORTANT.

Je vais ajouter en peu de mots quelques Articles qui regardent le Livre ; le principal c'est que je prie le Lecteur de ne faire aucune application de ces Contes, il s'y

IMPORTANT.

s'y tromperoit infailliblement. La plupart des personnes dont je parle sont mortes, & pour celles qui vivent, je n'en dis que des choses avantageuses ou indifférentes. Sur tout qu'on ne s'arrête pas aux premières Lettres que j'ai mises pour marquer les Noms, parce qu'il y a plusieurs Noms qui commencent par les mêmes Lettres, & on appliqueroit certains Contes à des gens qui n'y ont aucune part. Bien plus j'ai donné le Manuscrit à lire à cinq ou six hommes du monde, pas un n'a pû deviner de qui je parlois, excepté que je les aye indiqué, ce que je n'ai fait que dans les aventures

tures qui ne pouvoient les offenser. J'ajoute que la même peut être arrivée à deux ou trois personnes ; ainsi il ne faut point l'appliquer à une en particulier, car ce seroit peut-être celle dont je ne parle point.

Ce que j'ose assurer c'est que tous ces Contes sont véritables. Arlequin les faisoit quelquefois à ses amis particuliers, & Monsieur P..... m'en a dit quelques-uns que j'avois oubliés. Des aventures qu'il raconte, les unes sont arrivées depuis plusieurs années ; & les autres quelque tems avant sa mort. On lui en a dit, & il en a vu lui-même ; par exemple celle de l'Opera, que

IMPORTANT.

que je rapporte page 39. où il étoit présent. Je cite cette aventure pour une raison particulière. On verra l'emportement d'un veillard & de deux femmes qui aimoient deux jeunes hommes de l'Opera. On a désigné leurs noms par un P. & par un E. Dans ce Conte le Vieillard qui n'aimoit que le chant, ne pouvoit souffrir la danse, & c'est pour cela qu'il parle sottement de ces personnes, quoy qu'ils dansent tous deux aussi bien & peut-être mieux que tous ceux qui se sont jamais mêlez de cet exercice. Ce que je viens de dire doit persuader le public avec quel soin & quelle circonspection je

C

ménage

ménage dans ces Contes la réputation de tous ceux dont j'y parle, & cela parce qu'il ne faut jamais rire aux dépens d'autrui. Après cela je ne crois pas que personne soit d'assez mauvaise humeur pour se fâcher; car puisqu'on ne nomme qui que ce soit, pourquoy vouloir se trouver dans un Livre, qui assurément ne dit rien de nous.

Mais dira quelqu'un, vos Contes ne sont pas si bons que vous croyez; quelques uns manquent même de vraisemblance. Cela est autre chose; Cependant je réponds qu'ils sont tous vrais, & que s'il y a quelque petite circonstance qui paroisse difficile

IMPORTANT.

difficile à croire, je l'ay ajoutée pour dépaïser le Lecteur, non pas de l'aventure, mais de la personne à qui elle est arrivée; & cela pour cacher ce qu'il ne doit pas sçavoir. Je sçay bien que les Contes seroient excellens si on en connoissoit les interesses, mais qu'on me permette de taire ce que je ne puis dire sans indiscretion.

Pour ce qui est du reste. J'avoue qu'il y en a de meilleurs les uns que les autres: mais on n'en trouvera pas un où l'on ne sente quelque trait plaisant, ou par la réponse qui est au bout, ou par les manieres extraordinaires de ceux dont on y parle. Après cela tout le monde

A V I S

sçait que nous trouvons les choses bonnes ou mauvaises, non seulement par rapport à elles-mêmes, mais tres-souvent par rapport à la situation d'esprit où nous sommes en les lisant. Dans des temps Horace trouvoit ses vers admirables, & dans d'autres il les plioit & les jettoit sous sa table dans la poussiere, sans pouvoir les souffrir. Je ne dis pas cela pour comparer mes plaisanteries à des Ouvrages excellens, mais seulement pour donner au Lecteur lieu de faire cette réflexion; tous ceux qui lisent sentent ce que je dis. Le moyen que des Contes plaisent, ou à des gens qui ont receu quelque revers de fortune,

fortune,

IMPORTANT.

fortune, ou à ceux qui sont dominez d'une humeur noire excitée par un temps sombre, ou par des obstacles imprévus qu'ils trouvent dans leurs plaisirs ou dans leurs affaires? Dans ce moment rien ne plaît, la plus belle Musique impatiente un homme qui est dans la douleur; mais qu'on les lise à divers temps, qu'on se mette dans l'esprit que ce ne sont que des Contes, peut être n'en sera-t'on pas entièrement dégouté.

Que si on apporte dans cette lecture un visage sourcilieux & philosophique, & qu'on ouvre le Livre au sortir d'une profonde méditation sur le Flux & Reflux,

ou sur le mouvement de la
 matiere globuleuse, mes
 Contes sont frits; le Carte-
 sien crachera dessus, & ira
 sur le champ examiner le
 point de sa naissance pour
 voir si son étoile le menaçoit
 d'un Livre si impertinent.
 Les hommes sont quelque-
 fois injustes, ils ne veulent
 en ne sçavent point s'accom-
 moder aux diverses choses
 qu'ils voyent. C'est pourtant
 une pensée aussi peu judi-
 cieuse, que si sur le Théâtre
 ils cherchoient le heroïsme
 dans les discours d'une confi-
 dente. Après cela j'aban-
 donne ces Contes comme des
 Chevaliers errans; je ne
 doute pas qu'ils n'aient des
 aventures bien différentes,
 mais

IMPORTANT.

mais Arlequin dans son apparition m'a promis de me les venir raconter, & j'useray le plus sagement qu'il me sera possible des avis qu'il me donnera.

Ce n'est pas tout. D'où vient que j'ay mis des Histoires serieuses, comme celles des deux Religieuses qui sortirent de leur Convent ? Cela répond-il à Arlequiniana ? Je ne me suis pas obligé de ne mettre sous ce Titre que des plaisanteries. Puisque j'ay rapporté plusieurs réponses morales que m'a fait autrefois Arlequin ; j'ay bien pû écrire ces deux Histoires. Ce sera bien autre chose dans la suite quand on le verra avec le serieux qu'il

C 4

avoit

A V I S

avoit en particulier. Arlequin étoit deux hommes; Sur le Theatre avec son masque, rien de plus agréable ni de plus divertissant ; mais rien de plus sérieux que luy, démasqué & hors du Theatre. Ceux qui ne le voyoient qu'à la Comédie le croyoient incapable de tristesse, & les personnes qui le voyoient de son ordinaire ne le trouvoient pas fort sensible à la joye. Il n'étoit pourtant pas Misanthrope, bien loin de cela, mais il n'étoit pas gay, & la mélancolie dominoit. Quand donc j'écriray ce qu'il me disoit en certains momens de sa mélancolie, on le verra sage, posé, solide, & Philopbe tout comme un autre.

Il

IMPORTANT.

Il s'est trouve dans des tourbillons, & même il a decouvert le secret de les mêler les uns avec les autres sans les confondre. Il parlera non pas des mœurs, mais des Ouvrages à autrui; Il n'évitera pas les occasions de faire des courses dans les sciences. Il m'a dicté certains beaux endroits des Poëtes Italiens qui ne déplairont pas; & j'ay de luy la version de quelques Dialogues Grecs qui pourront trouver place dans nos conversations. Ce qui est certain, c'est qu'il parlera toujours avec modération; qu'il ne manquera jamais de respect pour les gens de mérite, & que dans ses paroles on ne verra rien qui approche

1111 C 5 che

AVIS IMPORT.

che des injures que Scàligér
dit à des personnes de répu-
tation.

Je oublions qu'il s'est glis-
sé quelques fautes d'impres-
sion ; Par exemple, on a
mis Sapatos avec un S. au
commencement ; les Espa-
gnols l'écrivent avec un ç,
ainsi de quelques autres, mais
cela n'est rien, & le Lecteur
y supplera facilement.



ARLI.

ARLEQUINIANA.



On deſſein eſt de
faire ici un Re-
cueil, non ſeule-
ment de quantité

de mots plaiſans qu'Arle-
quin diſoit en représentant
ſon perſonnage à la Comé-
die Italienne, mais encore
de rapporter pluſieurs Hi-
ſtoires agréables, qu'il
racontoit à ceux avec qui
il étoit libre. Je diray auſſi
les choſes ſérieuſes, & les
maximes de Morales dont
très-ſouvent il rempliſſoit
la converſation. Tout le

monde ſçait qu'il étoit honnête homme ; qu'il avoit de la probité & de l'honneur, & qu'il ne s'eſt jamais attiré une mauvaife réputation par une conduite déreglée. De plus, il étoit ſçavant , ſur tout dans la nouvelle Philoſophie ; & il avoit pluſieurs connoiſſances particulières des ſecrets de la nature. Comme il liſoit un jour dans une Bibliotheque , un illuſtre Magiſtrat y entra par occaſion , & l'ayant approché ſans le connoître , il lia converſation avec luy ; il fut ſi ſatisfait de ſa capacité , qu'il voulut ſçavoir qui il étoit : le Bibliothequaire luy répondit que c'étoit le

Sieur

Sieur Dominique, autrement Arlequin de la Comédie Italienne; le Magistrat l'alla rejoindre, il luy fit mille amitez, & depuis ce temps-là il luy conserva toujours son estime & sa protection. Je ne crains pas que les gens de bon sens me sçachent mauvais gré de publier ce que je sçay de luy. C'est dans cette veuë, que je vais rapporter les Mots plaisans qu'il disoit sur le Theatre, & les sentimens de probité qu'il a conservez toute sa vie.

Dans une Comédie il y a une Scene, ou Arlequin veut vendre sa maison, il dit à l'acheteur qu'afin qu'il

C 7 n'achete

n'achete pas Chat en poche, il luy en veut faire voir un échantillon, & là-dessus tirant de la basque de son Casaquin un gros plastras, voilà, dit-il, l'échantillon de la Maison que je veux vous vendre.

Dans une Scene d'une autre Comédie il fait le gueux, Octave luy demande ce qu'il veut de luy, Arlequin le prie de luy donner l'aumône, Octave pour le plaisanter l'interroge sur plusieurs choses, entre autres, combien il a de peres. Arlequin luy répond qu'il n'en a qu'un, Octave fait semblant de se fâcher contre luy, & luy demande pourquoi il n'a qu'un pere; je

Arlequiniana. 5

je suis un pauvre homme,
luy répond-il, & je n'ay pas
moyen d'en avoir davan-
tage.

Dans une autre Scene les
Archers le veulent mener
en prison pour quelques
fourberies qu'il a faites, il
dit qu'il n'y veut pas aller.
& que les Volontez sont li-
bres.

Dans une autre Comé-
die il feint le Malade, un
Medecin le guerit, après
quoy il luy demande son
payement, Arlequin ne
prétend point luy donner
la somme qu'il veut avoir,
le Medecin le fait assiner;
comme Arlequin est devant
le Juge, il dit qu'il ne veut
point de la santé que le
Medecin

Medecin luy a donnée, il offre de la luy rendre, autrement qu'il est prêt de la déposer au Greffe, que le Medecin y dépose la maladie qu'il luy ôtée, & que chacun reprendra ce qui luy appartient.

Il y a une Scene où il fait le Valet sobre. Pasquariel le veut mener au Cabaret, Arlequin n'y veut pas aller: Le verre, dit-il, est la boîte de Pandore, & c'est de là que sortent tous les maux.

Tout le monde sçait la Scene plaisante qu'il fit dans la Chambre de M. de S. Il avoit envie d'avoir des Vers Latins de luy, & il ne sçavoit comment faire,

faire, il sçavoit seulement que le Poëte ne vouloit pas se donner la peine d'en faire pour tout le monde. Voici le moyen qu'il prit : il s'habilla de son habit de Theatre, avec sa sangle, & sa petite épée de bois, il prit un Manteau qui le couvroit jusqu'aux talons, ayant caché son petit Chapeau, il se mit dans une Chaise; quand il fut à la porte de la Chambre de M. de S.... il heurta, en entrant il jetta son Manteau à terre, & ayant mis son petit Chapeau, il courut sans rien dire d'un bout de la Chambre à l'autre en faisant des postures plaisantes. M. de S.... étonné d'abord,

bord, & ensuite rejoüi de ce qu'il voyoit, entra dans la plaisanterie, & courut luy-même dans tous les coins de sa Chambre comme Arlequin, & puis ils se regardoient tous deux, faisant chacun des grimaces pour se payer de la même monnoye; la Scene ayant duré un peu de tems, enfin Arlequin leva son Masque, & ils s'embrasserent tous deux avec les ha, ha, de deux amis, qui se revoyent après une longue absence, M. de S... luy fit des Vers tres-beaux, & le renvoya fort satisfait de la Poësie & de sa bonne humeur.

Dans le temps que la Troupe Italienne jouoit
les

les Procureurs, il me dit un soir dans la Loge, après la Comédie, une plaisanterie que feu M. le Duc de Nemours fit à la chasse; Ce Prince, dit-il, avoit chassé toute la matinée sans rien prendre, fâché de cela, il vit venir de loin un homme, maniere de Bourgeois monté sur un assez bon Cheval; quand il fut à portée de vue, il connut que c'étoit le Procureur d'une femme qui plaidoit contre luy; au moment il mit ses Chiens après, disant que c'étoit la meilleure Chasse qu'il eût jamais faite. Le Procureur, qui ne s'attendoit pas à cela, se mit à fuir à toutes jambes, pour éviter

éviter les Chiens, qui l'auroient dévoré. Le Duc de Nemours, & ceux qui étoient avec luy éclatoient de rire, entendant crier le Procureur, qui se tenoit aux crains du Cheval, & qui demandoit miséricorde à tous les passans. Enfin par bonheur, trouvant ouverte la porte d'une basse-court, il se jetta dedans, & il fut obligé de courir jusques dans la cuisine pour se garentir des Chiens qui le poursuivoient.

Un jour il nous raconta une aventure qu'il eut avec un Galcon en revenant de Bourgogne dans le Carrosse ordinaire; Je trouvay, dit-il, dans le Carrosse trois
ou

ou quatre personnes socia-
bles, avec que je m'entre-
rins pendant le chemin, je
m'attachay principalement
à un Danois, qui venoit de
voyager en Pologne, en
Allemagne, & en Espagne;
qui avoit veu une partie de
la France, & qui venoit à
Paris; je luy demanday des
nouvelles des Païs qu'il
avoit vûs; après quoy je luy
fis plusieurs questions sur
le Danemarc, ayant répon-
du à toutes, il me parla des
forces de son Roy, de ses
Armes, & du nombre de
Vaisseaux qu'il a toujours
sur l'Océan : le Gascon
écoutoit cela avec une at-
tention extrême sans dire
un mot; quand le Danois
eut

eut cessé de parler, le Gascon, comme revenant d'un profond sommeil, Monsieur, dit-il, s'adressant au Danois, le Roy de Danemark a-t'il Carrosse? Cette question surprit tellement les personnes qui l'entendirent, qu'il leur fut impossible de s'empêcher de rire. Le Danois croyant que le Gascon luy avoit fait cette question pour se moquer du Roy de Danemark, le voulut tuer, le Gascon qui ne comprenoit pas la sottise qu'il venoit de dire, demandoit au Danois pourquoy il se fâchoit contre luy. Enfin on eut toute la peine du monde d'empêcher le Danois de le

le maltraiter. Le lendemain au soir on arriva à Paris, tout le monde descendit de Carrosse, mais le Gascon n'en sortit point, craignant, comme il m'avoit dit tout bas, *l'irruption sur luy de ce malhonnête Etranger.* Quand le Danois eut pris congé de la compagnie, & qu'il fut loin, le Gascon sentant revenir son courage, *J'ay voulu attendre,* dit-il d'un ton fier, *si le faquin me diroit quelque chose, je le défie, luy & son Roy de Dannemark d'oser jamais me regarder entre les deux yeux.*

Il trouvoit que les hommes avoient tort de faire leurs Testamens de la
maniere

maniere qu'ils le faisoient; ils laissent, disoit-il, tous leurs biens aux uns & aux autres après leur mort, c'est le vray moyen que leurs heritiers souhaitent de les voir enterrez pour posséder l'héritage. Là-dessus il me dit un jour à la promenade qu'il avoit connu un Prieur Gascon, homme d'esprit, qui pendant une maladie dangereuse avoit fait un Testament d'une maniere bien différente, il avoit mis que s'il mourroit il ne laissoit rien à ses valets, mais que s'il revenoit en santé, il leguoit à celuy-là telle somme, à celuy-ci tels meubles; Ce Testament, ajouta-t'il, pensa coûter

coûter la vie au Prieur, car chaque Valet, pour avoir son legs, étoit toujours au chevet de son lit, malgré qu'il en eût, & ils luy rendirent tous des services si continuels, & quelquefois si peu nécessaires, qu'ils penserent le tuer de l'envie qu'ils avoient de luy faire recouvrer la santé.

Il disoit, en parlant de l'avarice, que ce vice avoit quelque chose de bizarre, & de bien opposé aux autres. Un débauché, ajoûtoit-il, cherche une belle femme pour l'aimer: un Yvrogne boit à la premiere occasion le vin après lequel il a longtemps soupiré, & un avare ne se sert jamais du bien

D

qu'il

qu'il a acquis avec beaucoup de fatigues. Ne savez-vous point, continua-t'il, l'histoire d'Opimius riche & avare, qui se refusoit les choses les plus nécessaires à la vie. Horace rapporte qu'il tomba dans une si profonde léthargie, que son héritier le croyant mort se saisit de toutes ses clefs, pour voir au plutôt l'argent qui étoit dans les coffres. Son Médecin, qui étoit son ami, ayant envie de le tirer de la léthargie par un prompt remède qui convint à son avarice, fit porter au chevet de son lit une table, sur laquelle il versa des sacs d'argent qu'il compta à grand bruit, afin
que

que le son le fit revenir. En effet , il revint un peu, le Medecin se servant de ce moment lui dit, que s'il ne prenoit garde à ses trésors, son héritier étoit venu pour les emporter: le malade lui demanda d'une voix foible , ce qu'il devoit faire pour l'en empêcher; Votre corps , lui répondit le Medecin, est épuisé faute de nourriture, & vous n'avez plus de force, mangez ce que je vous presente Le Malade ouvrant les yeux à demi pour voir ce qu'il lui donnoit: Cela , coûte-t'il beaucoup , lui demanda-t'il? L'a-t'on acheté bien cher? trois sols, lui répondit le Medecin. Helas! re-

prit le Malade, qu'importe que je meure de maladie, ou de la misere dans laquelle me va précipiter cette dépence.

Un jour il alla voir un de ses amis, & il trouva chez lui un homme qui se piquoit de jouer du Luth admirablement bien, quoi qu'il en jouât fort mal; quand il fut sorti on demanda à Arlequin si cet homme jouoit bien du Luth : *Je trouve*, répondit-il, *que c'est le Luth qui joue de l'homme*.

Une autre fois il me disoit que tout le monde se tourmentoit pour amasser de quoy vivre, que pour lui il songeoit à amasser de quoy

quoy mourir ; tant qu'on est jeune , ajoûtoit-il , ou qu'on se porte bien , on trouve toujours de quoy vivre , mais quand on est malade , & qu'on approche de la mort, le bien est alors nécessaire pour être malade joyeusement , & pour mourir sans inquiétude.

Dans une autre occasion, où nous parlions de l'attention qu'ont plusieurs personnes à faire une chere delicate, il me dit, qu'il faudroit envoyer tous les gloutons voyager en Espagne pour les bien punir. Je me souviendrai toute ma vie, me dit-il d'un voyage que j'y fis. Avant que de venir en France, je débarquai

à Roze, par où j'entrai dans la Catalogne; dans presque toutes les Hôtelleries où je fus, l'Hôte me venoit faire des complimens en termes magnifiques , ensuite de quoy il me promettoit de me bien traiter; Un entr'autres me demanda si j'aimois les Perdrix, je dis que oui; si j'aimois les Poulets, je dis encore que oui; si j'aimois les Cailles, oui, lui dis-je; Mangez-vous des Artichaux? très-bien, lui répondis-je: & des Champignons? encore mieux, repliquai-je. Je croyois faire le meilleur repas de ma vie. Je vous demande pardon, me dit cet hôte dénaturé, je n'ai rien de tout cela : mais je vais
vous

vous donner un excellent morceau de lard que je garde depuis deux ans.

N'avez-vous jamais sçu la réponse plaisante d'une jeune Demoiselle Espagnole? Plusieurs femmes de qualité se promenoient dans un beau Jardin aux environs de Madrit. Dans le Jardin il y avoit une grotte, où l'on appercût la statuë d'un homme nud, elle étoit d'Albâtre, & parfaitement bien faite, le Sculpteur lui avoit couvert certain endroit, avec deux ou trois feuilles de vignes : toutes ces Dames furent long-tems à admirer cette statuë, & prenant garde que la jeune Demoiselle ne disoit

rien, elles lui demanderent ce qu'elle en pensoit : *Elle est très-belle*, dit-elle, *mais elle le sera encore plus à la chute des feuilles.*

Un des plaisirs des Dames Espagnoles , ajoutait-il, c'est de se donner tour à tour du Chocolat ; Un jour se rencontrant cinq ou six ensemble, elles trouverent le Chocolat si bon, que l'une de la compagnie dit qu'elle voudroit bien qu'il y eût du peché à en prendre , afin qu'elle le trouvât plus excellent.

Une femme de qualité qui étoit Françoise, se trouva obligée d'aller en Espagne pour des raisons importantes. Comme elle fut à

Sar-

Sarragoçe, Capitale de l'Ar-
ragon, elle envoya un va-
let-de-chambre chez un
Cordonnier Espagnol, pour
lui dire de lui venir pren-
dre la mesure de quelques
souliers qu'elle vouloit
avoir: *Sapatos sapatos*, lui
dit le Cordonnier grave-
ment, *por la Signora Prin-
cessa muy bien Embia mi un
coche.* Il dit au valet-de-
chambre, qu'il iroit très-vo-
lontiers: mais qu'il falloit
que cette Princesse lui en-
voyât son Carrosse.

Un Allemand, ajouta-
t'il, estimoit si fort la No-
blesse des Chanoines de
Cologne, qu'il disoit que si
le Grand Seigneur se fai-
soit Catholique, & qu'il de-
mandât pour lui une Pré-

bende dans cette Eglise ,
on ne le trouveroit pas d'af-
sez bonne Maison pour
l'obtenir.

Puisque nous sommes
sur l'entêtement de No-
blesse , me dit Arlequin ,
j'ay vû chez une Dame un
Espagnol qui se glorifioit
d'être descendu d'une Mai-
son si ancienne , qu'il pa-
yoit encore , disoit-il , la
rente d'une somme que ses
Prédecesseurs emprunte-
rent , pour aller dans la Ju-
dée adorer Jesus-Christ
dans la Crèche de Bethle-
hem. Il n'y a rien, ajouta-t'il
de plus beau qu'une nais-
sance noble , mais il n'y a
rien de plus injuste que
d'en tirer vanité. La No-
blesse

bleſſe eſt la ſeule choſe où les hommes n'ont aucune part, ils naiſſent nobles ſans leur participation, & ſi leur Mere accouchoit d'un monſtre, il feroit d'auffi bonne Maiſon qu'eux.

Il y a quelque tems, dit-il dans la même converſation, qu'un bel Eſprit de profeſſion alla porter ſon ouvrage à l'Examineur que Monſieur le Chancelier le Tellier avoit commis. Cet Examineur, qui étoit chargé de lire un long Manuſcrit, ne lui rendit pas ſon ouvrage ſi promptement qu'il le ſouhaittoit. Le bel Eſprit prenant le délai pour une injure: *Sçavez-vous bien, Monſieur,*

lui dit-il, *que je suis Gentilhomme ?* L'Examineur lui répondit en souriant, *qu'il l'expediroit aussi-tôt qu'il auroit vu sa généalogie.*

Il nous dit une autre fois qu'un Gascon ne prenoit aucun goût aux Operas depuis la mort de Lully , & quand on lui en demandoit la raison: *C'est, disoit-il qu'il n'y a ni sel, ni poivre dans la nouvelle Musique.* Le même Gascon, dit Arlequin , se trouva dans une Compagnie où l'on parloit de la Simphonie de France & de celle d'Italie: on louoit aussi l'excellence des instrumens , & chacun suivant son goût estimoit le Luth, le Claveffin, le Theorbe ,

ou

ou le Violon ; le Gascon après avoir écouté long-tems la conversation : *Ha, Messieurs*, dit-il gravement, *le bel instrument qu'un tourne-broche !*

Un autre Gascon, continua-t'il, alla voir un jour le Trésor de saint Denis avec quelques-uns de ses amis, quand il l'eût vû bien attentivement : *Quoi*, dit-il avec dédain , *est-ce là ce Tresor dont on fait tant de bruit ? Dieu me damne, il n'y a si petit Gentilhomme en mon païs, qui n'ait un cabinet plus riche que cela.*

Vous sçavez, continua Arlequin , la galanterie Gasconne du Duc d'Albe. Le Roi d'Espagne donnoit

un Bal, & ie Duc d'Albe y menoit une Dame. Un de ses amis le rencontrant comme il entroit dans la Salle; que *dize l'alba*, lui dit-il, *Dize*, répondit le Duc, *que las estrellas se aparten que vienne el sol*, si vous n'entendiez pas la Langue Espagnole, je ne vous aurois pas dit cette réponce. Le nom d'*Albe* fait allusion à l'*Aube du jour*, & son ami lui demandant que dit l'*Aube*, le Duc parla galamment pour la Dame qu'il menoit, en répondant que l'*Aube* disoit que toutes les Etoiles, qui étoient les Dames du Bal, devoient disparoître à la vûe du Soleil, qui étoit celle qu'il menoit.

Un

Un jour à la Comédie, il me fit voir dans une Loge une femme, qui sans avoir une grande jeunesse conservoit un beau teint, bien naturel, & de beaux traits qui la rendoient plus agréable que ne l'est une fille de vingt ans. Cette femme, me dit-il a une veritable vertu, mais elle se sent toujours, & a quelque pensée de se remarier. Son fils, âgé environ de vingt-cinq ans, qui veut se marier aussi, craint que le mariage de sa Mere ne luy soit nuisible, & c'est pour cela que pour la faire paroître âgée, il se laisse croître la barbe; sa Mere ne le peut souffrir, & cette barbe est
tou-

toujours la cause de leur contestation. Enfin ils ont conclu l'accommodement, qui est que la mere donne par année cent francs à un Barbier, à condition qu'il ira tous les jours faire la barbe à son fils.

Il me montra aussi un homme de condition qui a beaucoup d'esprit, & un peu plus de vivacité qu'il n'en devroit avoir. Un jour se trouvant dans une compagnie de gens sages, qui parloient de certaines personnes qui avoient la mémoire heureuse; la mienne, dit-il, est encore meilleure que celle de tous ceux dont vous venez de parler. Comment cela, Mon-

Monfieur, lui demanda un homme de la compagnie? c'eft répondit le jeune homme, que je me fouviens fort diftinctement d'avoir vû danfer ma mere dans un Bal avant qu'elle fut mariée. On ne peut fe fouvenir de plus loin.

Je lui dis que les François avoient l'injuftice de croire les femmes fort portées à la fragilité. Si les hommes, repris-je, ne leur difoient rien, elles demeureroient en repos. Il me fouvient d'un bon mot que me dit un jour un homme de merite : Les femmes, difoit-il, font froides, elles font comme le beure dans la poële, avant que ce beure
2727 soit

soit sur le feu , il ne se fond point, & ne fait aucun bruit, mais pour peu qu'il sente la chaleur, il petille ; que les hommes ne disent aucune galanterie aux femmes, elles ne songent à rien, mais qu'ils échauffent leur cœur par la tendresse, elles petillent, cela est naturel : mais c'est toujours les hommes qui commencent à chercher noise , & qui pensent les premiers à les broüiller avec leur bonne résolution.

Dans une Comédie Italienne Arlequin fait le personnage de Titus , & il recite les vers que M. Racine lui fait dire dans sa Bérénice , Arlequin tourne ces
vers

vers en plaisanterie , non pas pour les censurer , mais en les appliquant à un sujet Comique. Quand les Italiens jouèrent cette Comédie, M: qui a fait quelques Tragedies avec succès , se mit en très-mauvaise humeur contre eux, *Que! abus, disoit-il, de souffrir que des Bâteleurs rendent ridicules les sentimens heroïques que les Auteurs s'attachent à mettre dans les Tragedies ! si on tourne en plaisanterie ces sentimens , où est-ce que le Roi trouvera des Ministres pour son Conseil, & des Généraux pour ses Armées ?* Il faut être bien Poëte , me dit Arlequin, pour avoir une telle imagination,

nation , & pour croire que les lumieres des Ministres, & que le courage des Généraux d'Armées ne se prend que dans les Pieces de Theatre. Monsieur Racine ne prit pas la chose si fort à cœur, il vint à la Comédie, il y rit , & s'en retourna sans le moindre ressentiment.

Un jour un des amis de Monsieur de Vivonne luy demanda cent pistoles à emprunter, il lui répondit qu'il n'avoit point d'argent : mais que s'il vouloit, il lui prêteroit une terre de vingt mille livres de rente. En parlant de Monsieur de Vivonne, il ajouta la plaisanterie qu'il dit à son Cheval,

val, dans le tems que les François passerent le Rhein vers Tolus; quand M. de Vivonne fut au milieu du Fleuve, son Cheval fit un mouvement qui le pensa desarçonner. Lui le retenant, *Au moins*, lui dit-il en riant, *ne t'avise pas de faire mourir un Amiral dans l'eau douce.* Il faut avoir l'esprit bien présent & bien ferme, pour plaisanter dans un pareil danger.

A propos de guerre, ajouta-t'il, vous vous souvenez de la dernière action qui se passa en Flandres, il y a quelques années; Oüi, lui dis-je, je m'en souviens. Un jeune homme de qualité, reprit-il, âgé au plus de dix-

dix-sept ans y fit des choses assez remarquables. Après l'action il en voulut faire la Relation, & il l'envoya à Paris à un de ses amis. Il avoit écrit cette Relation le mieux qu'il avoit pû, cependant elle n'étoit point exacte, & même il y avoit des choses opposées qu'on ne pouvoit accorder. Un homme de qualité, & assurément de beaucoup d'esprit, l'ayant lûë, & ne pouvant comprendre certains endroits: *En verité*, dit-il, *M.de. . . devoit se contenter de mediter l'action où il a été, & non pas l'écrire: Cesar n'écrivit ses Commentaires que longues années après avoir fait ses Conquêtes.*

Le

Le même homme de qualité se trouvant dans une compagnie, où un de ses amis juroit souvent en racontant une chose qui lui étoit arrivée ; cet homme de qualité, dis-je, lui dit en riant, que ces juremens ne faisoient rien à l'Histoire ; Ce sont, lui dit son ami, les ornemens du discours : *Hé, Monsieur*, lui dit-il d'un ton grave, *vous ne voyez pas que vous mettez tout en ornemens.*

Un jour parlant des gens qui aimoient le jeu, Arlequin me dit qu'il avoit connu une femme qui aimoit si fort à jouer, & qui en même tems étoit si avare, qu'elle poussa l'avarice au delà du

tom-

tombeau. Cette femme, ajouta-t'il, tombant malade à la Campagne, dans un Village où elle avoit beaucoup de bien, fit venir le Curé, à qui elle proposa de jouer, le Curé qui jouoit volontiers aussi, reçut la proposition avec plaisir. Ils jouèrent tous deux, & le Curé perdit. Après lui avoir gagné son argent, elle lui proposa de jouer contre lui les frais de son enterrement, en cas qu'elle mourût: ils les jouèrent, & le Curé perdit encore; elle l'obligea de lui donner une promesse pour argent prêté, de la somme à laquelle ils taxerent au moment ses frais funéraires. Cette femme se sentant plus

plus mal remet cette promesse à son fils, & elle mourut huit ou dix jours après, le Curé l'enterra gratuitement en retirant sa promesse.

Un jour je rencontray Arlequin au Palais à la Grand'-Chambre, où l'on plaidoit pour une Religieuse, que ses parens avoient obligée d'entrer dans un Monastere. Je dirai son Histoire, mais auparavant je vais raconter celle d'une autre Religieuse que j'appris d'Arlequin au sortir de l'Audience. Vous verrez, me dit-il, la prudence admirable d'un Evêque.

Dans une ville d'Italie, une jeune fille, belle & bien-

E faite,

faite, & pour cela haïe de sa mere, qui étoit veuve, & qui avoit encore des Amans, fut contrainte d'entrer dans un Monastere, & de prendre l'habit pour se délivrer des mauvais traitemens qu'on lui faisoit tous les jours. Sa mere aimoit un Gentilhomme bien fait, & elle eut l'imprudence de l'envoyer à sa fille, pour la porter à faire des vœux. Cette mere croyoit que ce Gentilhomme s'acquitteroit bien de la commission pour son intérêt particulier, puisqu'elle le vouloit épouser, & lui donner tout son bien. Un jour que le Gentilhomme pressoit cette fille de s'engager
dans

dans la Religion , elle lui demanda les larmes aux yeux , pourquoi il vouloit qu'elle se sacrifiât à une maniere de vie pour laquelle elle avoit de l'horreur , & continua de lui parler avec tant de force que l'homme fut attendri, sur tout quand elle lui dit qu'elle sçavoit que sa mere l'aimoit , & que c'étoit elle seule qui se trouvoit la victime de leur amour. Le Gentilhomme lui proposa un expedient, qui étoit de l'épouser ; elle fut d'abord surprise de la proposition , un moment apres elle y consentit , mais d'une maniere à faire croire au Gentilhomme que c'étoit moins par inclination,

que pour se tirer de l'état où elle étoit. Ils convinrent que la nuit suivante il lui jetteroit par dessus les murailles du Jardin un habit d'homme , qu'elle le prendroit dans sa Cellule, qu'il l'attendroit pour la recevoir , & qu'il la conduiroit dans un lieu de fureté , où ils pourroient achever leur dessein ; la chose fut ponctuellement exécutée , à la conclusion près. Quand cette fille fut au pouvoir du Gentilhomme, il la deshonorat , & ensuite il fut frappé d'un remords secret qu'il ne put vaincre. Il feignit d'avoir oublié sa bourse à son logis, & luy dit de l'attendre au même

même endroit. La fille attendit , mais voyant que l'Aurore commençoit à paroître, & que le Gentilhomme n'étoit pas revenu, elle crut, comme il étoit vray, qu'il avoit fait des réflexions aux suites fâcheuses de son enlèvement, & qu'il l'avoit abandonnée. Voici le moyen dont elle s'avisa pour reparer sa faute. Elle alla au Palais de l'Evêque, & demanda à parler à luy ; son Maître de Chambre dit que ce n'étoit pas l'heure de le voir. Elle pressa & redoubla si fort ses empressements , en faisant entendre qu'il s'agissoit d'une affaire de grande conséquence, que

le Maître de Chambre crut à propos de la satisfaire: il va eveiller l'Evêque, & lui dit qu'un jeune homme pressoit fort pour lui parler d'une chose très-importante. On le fait entrer; quand elle fut dans sa chambre, elle le pria de faire sortir tous ses gens; se voyant seule elle se jetta à ses pieds pour se confesser & lui raconta son aventure, le conjurant d'avoir soin de son honneur & de son ame. L'Evêque qui avoit de la vertu & de la prudence; voyant que la chose venoit presque d'arriver, & qu'elle n'étoit sçûe de personne, fit mettre au moment les Chevaux à son Carrosse, & la mena au

Cou-

Couvent, où aucune Religieuse n'étoit encore levée; il ordonna à la Portiere, sous peine d'excommunication, de se retirer dans sa Cellule, sans dire mot à personne. Quand l'Evêque fut seul & maître de la porte, il fit descendre la fille, qui attendoit dans le Carrosse, il la mena en sa Cellule, où il lui fit quitter les habits d'homme, & les ayant mis sous son manteau, il remit les clefs à la Portiere, & s'en retourna à son Palais, sans dire à qui que ce soit un mot de ce qu'il venoit de faire. La chose demeura toujours secrète, jusqu'à ce que cette fille, qui dans la suite fut

remise en liberté par la justice du Pape, l'apprit elle-même à quelques-uns de ses parens, qui de l'un à l'autre répandirent l'histoire dans toute la Ville. Ce qui est singulier, ajouta Arlequin, c'est que le Gentilhomme, qui avoit donné lieu au déguisement, pressé de sa mauvaise action, sortit de la Ville, & entra peu de tems après dans un Ordre, où il a toujours vécu sagement.

Racontez-moy présentement, ajouta-t'il, l'histoire que vous m'avez promise. Je l'ai lûë, luy dis-je, dans un Livre qui paroît depuis quelques années, & j'ay trouvé un homme de
mé-

mérite, qui a connu les personnes à qui les aventures sont arrivées, qui m'en a dit des circonstances qu'on a oubliées, & qui cependant me paroissent fort singulieres, vous en allez juger.

Dans une Ville de France, une Religieuse âgée d'environ vingt-deux ans, qui avoit été forcée par ses freres de prendre cet engagement, trouva moyen une nuit de se sauver de son Monastere; elle vint à Paris habillée en fille du monde, & se plaça par une rencontre heureuse chez la femme de l'Ambassadeur d'Angleterre, elle suivit sa Maîtresse à Londres,

E 5 dres,

dres, & comme elle étoit jolie & bien faite , à peine y fut-elle arrivée qu'elle y eut un Amant. C'étoit un jeune homme de famille, Protestant , avec un bien médiocre, il la demanda en mariage & elle y consentit. Environ six mois après le mari tomba malade, les Ministres le venoient voir tous les jours , & l'exhortoient à être fidelle dans sa Religion. Leurs visites faisoient de la peine à cette femme , qui avoit dit à son mari avant le mariage , qu'elle étoit Catholique. Elle résolut un jour qu'elle se trouva seule avec lui, de lui marquer la douleur qu'elle avoit de le voir mourir

mourir dans une fausse Religion , & comme elle vit que son mari l'écoutoit, elle lui dit tant & de si bonnes raisons , & le Ciel benit si fort son dessein , qu'il connut son erreur ; & soit par complaisance , ou par un véritable desir de se convertir, il fit dans la suite une abjuration secrete entre les mains d'un Aumônier de la Reine d'Angleterre. Cet homme étoit jeune , son âge , & son bon temperament le tirèrent de danger, il vint en convalescence , & enfin dans une parfaite santé. Alors il voulut vivre avec sa femme comme auparavant. La femme lui dit qu'elle lui alloit découvrir

un secret qui le surprendroit, & là-dessus elle luy dit qu'elle étoit Religieuse Professe dans un Couvent de France, d'où elle s'étoit sauvée, ajoutant que ses parens l'avoient portée par des violences à cet engagement, que même ils avoient précipité sa Profession avant l'âge, qu'elle avoit entre les mains les preuves de ce qu'elle disoit, & que s'il vouloit la mener à Rome elle se feroit relever de ses vœux par le Pape Cet homme fut fort étonné de ce qu'il entendoit : mais comme il étoit Catholique, il vécut sagement avec elle. Etant à Rome elle presenta
une

une Supplique au Pape, qui declara ses Vœux nuls , après cela ils revinrent tous deux à Paris , prétendant d'entrer dans la portion du bien qui leur appartenoit. Comme elle étoit à Paris à consulter des Avocats, pour savoir quelle voye elle devoit prendre pour soutenir son droit, elle apprit que son frere & son beau-frere, qui tenoient le bien entier , étoient entrez en contestation sur quelques interêts , qu'ils en étoient venus à des paroles fâcheuses , & ensuite aux mains, qu'ils avoient tiré l'épée , & qu'ils s'étoient tuez sur le champ. Je veux croire qu'elle fut

touchée de ce malheur, qui néanmoins la mit en possession d'un bien dont on l'avoit chassée. Elle le possède encore tranquillement avec son mari, qui vit avec elle dans une grande douceur.

Puisque nous sommes en humeur de dire des histoires, reprit Arlequin, il m'en vient dans la mémoire une qui est arrivée à l'Opera, & que j'ai vûë. Le lieu de l'aventure vous fait bien juger qu'elle est différente des deux que nous venons de raconter, elle est plaisante. La voici; une Dame âgée d'environ soixante-deux ans, aimoit P... une autre à peu près de même âge, aimoit

moit l'E.... & un bon grison
qui approchoit soixante-
dix-sept ans , étoit amou-
reux de la R.... Ces trois
personnes alloient à toutes
les représentations de l'O-
pera , chacun pour y voir
l'objet de sa passion , & ils
se mettoient au Paradis. Un
jour se trouvant tous trois
près l'un de l'autre, P.... vint
à danser une entrée, sa danse
transporta sa Maîtresse de
soixante-deux ans , qui ne
pouvoit s'empêcher de se
recrier d'admiration, & qui
demandoit, *S'il y avoit en-
core un Mortel sur la ter-
re qui dançât comme lui.*
Ses applaudissemens trop
continuez incommodoient
l'autre Dame , qui aimoit
l'E....

l'E.... cependant elle ne disoit mot : mais quand elle entendit encore placer P.... au dessus de tous les mortels, elle ne put tenir contre l'empportement amoureux de cette femme. à qui elle répondit avec aigreur, *Qu'il falloit que l'E..... ne fût pas au monde ;* les voilà toutes deux à s'échauffer de paroles, & à se dire des injures, qui retomboient sur leurs Amans ; l'une disoit que P.... n'étoit qu'un mauvais baladin, & que l'E..... dansoit en homme de qualité ; l'autre ne parloit pas mieux de l'E.... Le bon grison, dont je vous ay parlé, se trouvoit au milieu de ces deux femmes,

mes, & il étoit étourdi de leur contestation, il les voulut faire taire, les traitant toutes deux de folles, de s'imaginer que l'on vint à l'Opera pour voir des danseurs de Village. Il prétendoit luy, qu'on n'y devoit aller que pour entendre chanter & pour admirer la R..... Ces deux femmes se voyant injuriées se mirent contre le grison, chacune le tirailloit d'un côté, luy se deffendoit de son mieux; elles luy arracherent sa Perruque, & la jetterent dans l'amphitéâtre, & luy, jetta leurs Commodes dans le parterre. Le tintamarre augmenta si fort, que l'Opera cessa:

cessa: toutes les Loges se rejoüissoient de la Scene que ces trois personnages leur donnoient dans le Paradis. Le Parterre accompagna le spectacle de cris & de sifflets , qui firent un bruit épouvantable. Lully qui vivoit encore, monta au Paradis pour sçavoir la cause de la contestation , après quoi étant revenu sur le Théâtre, il dit à l'E... à P... & à la R... d'aller accorder trois personnes, qui se vouloient égorger pour eux ; enfin le bruit étant cessé, on continua l'Opera ; pendant lequel on entendoit de tems en tems un reste de colère amoureuse, qui ne s'éteignoit point dans le cœur de ces trois Amans. Dan

Dans ce tems-là nous vîmes passer une bonne femme qui avoit près de cent ans ; Arlequin la salua : après qu'elle fut passée , il me dit que son mari avoit été Cocher de la Reine Marie de Medicis. Il me raconta une plaisanterie qui lui étoit arrivée il n'y avoit pas long-tems. Elle loge à la rue Taranne, continuant il, dans la maison d'une personne de merite. Un soir à l'entrée de la nuit, un homme de qualité alloit rendre visite à cette personne, & pendant qu'un de ses laquais frappoit à la porte, l'homme s'avisa d'abaissér la portiere de son Carrosse & de faire de l'eau;

l'eau ; cette bonne vieille entendant frapper un grand coup courut ouvrir avec la chandelle & son bâton. En ouvrant le hazard fit que l'homme de qualité qui n'avoit pas encore achevé, luy pissa sur le visage ; elle outrée de l'affront, levant son bâton l'attrapa à la tête & luy fit tomber sa perruque. Cela fit grand bruit, la Maîtresse de la maison descendit pour en apprendre la cause la bonne vieille luy racontant l'aventure : *J'ai vécu* disoit-elle, *quatre-vingt dix-sept ans, s'il a plu à Dieu, & Dieu me garde, je n'avois jamais rien vu de semblable ; & en disant cela* elle

Elle mettoit ses lunettes sur
le nez, comme si elle eût dû
encore revoir la même cho-
se.

Un autre jour en parlant
d'une Devote à grimaces.
Cette Devote, me dit-il, se
trouvant dans une Ville de
Guyenne, où il venoit d'ar-
river une Troupe de Co-
médiens, fit tous les efforts
pour empêcher qu'ils ne
pussent, & n'en pouvant
venir à bout, elle fut prier
le Juge de la Ville de venir
dîner avec elle, afin de l'em-
pêcher d'aller à la Comé-
die, le Juge le luy pro-
mit, sans prétendre luy
tenir parole. Comme six
mois après, cette Devo-
te, pour augmenter sa ré-
puta-

putation, racontoit à un de ses parens, les efforts qu'elle avoit faits pour empêcher que les Comédiens ne jouassent, & qu'elle lui dit le manque de parole du Juge; Vrayment ma cousine, lui dit son parent, ce Juge vous connoissoit mais de ne pas vous préférer une Troupe de Comédiens.

Etant un jour avec Arlequin à la Comédie Italienne, il me fit remarquer dans une Loge un homme de considération, qui aimoit depuis long-tems une femme âgée, laide, & d'une naissance fort douteuse fort incertaine. Cependant, me dit-il, il a une femme, jeune, belle, riche

& de bonne Maison , qu'il ne peut regarder. Pour la regaler , il lui dit tous les jours que si elle n'étoit pas sa femme , il feroit tout son possible pour avoir ses bonnes graces ; mais que l'ayant épousée , il ne pouvoit aimer comme un plaisir , une chose qui ne lui donnoit point de peine ; c'est le langage qu'il luy tient : néanmoins voici ce qui lui arriva avec elle ces jours passez. Le mari a la vuë fort basse ; il se trouva aux Tuilleries avec un de ses amis , pour faire ce qu'on y fait , qui est de censurer les habits , la beauté , l'air , & très-souvent les mœurs , & la conduite. Ce mari censu-
roit

roit comme les autres, & ne trouvoit ce soir-là aucune femme digne de ses regards. Comme il parloit avec son ami, il en passa une très-belle & très-bien faite à son gré, qu'il ne connut point, & qui étoit sa femme. Son ami la salua, & l'autre luy demanda s'il la connoissoit; cet ami qui eut envie de se divertir, luy dit que c'étoit une Provinciale qu'il avoit vûë autrefois à Montpellier, & qui étoit venue à Paris pour plaider contre son époux, qui avoit d'autres inclinations. Il approuva le dessein de la femme, il dit qu'elle étoit trop jolie pour vivre avec un tel animal, & en même

me temps il offrit de la servir de son credit , & de sa bourse , après quoy il pressa son ami de le présenter à elle pour la saluër. L'ami feignit d'abord beaucoup de difficulté , lui disant que cette femme étoit fort retirée , que son mari la faisoit épier , & que la moindre visite qu'elle recevroit d'un homme, seroit un préjugé contre elle de sa mauvaïse conduite ; cependant que pour le satisfaire, il alloit lui demander si elle agréeroit ses offres & ses complimens. Au moment il alla raconter à la Dame tout ce que son mari venoit de lui dire , sans oublier l'ardeur qu'il sentoît

215 F pour

pour elle, la prenant pour une femme de Montpellier. L'ami revint & lui dit, qu'elle étoit trop heureuse de trouver un homme comme lui , qui voulût entrer dans ses intérêts. Là-dessus, il courut lui faire beaucoup de mauvais complimens, qu'elle écouta sa coëffe baissée pour n'être pas fîtôt reconnue, & pour faire durer plus long-tems la Comédie. Enfin elle se découvrit le visage , & il reconnut sa femme. Elle le railla sans lui donner le tems de lui répondre; les Dames qui étoient avec elle le plaisanterent à leur tour, & ce jour, contre son ordinaire, il entendit

dit assez raillerie. Il trouva sa femme jolie plus qu'il n'avoit encore fait, mais il n'osa faire paroître sa tendresse. Voici ce qu'il fit; Il quitta son ami, & courut chez lui: il fit aussi-tôt appeller ses gens pour le mettre en robe-de-chambre, & en bonnet de nuit; puis il dit à un d'eux de courir aux Tuilleries dans une telle allée, où sa femme se promenoit, & de lui dire qu'il avoit une affaire très importante à lui communiquer. Le valet-de-chambre, qui ne sçavoit rien de l'histoire, s'acquitta de la commission. La Dame craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque cho-

se de fâcheux , demanda si son mari étoit seul : il lui dit qu'il étoit deshabillé , en robe-de-chambre & en bonnet de nuit ; toutes ces Dames se mirent à rire , & devinerent d'abord de quoi il s'agissoit. Elles allerent toutes ensemble voir le mari , qu'elles recommencerent à railler comme auparavant. Elles voulurent faire une nouvelle Nopce , & on prépara un souper magnifique , après quoi on coucha la Mariée avec autant de cérémonies que la premiere nuit de son mariage. Le lendemain, continua Arlequin, ce mari retomba dans le dégoût pour sa femme , avec
qui

qui il vit pourtant honnêtement, mais sans lui donner aucune marque d'inclination. Le jour après il alla voir sa Maîtresse, qui sçavoit l'aventure ; à peine fut-il entré, qu'elle prit des pincettes, avec quoy elle le poursuivit dans sa chambre, le menaçant de l'assommer s'il ne luy juroit de ne plus tomber dans une pareille fragilité : il le jura à genoux, & sa repentance finit la contestation ; aussi, lui dis-je en riant, il faut être bien coquet, & avoir le cœur bien tendre pour aimer jusqu'à sa femme. Vous debitez-là, reprit-il, une morale assez commode, c'est dommage que les

gens mariez ne soient instruits de ces maximes ; ils vivroient joyeusement ensemble, & chacun auroit ses petites intrigues pour éguiser son goût , & pour tenir toujours son cœur en haleine.

Ecoutez-moi, repris-je, il vient de me tomber dans l'esprit une histoire d'un bon mari. Ce mari n'entroit jamais chez luy qu'il ne fit grand bruit , afin de donner le tems à sa femme de faire cacher son Amant. Un jour elle avoit mis sa Demoiselle en sentinelle sur le Perron. Cette fille s'amusoit avec le Maître d'Hôtel : (car chacun a ses affaires en ce monde ;)

pen-

pendant qu'ils caufoient ensemble, le mari vint, & trouvant la Demoifelle furprife, & fort embarraffée de le voir, il s'en retourna fans entrer dans la chambre de fa femme, de peur de tomber dans l'aventure du *Curieux Impertinent*. Le plaifant fut, que quand il revint le foir, il avertit fa femme de mettre une fentinellement plus attentive; fi je fuffe entré tantôt dans votre chambre, lui dit-il, nous nous ferions donné vous & moi une plaifante Scene.

Je viens de me fouvenir, me dit Arlequin, de quelques Vers qui regardent la froideur que les maris ont pour leurs femmes. Ces vers

furent faits à Bourbon par un homme d'esprit , qui prenoit les eaux , il mena avec luy sa femme , qui est toujours belle. Un malade , homme de qualité , mit pour elle quelques vers à la fin d'un Sonnet , à quoy le mari répondit par ceux que je vous dirai dans un moment , mais il faut vous dire auparavant que le mari commença par faire le Sonnet que vous allez voir sur la vie ennuyeuse qu'on mene à Bourbon pendant qu'on y prend les eaux.

S O N N E T.

Toûjours boire sans soif , faire mau-
 vaïse chere ;
 Du Medecin Grifet demander le conseil ;
 Voir

Voir de mille perclus le funeste appareil;
Se trouver avec eux compagnon de misère.

Si-tôt qu'on a dîné, ne sçavoir plus que
faire ;

Eviter avec soin les rayons du Soleil ;
Se garder du ferein , résister au sommeil,
Et voir pour tout regal arriver l'ordinaire.

Quoi qu'on meure de faim , n'oser
manger son sou ;

Tendre docilement les pieds , les mains,
le cou, (braise ;

Dessous un robinet aussi chaud que la

Ne manger aucun fruit , ni pâté , ni
jambon,

S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise ,

Voilà, mes chers amis , le plaisir de Bourbon.

Le malade de qualité
dont je vous ai parlé , voyant ce Sonnet , & pensant
que le mari se plaignoit injustement de la vie ennuyeuse

yeuse qu'il menoit à Bourbon, & de la mauvaise chere qu'il y faisoit, répondit par un Sonnet dont voici les six deniers vers,

Ces contraintes pour vous n'ont rien
de chagrinant,
Certain ami par fois vous console en
jouant,
Et quand vous vous plaignez de la mau-
vaïse chere,

Lisandre, c'est à tort, & vous n'y pen-
sez pas,
On voit que vous avez un si bel ordinaï-
re,
Qu'on feroit après vous encor de bons re-
pas.

C'est à ces Vers, faits pour
sa femme, que le mari fit la
réponse suivante, dont le
dernier dixain marque le
dégout que l'on trouve or-
dinairement dans le maria-
ge.

Pensez-

Pensez-vous qu'on soit fort aisé,
Tandis qu'on est à Bourbon,
De n'avoir ni pois, ni fraise,
De ne manger rien de bon,
N'oser sortir en campagne,
Voir ni valon, ni montagne,
Et toujours le Medecin,
Qui presque point ne nous quitte,
Et pour voir si l'eau profite,
Examine le bassin.

Quand au petit ordinaire,
Par vous, Seigneur, tant vanté,
On dit qu'ici cette affaire,
Est contraire à la santé.
Mais d'ailleurs quoi que l'on s'aime,
Aussi-tôt qu'on est à même,
On se lasse de façon,
Qu'on laisse sa terre en friche,
On quitte la tendre miche,
Pour le gros pain de cuisson.

D'où vient, lui demandai-je, ce travers dans l'esprit des maris ? C'est, me répondit-il, que par tout où ils ne trouvent point de

point de plaisir; c'est que le cœur est si déréglé qu'il ne peut aimer les choses permises; il semble qu'on blesse son goût de lui proposer des plaisirs légitimes: il ne veut pas qu'on les luy permette, il veut se les choisir, & il veut les posséder par des voyes injustes. Son plus grand goût vient du mal qu'il y trouve, & il seroit insensible à tout, s'il n'avoit pas apporté en naissant, un fond de déréglement & de corruption.

Nous fûmes interrompus par le Laquais d'un homme de qualité qui venoit de la part de son Maître convier Arlequin à dîner

ner pour le lendemain. Quand il s'en fut allé , je dis à Arlequin que ce Laquais paroïssoit bien sot ; plus sot , me dit-il , que vous ne pensez , mais dans sa sottise , il a une naïveté fort plaisante , vous l'allez juger.

Il y a huit jours que son Maître l'envoya de Versailles à Paris pour je ne sçay quoy ; il partit à six heures du soir , avec deux pistolets dans ses poches , deux autres dans les basques de son juste-au-corps , & une épée fort longue. Quand il fut au Bois de Boulogne , il s'égara du chemin à l'entrée de la nuit ; il apperçut de loin un La-

F 7 quais,

quais, qu'il connut à la livrée être au Comte de Rouffy ; il l'appella, le Laquais l'attendit, & quand il l'eut joint, il lui demanda le chemin de Paris. Le Laquais du Comte de Rouffy, qui ne pût comprendre qu'un Laquais de Versailles ne sçût pas le chemin de Paris, prit la demande pour une injure, & lui disant qu'il vouloit faire le plaissant, il luy donna une douzaine de coups de bâton, & puis il continua son chemin ; l'autre reçût les coups avec beaucoup de docilité. Un moment après il rencontra un Païsan, qui se retiroit à Chaillot, & qui le laissa presque à la porte du Cours. En marchant
il

il luy demanda si les Laquais de ce païs-ci étoient bien méchans ; le Païfan luy répondit , qu'il croyoit qu'il y en avoit de bons & de mauvais. Je viens , luy dit l'autre , d'en trouver un dans le Bois de Boulogne qui n'a gueres de civilité, & qui assurément ne sçait pas vivre , Il ne s'expliqua pas davantage. Quand il eut fait ses commissions à Paris ; & qu'il fut retourné à Versailles ; son Maître , qui parloit quelquefois avec luy pour se divertir , lui demanda s'il n'avoit trouvé personne en chemin ; il lui répondit qu'il eût bien mieux valu , qu'il eût été seul ; son Maître crut qu'il

31201
avoit

avoit été volé ; Non pas cela, lui dit-il : mais il m'est arrivé une aventure dont je me ferois bien passé, il ne la vouloit pas dire. Son Maître, qui crut que ce ne pouvoit être que quelque chose de ridicule, le pressa, & il la luy dit ; quand il eut fini sa narration, son Maître luy demanda s'il n'avoit pas son épée & ses pistolets ? A propos, luy répondit-il, vous m'y faites penser, vraiment ouy je les avois, mais je n'y ay pas songé ; au moins, reprit-il, tu devois dire au Laquais du Comte de Roussy que tu étois à moy. Hé, ouïy, dit-il, qui se seroit souvenu de votre nom, mais

mais je l'avois oublié ; son Maître , qui jusqu'alors s'étoit retenu pour lçavoir toute l'histoire, éclata de rire. Cette aventure rejoüit toute la Cour , & je ne lçay même si on n'en a point divertie le Roy.

Après qu'il eut achevé ce conte, il m'en vient deux ou trois autres dans l'esprit, continua-t'il, que je vous veux dire. Vous connoissez Monsieur G.... c'est un parfaitement honnête homme ; en voyageant avec un de ses amis, il entra un soir dans une Hôtelle-rie assez pleine de monde. On leur donna une petite chambre retirée , où ils étoient en repos ; c'est
luy-

luy - même qui a raconté ceci à deux ou trois personnes qui me l'ont redit. Avant que de se coucher il mit son haut-de-chausse sur une table , & il avoit dans son gousset une belle montre qu'il avoit achetée depuis peu de jours. Comme il vouloit s'endormir , il étoit toujours éveillé par le bruit que cette montre faisoit en marquant les minutes. Ce bruit l'incommodoit & le mit de mauvaise humeur , le prenant pour le bruit d'une souris , qui rongeoit quelque chose ; il se leva , il alla prendre les pinces du feu , & s'approchant tout doucement du côté où le bruit l'appelloit ,
il

il déchargea un grand coup de pincette sur la montre, qu'il mit en pieces , après quoi il se recoucha. L'amy qui étoit couché avec lui s'éveillant, luy demanda ce que c'étoit que le bruit qu'il venoit d'entendre ; ce n'est rien, luy répondit M. G.... je viens d'affommer une diable de souris, qui faisoit depuis demi-heure tic, & tic, & tic ; je n'ay rien entendu, dit l'autre : pour moi, reprit M. j'ai l'oreille fine & j'entends clair, enfin il s'endormit.

Le matin quand il se leva, il fut fort surpris de trouver sa montre brisée ; il eut d'abord la pensée de la faire payer à l'hôte , prétendant qu'il

qu'il devoit répondre de tous les defordres qu'on faisoit dans son hôtellerie : mais après pensant que c'étoit luy-même qui avoit fait ce defordre, il crut qu'il seroit mal fondé dans sa prétention, & il se consola de la perte.

Il arriva au même M.... une autre chose assez plaisante, il eut envie d'aller à Versailles, & il prit un Carrosse pour toute la journée, c'étoit un jour de bonne Fête. En passant par Chatou devant la porte de l'Eglise, voyant qu'on alloit commencer Vêpres, il descendit de Carrosse & entra dans l'Eglise pour les entendre ; il man-

quoit

quoit un Chappier, à cause que le Maître d'Ecole, qui avoit accoustumé de porter la chappe étoit tombé malade une heure auparavant. Le Cocher de M ... s'offrit pour remplir la place, il laissa son Carrosse devant l'Eglise, & Vêpres commencerent. Comme on les continuoit il prit envie aux chevaux de s'en aller; on le vint dire au Cocher, qui sans penser qu'il portoit chappe, courut après pour les arrêter: ils étoient déjà assez loin, mais enfin il les attrapa, & monta sur son siege, toujours avec la chappe pour les reconduire devant la porte de l'Eglise. Com-
me

me il revenoit Monsieur le Card.... de..... s'en alloit en quelque endroit ; il avoit alors un Cocher , apparemment fort simple , qui ayant toujours ouï donner au Pape le nom de *Saint Pere* , s'étoit imaginé que les gens ne devoient le servir qu'avec des habits semblables à ceux que l'on porte dans les cérémonies de l'Eglise. Comme ce Cocher vit venir l'autre avec une chappe , il s'arrêta aussi-tôt , & descendant de son siege il se mit à genoux ; Monsieur le Card.... de..... mettant la tête hors de la portiere luy demanda ce qu'il faisoit en cette posture : *Monseigneur* , luy répondit-il , *je vois venir le*

Co-

Cocher du Pape, & je me suis mis à genoux pour recevoir sa benediction. Un moment après le Cocher à chappe, qui se hâtoit de venir finir les Vêpres passa, & toute la compagnie rit de cette aventure.

Le même M. G.... voyageant en Italie, se trouva par occasion dans la Musique de feu M. le Duc de Savoye : deux Musiciens de ce Prince qui avoient de la jalousie l'un contre l'autre, se piqueterent un jour, & ils en vinrent aux mains. M. le Duc de Savoye informé de leur querelle, fit venir M. G.... pour sçavoir de luy comment la chose s'étoit passée, & qui des deux avoit tort,

tort, M. luy répondit qu'ils s'étoient battus; Je le sçay, dit le Duc, mais je demande comment la chose s'est passée, M. G. ne pouvant trouver le mot d'égratigner; *Monseigneur*, répondit-il, *ils se gratifioient tous deux*; ils le gratifioient, reprit le Duc: *Ouy, Monseigneur*, repliqua-t'il, *ils se congratuloient*. Ce Prince voyant les efforts que faisoit tout de bon M. G. pour trouver un mot qui ne luy venoit point dans l'esprit, se prit à rire des *gratifications & des congratulations* que s'étoient fait les deux Musiciens.

Quand Arlequin eut fini
les

les contes de M. M.... je luy demanday s'il connoissoit M.... il me dit que ouï, qu'il étoit parfaitement honnête homme, & non seulement très-habile dans sa profession, mais d'un goût admirable pour les ouvrages d'esprit. Ce n'est pas un homme ordinaire, il a le plus beau feu qu'on puisse imaginer, & il a fait pour le Roy des Vers pleins de pensées & d'expressions, qui soutiendront bien l'idée avantageuse que vous pourriez prendre de son mérite. J'ay ouï dire plusieurs fois, repris-je, ce que vous me dites ; je l'ay vû une fois en conversation, & la vivacité de son es-

G

prit

prit m'a donné une grande envie de le connoître particulièrement. Il me récita quelques uns de ses Vers pour le Roy qui me firent grand plaisir. Je n'ay pas ceux-là, me dit Arlequin, mais en voici d'autres qui sont fort jolis. Il envoie un petit chien à sa Maîtresse, voyez le conseil qu'il lui donne pour le rendre agreable auprès d'elle.

Allez fidele Messager, (ge,
 Rendre à Philis un tendre homma-
 Carressez-la, mais soyez sage;
 Car c'est un cœur à ménager.
 Si son accueil répond à votre attente,
 Votre sort fera des jaloux,
 Et pourroit-on en avoir un plus doux,
 Que de baiser Philis, & qu'elle en soit
 contente.

N'est-ce pas, luy deman-
 day-

day-je de M. G... & de M. M..... de qui le Seigneur Laur... disoit qu'ils luy gâtoient l'accent François; Vous sçavez le conte. Pas bien, luy dis-je; je vais vous le dire, reprit Arlequin: cet Italien étoit à Paris depuis huit jours, & il croyoit avoir déjà l'accent François; un jour en parlant à une personne, *Son stato*, luy dit-il, *sta mane al bourreau per pigliar la carrozza de Versailla*. La personne à qui il parloit, luy dit qu'il falloit dire bureau, & que le *Bourreau* étoit *Il Boia*; l'Italian rejeta la faute de sa mauvaise prononciation sur M. M..... & sur M. G....

Quei gasconi che sono in ca-
G 2 *sa,*

sa, dit-il, *mi guastano l'ac-*
cento.

Connoissez-vous M. Lau-
renzani, continua-t'il, où
luy répondis-je, c'est un
homme qui a mille bonnes
qualitez, & qui excelle dans
la composition. Il étoit
Maître de Musique de la
Reine : il est vrai, reprit
Arlequin, il faut que je
vous dise sa rencontre avec
Carlandré. Elle arriva quel-
ques jours après la mort de
la Reine, M. Laurenzani,
par la mort de cette Prin-
cesse, perdit la Charge
qu'il avoit chez elle, & cet-
te perte l'affligeoit beau-
coup. Dans ce tems-là Car-
landré le rencontra dans
une rue, & il lui trouva le
visa-

visage fort abbatu : le Sieur Laurenzani luy parla de sa perte , & dit plusieurs choses pour marquer combien il étoit malheureux ; Carlandré après l'avoir écouté assez long-tems avec un silence de compassion , *Ed à mi ancora* , lui dit-il , *è arrivata una gran disgracia. Che cosa è* demanda Laurenzani, *Niente, niente*, répondit Carlandré d'un air triste , en secoüant la tête. *Ma ancora* reprit Laurenzani, *che cosa è*. Carlandré se sentant pressé de sa disgrâce , *quelli diavoli di sorci* , répondit - il douloureusement, *che m'hanno mangiato un pezzo di mortadella* , grande cosi.

Laurenzani surpris de la comparaiſon de la Mortadere avec la mort de la Reine, le quitta avec indignation.

N'avez-vous point ouï parler, continua Arlequin, de l'Abbé B.... je le connoiſſois fort, luy diſ-je, & ce fut M. de Mar.... qui m'en donna la connoiſſance par une lettre qu'il luy écrivit en ma faveur : & connoiſſiez-vous, reprit Arlequin, l'Abbé B.... ſon bon amy ; je les connoiſſois tous deux, luy diſ-je, & j'ay reçu mille honnêtetez de l'un & de l'autre ; je les allois voir régulièrement trois fois la ſemaine, & je les ay trouvez très-agréables

bles en conversation ; sur tout, dit Arlequin, quand ils parloient François ; alors, repris-je, ils étoient charmans. Un jour dit Arlequin, me trouvant avec eux chez une Dame de mérite qui avoit la taille bien faite, l'Abbé B..... qui prétendoit l'avoir encore plus belle, se leva tout droit, & se ferrant par la ceinture ; *Madame*, luy dit-il, *je ne me lue point, mais je vous assure que je suis plus étroite que vous.* L'Abbé B.... voyant que ces paroles faisoient rire ceux qui étoient présens : *Che bestia*, luy dit-il, *ceme parla Franchese, dite, dite, piu sottile.*

Le même Abbé, ajouta-
G 4 t'il,

t'il, avoir quelque facilité à lâcher des vents. Un jour relevant de maladie il en fit un fort intelligible en bonne compagnie ; faisant le surpris il se tourna en parlant à son derriere, *Che impertinente*, lui dit-il, *che indiscreto, parlar così alto Innanzi le Dame, è interrompere scioccamente una bella conversatione.*

Le François que parloit l'Abbé B.... me fait souvenir de l'Abbé A.... qui étoit Venitien ; cet Abbé avoit un grand soin de sa santé, & il craignoit le moindre vent Un soir d'Hyver étant monté en Carrosse avec des Dames, & son Cocher étant à demi sorti de la maison, trouva

trouva un autre Carrosse arrêté qui l'empêchoit de sortir tout-à-fait. Pendant que les deux Cochers contestoient , l'Abbé à demy dans la rue , sentit un vent fort froid , & craignant que le vent ne luy donnât la colique : *Recoule* , crioit-il à son Cocher, *recoule, je sens un vent culis.*

Les François, luy dis-je, sont naturellement railleurs , & ils ne peuvent s'empêcher de plaisanter les Etrangers qui veulent parler leur langue. Les Italiens ne les raillent point quand ils parlent mal la langue Italienne , au contraire ils les corrigent volontiers & civilement, sans

leur faire la moindre plaisanterie. Arlequin me dit qu'en effet les Italiens en ufoient ainsi, que cette civilité étoit attachée à leur nation, qui avoit reçu des anciens Romains, comme par tradition, l'urbanité & la politesse. Je luy demanday si la Langue Italienne étoit difficile à bien parler; Elle l'est beaucoup, me répondit-il, ce n'est pas que les règles fassent de la peine à sçavoir & à retenir : mais il y a une infinité de manieres de s'exprimer, qui n'ont que l'usage, & on ne sçauroit les apprendre que par une longue habitude; tant de douceur, des tours si délicats, & des expressions si

par-

particulieres & si tendres. Enfin, ajouta-t'il, je la trouve si difficile, que je connois peu d'Italiens mêmes qui la parlent avec toute sa délicatesse. Cependant, luy dis-je, il me semble que cette langue n'est pas admirable ; elle ne s'explique point naturellement & avec la simplicité pure & agréable, que heureusement l'on voit aujourd'hui dans la langue Françoise. La langue Italienne ne dit presque jamais les choses par leur nom, & d'une manière claire & intelligible, ce ne sont que des tours embarrassés ; & des périodes longues & obscures qu'on ne peut entendre sans des

réflexions. Cela a été autrefois, me dit Arlequin, les anciens Auteurs , & sur tout les Poëtes , sont tous remplis de métaphores & d'allégories : mais les Italiens qui parlent bien , & qui ont du discernement , n'écrivent plus aujourd'huy de cette manière ; ils cherchent les mots propres & simples, sans bassesse , & se rendent intelligibles à tout le monde. Une belle femme parmy eux, ajouta t'il, est celle qui a des yeux noirs ou bleus, pleins de douceur & de vivacité, un front & un nez bien fait , une petite bouche vermeille, des dents blanches, un tour de visage rond

ou

ou un peu ovale , & un
tein blanc , uni & vif , la
taille belle & déliée , ainfi
du refte. J'aime mieux ,
luy dis-je , une beauté com-
me celle-là , que les beaux
vifages qui ont le front d'i-
voire , la bouche de corail ,
des joües de lys & de rofe ,
des dents de perles , & pour
cheveux un deluge d'or.
Une telle beauté eft un
monftre très-riche , mais ce
n'eft point une belle fem-
me , pas même en peintu-
re. Il me fouvient , ajoû-
tay-je , d'avoir lû autrefois
dans un Auteur Efpagnol
une chofe bien extrava-
gante qu'il fait dire à un A-
mant paffionné. Cet Amant
ayant loué fa Maîtrefle

par une infinité d'expressions outrées, dit, qu'enfin lorsqu'elle marche dans la Ville, il croit que *c'est le Soleil qui est descendu du Ciel en terre, & qui se promene dans les rues de Madrid.*

Je vous prie, me demanda-t'il, de me dire d'où sont venues ces manieres de parler embarrassées, qui font qu'on ne peut comprendre ce qu'on veut dire? Elles sont venues du mauvais goût des siècles passez, du peu de jugement, & du peu de discernement de nos peres, & principalement de certains esprits faux, qui se veulent distinguer par un caractere ridicule, & par un jargon singulier, qui avec
une

une prononciation affectée & fade, disent des manieres de mors qu'ils ont choisi, & qu'ils répètent cent fois dans une conversation d'un quart-d'heure, après quoy ils suspendent quelques momens leurs discours, comme pour se faire admirer, & pour donner le tems aux autres de savourer la douceur de leurs paroles. Ce sont ces gens-là, ajoûtai-je, qui ont jetté dans les Langues les expressions obscures que nous y avons vûës, & que les gens s'en font n'ont pû souffrir.

Les femmes, me demanda Arlequin, ne se mêlent-elles point aussi du jargon? elles s'en mêlent, luy répondis-

dis-je , par conversation ,
comme vous dites sur le
Théâtre que vous pleurez
par conversation avec les
affligez. Les femmes ne
sont pas les premières à
chercher des expressions
singulières : mais elles les
entendent dire aux hom-
mes , & elles les redisent.
Je sçay bien qu'il y en a
qui se font une mode de
langage , comme d'habits,
& qui aiment la nouveauté
dans les mots comme dans
les étoffes ; elles ont un
jargon pour chaque saison ;
mais cette extravagance
n'est pas commune parmy
elles. Je me trouvay ces
jours passez avec une di-
seule de beaux mots , qui
mettoit

mettoit à tout usage , les mots *d'arranger* & *d'arrangement* ; & ce qui me paroît extraordinaire , elle place cet arrangement jusques dans les couleurs des viandes qu'elle mange. C'est pour cela qu'elle aime à manger du lait & de la salade ; parce que ces deux choses mettent dans son corps , le vert & le blanc , qui font un mélange de deux couleurs qui s'accordent bien ensemble. Elle ne veut rien manger de noir ; de peur de sentir dans son estomac une couleur sombre qui l'empêcheroit d'avoir le cœur gay. Arlequin crut que je faisois ce conte à plaisir , &

il

il ne pût se persuader qu'une femme pût avoir une pareille imagination ; cependant elle l'a dite en une infinité d'occasions, & quand ses amies la veulent bien regaler, elles ont un soin particulier de lui donner des choses, qui non seulement fassent plaisir à son goût, mais aussi qui soient colorées de manière, que leurs couleurs entrant ensemble dans son estomach puissent faire un arrangement agréable.

Au retour du dernier voyage de Chambord, Arlequin m'ayant raconté les divertissemens que le Roy avoit donné à toute la Cour; il me dit une aventure

re

re plaifante qui étoit arrivée à un Officier. Le Roi ordonna à M. de C.... de loger certains Officiers au Château; M. de C... les mit dans une chambre fort grande. Le foir quand chacun fit dresser fon lit, M. P.... vit un petit recoin commode, qui étoit à l'abri du vent par le moyen d'une grande cheminée qui le couvroit du côté de la fenêtré. Il pria fes Camarades de trouver bon qu'il couchât dans cet endroit, qu'il étoit leur ancien, & qu'il y avoit long-tems qu'il avoit l'honneur de fervir le Roi. Là-deffus il raconta plufieurs voyages qu'il avoit faits pour les plaifirs de fa Majesté; après
quoi

quoy il conclut que la fidelité qu'il avoit eüe pour le Roy, & le droit d'ancienneté, lui devoit donner des *Prérogatives*, & qu'il ne croyoit pas qu'aucun d'eux luy voulût disputer la place qu'il avoit choisie. Chacun consentit très-volontiers qu'il prît le recoin qu'il demandoit. Peu de tems après que tous ces Messieurs furent couchez, Monsieur P.... commença à sentir une odeur qui n'étoit pas bien agréable ; il toussa & renifla cinq ou six fois, après quoy il remit sa tête sur le chevet; un quart-d'heure après, l'odeur augmenta, & M. P.... renifla encore : enfin elle devint in-

insupportable. M. P.....
qui étoit fatigué du voyage,
& qui croyoit passer la nuit dans un sommeil délicieux,
fut obligé d'éveiller ses Camarades,
qu'il accusa d'avoir fait quelque fonction naturelle qu'ils pouvoient faire dans des lieux destinez à de pareilles expéditions:
ses Camarades luy jurèrent qu'ils n'avoient rien fait. Dans ce temps-là il luy tomba sur le nez quelques gouttes d'une eau pestiférée, aussitôt il saute de son lit sur le plancher, & jure de se venger de l'affront; il bat son fusil, & la bougie étant allumée, il voit que le recoin qu'il avoit choisi étoit im-
mé-

médiatement sous un lieu commun, & comme une infinité de gens y alloient tous jours, il n'étoit pas extraordinaire qu'il eût été incommodé par l'eau & par la mauvaise odeur. Ses Camarades le raillerent de son bon choix; & l'un d'eux luy dit qu'il ne luy disputeroit jamais la prééminence de ses *Prérogatives*. Cet Officier qui est galant homme reçut bien la plaisanterie, quitta le recoin que personne ne prit, & alla camper cette nuit même pour se purifier le nez de la mauvaise odeur. Depuis ce tems-là Cour ne fait aucun voyage de plaisirs où ces Officiers ne prient leur Camarade

se servir de les *Prerogatives.*

J'ai vû, me dit-il, arriver une aventure bien différente à saint Germain en Laye, où étoit la Cour ; ce fut chez une Dame Espagnolle , nommée la Comtesse Dilles , femme de Dom Joseph Dardenne , de la Maison d'Arragon , si je ne me trompe. Cette Dame étoit parente & fort aimée de la Reine. Voici l'aventure ; la Comtesse Dilles avoit un Escuyer , & cet Escuyer avoit un frere, petit , bossu, & opiniâtre au moins comme Ragotin. Ce frere s'appelloit Monsieur Prepetit. Il y avoit dans la même maison une Demoiselle assez jolie , qui n'étoit pas sans Amant.

Amant. Un jour cet Amant se trouvant seul avec elle, ils se chauffoient dans la chambre de la Comtesse Dilles, qui étoit allée chez la Reine : soit qu'il y eût trop grand feu , & que la Demoiselle fut trop attentive aux discours de cet Amant , le feu prit à la cheminée ; comme on apprehenda qu'il ne s'étendît à un grenier à foin près de là, tous les domestiques, & mêmes les voisins coururent pour l'éteindre. Un Laquais monta sur le toit, & jettoit de l'eau dans la cheminée ; Monsieur Prepetit ne vouloit pas s'exposer, mais il exhortoit par une fenêtre tout le monde à travailler,

vaille, & grondoit ceux qui ne vouloient rien faire. Pendant son exhortation il avoit la tête fort avancée hors de cette fenêtre, qui donnoit sur la court. Dans ce tems-là, deux ou trois Laquais étourdis chargerent des pistolets, & tirerent dans la cheminée; celui qui étoit sur le toit, qui ne s'attendoit point à ce bruit, eut peur, le pied luy glissa, il tomba à califourchon justement sur le coude M. Prepetit, & luy faisant faire la culbute, il l'emporta avec luy dans la court. Heureusement ils tomberent tous deux sur un tas de fumier qu'on avoit mis hors de l'Ecurie le

jour précédent. M. Prepetit qui étoit en furie, tenoit le Laquais par les cheveux, & lui enfonçant d'une main le visage dans le fumier, il luy donnoit de l'autre des coups de poings sur la tête: ce Laquais étoit si foible qu'il ne pouvoit se défendre. Quand on les eut séparés, Mr. Prepetit, mutin comme un Demon, criant toujours, que le Laquais étoit tombé malicieusement sur lui, courut rendre sa plainte devant le Juge, prétendant que la chute du Laquais étoit un assassin de guet à pan, & qu'il dépendoit de lui de tomber un peu plus loin. Aussi-tôt que la Comtesse Dilles fut revenue,

nuë,

nuë, il vint aussi lui demander justice; elle sçavoit l'aventure, & ne pouvoit s'empêcher d'en rire, elle tâcha d'appaiser M. Prepetit, qui disoit qu'il ne falloit pas se jouter à lui, que les Laquais se pouvoient jeter par les fenêtrés l'un l'autre, sans lui aller tomber sur la tête, encore moins dans le tems qu'il exhortoit tout le monde à empêcher l'incendie de la maison. Madame Dilles retourna sur ses pas raconter l'aventure à la Reine, qui en rit jusqu'aux larmes.

N'avez-vous point ouï parler, lui dis-je, de l'imagination d'un certain homme nommé du... qui avoit envie d'arriver de Bruxelles à

saint Germain dans une machine qu'il prétendoit conduire au travers de l'air. Cette aventure, me dit Arlequin, m'a été autrefois racontée, mais je ne m'en souviens presque plus. La voici, repris-je; Vous sçavez que C..... avoit le sang un peu chaud, il avoit eu quelques emportemens que le Roy luy avoit pardonnés, mais il ne voulut point luy pardonner la violence qu'il fit à un Cocher en revenant d'un voyage; il tua ce Cocher & il le sauva, je crois à Bruxelles. Il y trouva un homme qui devint son ami, & qui lui promit de luy obtenir sa Grâce; fondé sur ce qu'il iroit trou-

trouver le Roy à saint Germain dans une machine qu'il avoit imaginée, & que le Roy le voyant arriver par l'air dans un équipage si extraordinaire, ne manqueroit pas de luy accorder sa demande. Dans cette imagination il s'enferma au haut d'une maison dans une grande giroüette, & il y demeura jusqu'à ce qu'il eût achevé sa machine, où il attachades voiles, & une maniere de gouvernail, il prétendoit que l'air la soutiendrait, & que luy par le moyen du vent & de ce gouvernail la feroit aller où il voudroit. Quand la machine fut achevée, cet homme

prit congé de tous ses amis, il avoit fait une grande ouverture à la giroüette pour la faire sortir. Comme il fut sur le point de la mettre en plein air , il apprehenda qu'elle ne fût trop legere, & que le vent ne l'emportât trop haut. Pour éviter cet accident , il remplit deux sacs, chacun de cinquante livres pesant, & se les attacha un à chaque pied , afin qu'il allât au milieu de l'air sans craindre d'être enlevé avec trop de précipitation. A peine eut-on poussé la machine dans l'air, qu'elle alla tomber à vingt pas de là sur une petite maison, dont elle enfonça le couvert. Du... se cassa les jambes;

bes; dans la suite il voulut faire un procès au propriétaire, qu'il prétendoit rendre responsable du mal que le toit de sa maison lui avoit fait. Comme le propriétaire étoit un bon homme, simple, qui craignoit la Justice, il fut sur le point de faire un accommodement, qui lui auroit coûté quelque chose, si un de ses amis n'eût empêché qu'on abusât de sa simplicité.

Dans le tems qu'il me parloit un Marchand de ses amis nous vint joindre, pour nous dire le chagrin qui lui étoit arrivé. Je viens de voir, nous dit-il, cet yvrogne de C... il tomba hier en apoplexie; on cro-

H 4

yoit

yoit qu'il ne mourroit pas, mais je crois qu'il n'y a plus d'espérance, il me doit près de deux mille francs; j'ai couru chez lui aussi-tôt que l'on m'a dit son mal; mais il ne parle rien moins que de ses affaires. Il ne sent, dit-il, sa maladie que parce qu'il a perdu l'appetit, & il se console-roit de mourir, si auparavant il avoit bû six bouteil-les de vin de Champagne qu'un de ses amis luy a en-voquées; cette disposition nous fit rire & nous fit pi-tié en même tems.

Je veux vous dire, re-
prit Arlequin, quelque
chose de plus rejoüissant.
Quand le Roi envoya M. de
la

la F... en Sicile où il fit cette belle retraite , on luy donna un jeune homme , & on le pria de souffrir qu'il allât avec lui ; ce jeune homme n'avoit aucune qualité dans son équipage. Comme il fut sur le Rhône près de Valence , que tout le monde étoit en respect dans le batteau devant M. de la F.... ce jeune homme vif à l'excez , se leva tout à coup ; Sçavez-vous bien, Monsieur, luy dit-il , ce que je suis auprès de vous ? Non, Monsieur , luy répondit le Duc : Je suis , reprit-il , votre premier Secrétaire. Ma foy, Monsieur , dit M. de la F.... je n'en ay rien sçû jusqu'à

H 5. cette

cette heure ; je ne suis pas assez grand Seigneur pour avoir un Officier de votre caractère, au moment il ordonna au Batelier de le mettre à bord. Quand il y fut, Monsieur mon premier Secrétaire, dit-il, voilà vingt pistoles que je vous donne, allez m'attendre à Paris ; il n'y eut pas moyen de raccommoder l'affaire, il falut partir.

Avez-vous oüi parler, lui dis-je, de la Lettre que G... l'un de ses valets-de-chambre écrivoit à sa femme ? Non, me dit Arlequin, M. de la F... avoit besoin de ce valet-de-chambre, & il l'appelloit, l'autre répondoit & ne venoit pas ; le Duc alla
H voir

voir ce qu'il faisoit , il le trouva qu'il écrivoit une Lettre à sa femme , où il lut ces paroles: *Ma femme, je suis ici dans un pais où je ne bois ni ne fais l'amour, je prie Dieu qu'ainsi soit de vous.* N'es-tu pas fou , lui dit le Duc, & que Diable veux-tu donc qu'elle fasse à Paris ?

Il me mena un jour chez Monsieur il est très-riche , homme d'esprit , curieux , & sur tout en Tableaux. Il nous en fit voir plusieurs , entr'autres un païsage , qui lui avoit coûté vingt-trois mille francs ; pendant qu'il nous faisoit connoître la beauté de tous ses tableaux , on le vint demander pour une affaire de

conséquence, qui l'obligea de nous quitter : mais auparavant il nous ouvrit un petit cabinet où il tenoit enfermées de fort belles nuditez. J'y reconnus une femme nuë du Titien, qu'un mari avoit autrefois donnée à sa femme. Ce tableau, dit Arlequin, étoit toujours couvert d'un rideau, & on l'avoit mis dans un cabinet où peu de personnes entroient. Un homme qui faisoit le dévot; & qui avoit les entrées libres, ne manquoit jamais de découvrir ce tableau, & de le regarder long-tems, & avec beaucoup d'attention; après quoy il faisoit un grand scrupule à
la

la Dame de garder chez elle une pareille peinture, il vouloit qu'elle la brûlât ou qu'elle la fit couvrir ; elle avoit de la peine à consentir à cela , de peur qu'on ne la gâtât. Enfin elle se vit tant tourmentée qu'elle fit venir un Peintre ; ce Peintre qui n'avoit jamais voulu y toucher , se voyant pressé par ce devot, s'avisa d'une petite malice, par où il avoit dessein de se vanger de son hypocrisie ; il l'envisagea bien , & comme la toile du tableau étoit grande , il le peignit d'imagination avec un air mortifié, tenant une main devant ses yeux de peur de voir la nudité , &

couvrant de l'autre endroit qui scandalisoit sa vertu ; après quoy il remit le tableau en sa place, & s'en alla. Le dévot ne manqua pas de venir quelques jours après, pour voir si la nudité étoit couverte, personne ne sçavoit la malice du Peintre ; à peine fut-il dans le cabinet avec la Dame qu'il tira le rideau, mais il devint immobile en se voyant en ce tableau dans la posture où le Peintre l'avoit représenté. La Dame & toutes ses femmes s'étouffoient de rire, & le dévot eut une si grande confusion, qu'il ne revint pas la voir de plus d'une année.

Un jour nous vîmes passer

fer un homme qui se disoit d'une Maison considérable; son équipage étoit petit, & assez délabré, & lui étoit, comme la plûpart des François, sur le chapitre des femmes, fort indiscret & fort orgueilleux; il faisoit gloire d'une valeur qu'il n'avoit pas, mais il croyoit être brave, & sa bonne foy le trompoit. Il fut pourtant Volontaire dans l'Armée du Roy de Pologne, quand il vint délivrer Vienne du danger où la Ville étoit de tomber sous la domination des Turcs. Il écrivit en France à un de ses amis, & il luy envoyoit la Relation de la bataille, qu'il ne sçavoit que par ouï dire; &
afin

afin de mieux faire entendre qu'il avoit été dans toutes les occasions dangereuses, il datta sa Lettre de la Tente du Grand Visir. Je ne me ferois jamais avisé, me dit Arlequin, de datter une Lettre d'un tel endroit, quand même je l'y aurois écrite; ce font là des manieres qui font entrevoir une mauvaise gloire, & cela est indigne d'un homme de qualité. Je trouve en cela, repris-je, tant de petitesse d'esprit, que je ne conçois pas comme des gens qui se disent d'une Maison illustre, s'en peuvent faire honneur. Je ne sçai si la personne dont vous parlez, me dit-

dit-il, est d'aussi bonne Maison qu'il le prétend : mais voici ce que j'ay sçû de l'Aumônier du Cardinal..... Vous sçavez que ce Cardinal étoit d'une Maison qui avoit été autrefois Souveraine en Italie ; outre cela c'étoit un homme d'esprit, il étoit hardi & capable de soutenir une entreprise contre qui que ce fût, comme il le fit voir en une occasion que je vous raconterai dans la suite : mais auparavant je vais vous dire de lui une chose qui vient à ce que nous disons, & qui marque bien que les personnes les plus illustres ont des petitessees d'esprit qui découvrent la foiblesse humaine.

maine. Cette personne fut envoyée par le Pape Urbain VIII. Gouverneur à il s'y comporta bien, & il y vécut en Prince, après lui avoir fait espérer long-tems le Cardinalat ; enfin le Pape lui envoya la Barette. Vous ne serez pas fâché d'apprendre de quelle maniere il la reçut, celui qui la lui porta avoit la mine basse, & des habits mediocres. Etant à il courut au Palais, & il demanda à parler au Gouverneur : il étoit près de minuit , & comme il ne vouloit pas dire qui il étoit, on fut sur le point de le faire chasser par les Suisses. Cependant cet homme pressant & si vivement qu'on le fit entrer ; à peine fut-il dans

dans la chambre qu'il le supplia de faire sortir tous ses Officiers. Aussi-tôt qu'il fut seul il se jetta à ses pieds , & le salua du nom d'Eminence, en luy présentant la Barette de Cardinal ; cette dignité le transporta si fort de joye , qu'il fit des cris comme si on l'eût assassiné. Ses Officiers coururent l'épée à la main, & s'il ne les eût arrêtez , ils auroient tué le malheureux inconnu, qui, comme vous voyez, eût été mal récompensé de son voyage. Le Gouverneur ayant appris à tout le monde sa nouvelle dignité, & suivant toujours ses transports, il crioit de toute sa force que l'on courût appeller tous les Gentilshommes D...
pour

pour venir prendre part à sa joye. La dignité de Cardinal est très-grande, ajouta Arlequin, mais il me semble qu'un homme de la qualité de celuy dont nous parlons, devoit la recevoir avec moins de transport. Ce n'est pas là l'endroit qui marque le plus sa foiblesse ; la nuit même il envoya chez tous les Marchands pour que chacun luy apportât toute la moire rouge qu'il avoit afin de choisir la plus belle. Il s'en fit faire trois ou quatre habits, qui furent achevez en peu d'heures ; il passa la journée à les prendre l'un après l'autre, & ce qui est singulier, il fit ache-

ter

ter en même tems quatre grands Miroirs, que l'on plaça aux quatre endroits les plus propres de sa chambre, après quoy il passa la nuit suivante à se coucher & à se lever, & après qu'il étoit habillé il se promenoit se présentant d'un Miroir à l'autre, s'y contemplant avec admiration, en disant incessamment *Io sono Cardinale*, & il fut plus de trois mois à pouvoir se familiariser avec sa dignité.

Cependant le même homme, reprit-il, pendant qu'il n'étoit que simple Prélat, résista à deux Cardinaux, à la vérité avec raison, dans l'occasion que je
vais

vais vous dire. Un homme se trouva convaincu d'un crime, & le Gouverneur ordonna qu'on le punit; comme cet homme étoit riche & d'assez bonne famille de la Ville, les deux Cardinaux sollicitèrent par ses parens voulurent empêcher la punition; ils s'y prirent avec une hauteur qui blessa l'autorité de ce Prelat; ils ne croyoient pas trouver en lui la moindre résistance, mais ils se tromperent, & quand avant l'exécution, ils lui firent dire, qu'il devoit se souvenir qu'ils étoient Cardinaux: *Non mi sono scordato*; répondit-il, *che sono Principi fatti, ma che si ricordano che io sono Principe nato*, & le coupable fut châtié.

Cette

Cette réponse, ajouta-t'il, marque dans le Gouverneur autant de fermeté, que sa nouvelle dignité marqua de foiblesse. Peut-on trouver, lui dis-je, dans le même esprit des qualitez si différentes, & même si opposées ? La plupart des hommes, reprit-il, sont ainsi faits, ils sont avares & prodigues : ils ont le cœur le meilleur du monde, & en même-temps le plus insensible ; ils sont soumis & orgueilleux. Il en est de même de toutes les autres bonnes qualitez & des mauvaises, ils les ont toutes ; je sçaitelle personne qui est soumise tête à tête, & qui cede sans peine à tout ce qu'on lui dit, & devant le monde il est orgueilleux

leux jusqu'à l'insolence, & à dire des choses basses qui le deshonnorent ; il ne faut point converser avec luy, il faut se contenter d'admirer ce qu'il dit, & si quelquefois on se fatigue de ses imaginations, & qu'on luy présente la vérité, d'autant plus vivement qu'elle luy est présentée, d'autant plus se met-il en colère pour la combattre, & prétendant l'emporter même contre ce qu'il pense au fond de son cœur. Il se rendroit bien à cette vérité s'il l'avoit trouvée : mais avant qu'on la luy présentât il avoit pris un sentiment opposé ; & c'est assez pour le suivre en dépit du bon sens, & tout cela

cro-

croyant qu'il blefferoit son mérite , s'il étoit conduit par un autre dans un sentiment raisonnable. Il me semble, luy dis-je, que je connois la personne dont vous venez de parler, il est mort à..... Il est vray, reprit-il, il eut l'indiscretion à une Comédie de reprendre deux ou trois fois un Acteur en plein Théâtre; le Comédien ne daigna pas l'écouter , & sa capacité prétenduë donna une assez plaisante Scene aux Spectateurs. Un matin en se levant , repris-je, il ouvrit l'Histoire de Josephe, & tombant sur l'endroit d'Hérode le mari de Mariane, il le confondit avec

Hérode le Tétrarque, qui étoit son fils. Il vint ce jour-là dîner chez le Marquis de R.... & étant à table il étala sa science prétendue avec les plus belles paroles du monde. Une personne de la compagnie, qui ne se piquoit pas de capacité, lui dit qu'il se trompoit, & qu'il confondoit les deux Hérodes, l'autre répondit avec une suffisance extrême; enfin on le confondit en faisant apporter l'Histoire même de Joseph; à quoy il demeura muet & confus comme il le méritoit. Il faut que je vous raconte, ajoutay-je, une chose plaisante. à quoy ce dîner donna occasion, & qui fut dite à Versailles le soir

soir du même jour, au souper, ou au coucher. Plusieurs personnes de qualité étoient du dîner où se trouva ce Docteur, on envoya chercher un homme pour causer de certaine chose sérieuse qu'on avoit proposée; l'homme vint & répondit le mieux qu'il put à ce qu'on luy demanda. Après une assez longue conversation, la compagnie se sépara, & M. de . . . fut à Versailles, M. le Duc de L. R. lui demanda où il avoit dîné, il lui répondit qu'il avoit dîné chez R. . . qui faisoit bonne chère. A-t'il de bons Officiers lui demanda le Duc? Sans doute, répondit l'autre, mais il en a un

qui fait chez luy une fonction particuliere ; & le Duc voulant ſçavoir la nature de la fonction ; *C'eſt un diſputeur à gage* , répondit-il. La fonction nouvelle fit rire le Duc , qui ne ſeroit jamais aviſé d'un pareil Officier. Il le dit. je penſe, au ſouper ou au coucher, & dans la ſuite M. de R... reçut pluſieurs complimens, pour tenir dans ſa Maiſon un Officier de ce caractère.

Un jour Arlequin & moi étant à la Comédie Françoïſe, nous vîmes dans une Loge vis-à-vis de la nôtre deux Amans bien-faits qui ſ'aimoient beaucoup. Il y a dans leur amour quelque choſe d'aſſez ſingulier, me dit-

dit-il, je connois le jeune homme, luy dis-je, & je le connois pour le plus léger & le plus volage de tous les Amans. Il ne l'est plus, reprit Arlequin, la Demoiselle que vous voyez auprès de luy l'a fixé, & il l'aime deux ans avec une fidélité qui va jusqu'au scrupule. Je vais vous dire de quelle maniere il luy déclara son amour au moment qu'il la vit, en se servant des paroles d'une Chanson qui couroit alors. La Duchesse de..... alla voir une Dame de ses amies dans sa belle Maison de M..... le jeune homme étoit en cette maison, & la Duchesse mena la Demoi-

felle ; elle arriva dans le tems que le jeune homme étoit à la chasse ; on assura la Demoiselle qu'il ne manqueroit pas de lui dire des douceurs , mais qu'il étoit volage , & qu'elle pouvoit prendre les mesures là-dessus. Le soir quand il fut arrivé il sçut que la Duchesse de . . . étoit arrivée , & qu'elle avoit mené Mademoiselle du . . . qu'on luy dépeignoit aussi belle qu'elle l'étoit. Ces deux personnes ne s'étoient jamais vûës qu'en passant. Il alla aussi-tôt à la chambre où elle étoit avec ses femmes ; à peine les premières honnêtetez furent-elles achevées , qu'elle se mit à chan-

d'une autre chanson qui étoit alors à la mode.

Un inconstant , pour vous peut être fidele ,

Un fidele, pour vous pourroit changer.

Dans la suite l'inconstant a été fixe, & il est devenu très-fidele ; ils s'aiment fort depuis ce tems-là , & comme vous sçavez que les deux Maisons sont égales en tout , ils attendent la mort d'un grand Pere incommode pour se marier.

Une pareille attente, lui dis-je, a été une des raisons qui m'a empêché de me marier. Je suis là-dessus comme a été M. de Balzac , les enfans interessez , pour avoir du bien, souhaitent la mort de leurs Peres,
&

& les enfans les plus honnêtes y pensent quelquefois. Je me souviendray toute ma vie d'une plaisanterie que m'a dit le bon homme M. Picot. Il avoit plus de quatre-vingt ans qu'il me venoit voir tous les jours. Une fois en parlant en général des enfans qui attendoient la succession paternelle : La plupart d'eux, me dit-il, cherchent toujours un Livre intitulé *l'Abregé de la vie des Peres*, & ils ne le trouvent jamais assez tôt. Ils ne sont pas tous de ce caractère, dit Arlequin ; il y en a qui vivent avec leurs Peres de la maniere la plus douce du monde & avec toute la ten-

dresse imaginable ; je pour-
rois vous en donner plu-
sieurs exemples. Je choisis
celui de M. du C.... toute
l'Europe connoit son mé-
rite, & ses Ouvrages rendront
son nom immortel. Voici
comme il vit avec son fils.
Quand il veut régaler ses
amis, il le prie d'aller dîner
en quelque endroit. Je suis
ton Pere, lui dit-il, & je suis
obligé de te donner bon
exemple ; je n'ose dire aucu-
ne badinerie devant toy, tu
me contrains, laisse-moy en
liberté, je t'en prie. Le fils
s'en va ; & quand à son tour
il régale ses amis, le Pere ne
veut jamais s'y trouver, ils
vivent dans cette liberté
réciproque, & cette condui-
te

te a uni leur cœur si étroitement , que le fils demande tous les jours au Ciel de mourir avec son Pere.

Je vous fais ici un sproposito, reprit Arlequin, mais la conversation permet de passer à diverses sortes de matieres ; il vient de me tomber dans l'esprit un tour plaissant qui s'est passé en Italie. Un homme riche, mais avare, avoit été regalé par un de ses parens , qui n'avoit rien oublié pour le divertir; cet homme eut envie de luy rendre ce regal par un dîner magnifique, mais comme naturellement il n'étoit pas liberal, il chercha le moyen de lui donner sans qu'il lui en coûtât rien,

la chose étoit mal - aisée, cependant il en vint à bout , & voici comment ; il proposa à quelques - uns de ses amis, de venir souper chez luy un certain jour, à condition que chacun luy enverroit son plat , & de peur qu'ils ne se rencontrassent dans la même espece de viande, il marqua à chacun celle qu'il luy devoit envoyer. Ils convinrent de leur fait, & luy tinrent parole. Quand l'homme eut chez luy dequoy faire un grand repas , il alla convier son parent , qui l'avoit si bien régale^é, & envoya prier ses amis de remettre la partie au lendemain,

à

à cause, leur dit-il, d'une affaire imprévûë qui luy étoit arrivée. Il trouva le lendemain une autre raison pour différer le souper à un autre jour, & il les mena de cette manière, pendant sept ou huit jours, qu'ils sçurent qu'il les avoit jouëz, en donnant à son parent le repas qu'ils s'étoient préparé pour eux-mêmes. C'est dommage, luy dis-je, qu'un Gascon n'ait pas trouvé ce tour-là, on ne peut faire le magnifique à si peu de frais.

Il me semble, ajoutay-je, que je connois cette personne. N'est-ce pas luy qui donne trois ou quatre fonctions à chacun de ses

domestiques? Justement, me dit Arlequin , il fait aussi quelquefois chez ses amis ce que je fais sur le Théâtre, quand je viens en habit de Marquis pour tromper Isabelle. Dans le tems que je lui parle de mes prétendus biens, mes Laquais me font demander à manger. & comme je n'ay pas un fou , je prie Isabelle de leur faire donner les restes de sa cuisine. L'homme dont nous parlons en use ainsi chez ses amis, qui souvent sont obligez de nourrir son équipage; cependant il est riche, & il fait une galanterie de cela. Je vais vous dire, repris-je, ce que j'ay vû chez luy, quand il étoit en France,

nous

nous avons eu quelques affaires ensemble , & grace à ma bonne fortune , je m'en suis tiré heureusement. Un soir il m'envoya un de ses gens magnifiquement habillé & précédé de deux Laquais qui portoient chacun un flambeau ; cet homme vint dans ma chambre en cet équipage , & après m'avoir fait cinq ou six profondes révérences, il me dit qui il étoit, & me pria de la part de son Maître de me trouver le lendemain chez luy, à l'heure qu'il me marqua. Je le reconduisis avec la même cérémonie que j'aurois faite à un Prince. Le lendemain entrant dans sa maison , la première personne

que

que je rencontray fut cet Ambassadeur, mais dans un équipage bien différent de celui du soir précédent, il étoit en chemise avec une simple culotte de toile, des souliers de Manœuvre, un tablier de Masson, un chapeau de paille, une truelle à la main, & le visage tout blanc de plâtre. Je le reconnus d'abord, & luy demandant si son Maître étoit éveillé, il me tourna le dos, me montrant par dessus l'épaule avec la main l'endroit où je pouvois sçavoir de ses nouvelles. Ce même homme, reprit Arlequin, est accoutumé à jouer plusieurs rôles ; son Maître le met à toutes sortes d'usages,

sages , & quand il parle de son Ecuyer , de son Secrétaire , de son valet-de-chambre , de son Maître d'Hôtel , & de son Gentilhomme , il n'entend que luy qui remplit toutes ces fonctions.

Le même matin que je le vis , nous allâmes pour une affaire importante consulter un fameux Avocat qui étoit en la Maison de Campagne aux environs de Paris : nous fûmes avec lui jusqu'à trois heures après midi , après quoi il me mena , malgré moy dans une hôtellerie pour me bien régaler , disoit-il ; pour cela il fit venir une cuisse de dindon froid , & deux pains d'un

d'un fou , & après avoir mangé la chair avec un appetit admirable , il envoya les os presque nuds , & la moitié d'un de ces pains à son Cocher & à ses deux Laquais , avec ordre de se dépêcher , prétendant arriver de bonne heure à Paris pour une affaire importante , qu'il me dit tout bas à l'oreille être un rendez-vous à bonne fortune ; surquoi je luy conseillay de prendre auparavant des forces de peur de demeurer en chemin.

Je ne croyois pas, me dit Arlequin, que vous connussiez si bien le personnage. Je vous en raconterois encore, repris-je , mille autres choses,

ses, qui font voir le véritable caractère de son esprit & de son cœur. Ce qui me surprend, me dit-il, c'est que des gens de condition puissent avoir de pareils sentimens. C'est pour cela, repris-je en riant, qu'ils ne portent souvent que le nom de la Maison dont ils croient être descendus, & comme vous dites dans une Comédie: *Il y a bien des peres qui ne sont point parens de leurs enfans*; quelque autre sang vil & sale les a entrez sur une belle tige. En verité, me dit Arlequin, les Peres les plus illustres ne transmettent pas toujours leurs sentimens avec le sang; c'est même un Proverbe

be

154 *Arlequiniana.*

be Latin, *Que les fils des Heros sont souvent sans mérite.*

Je tombe d'accord, luy dis-je, de ce que vous venez de dire ; & à propos de cela, je me souviens d'une femme qui étoit mariée dans une ancienne Maison, & de qui les enfans furent tous mal-honnêtes gens. Vous parlez de loin, me dit Arlequin. Il y a plus de quarante ans, luy dis-je, qu'elle est morte, mais n'importe, ce que je vais vous dire est assez plaisant. Cette femme fut toujours assez galante, & on dit qu'elle ne vouloit avoir pour Amans que des hommes de la premiere qualité. Cependant comme un jour une de ses
amies

amies la consolait sur les malhonnêtetez continuelles de ses enfans : *Je n'ay rien*, dit-elle, *à me reprocher là dessus, toute ma vie j'ay fait ce que j'ay pû pour mettre d'honnêtes gens dans cette Famille, je n'en ay pû venir à bout, ce n'est pas ma faute.*

Je connois un homme, me dit Arlequin, qui parle avec bien plus de retenuë. Il n'ose dire à sa Maîtresse, qu'il l'aime, ce mot le fait trembler, & on ne peut avoir plus de discrétion là-dessus. Il aimoit une fille jolie & bien faite, il fut trois ans à la voir & à la contempler, toujours avec le dessein de luy declarer son amour,

amour, sans user lui en parler; il fit même une fois quatre lieues pour cette expédition, & il revint sans lui rien dire; à la fin, un jour ayant pris une forte résolution il lui déclara qu'il l'aimoit & qu'il souffroit beaucoup. Depuis quand, lui demanda la Demoiselle? Depuis trois ans, lui répondit-il en tremblant. Vous avez tort, reprit-elle, de ne m'avoir pas plutôt parlé; je vous aurois bien égargné de la peine. Cette réponse franche, & faite du fond de cœur, ferma si bien la bouche à l'Amant, que depuis il n'a pas vû la Maîtresse. Vous voyez, reprit Arlequin en souriant, la sagesse de ce honnête homme. Ne

Ne connoissez-vous point, ajouta-t'il, M.... Gentilhomme Allemand, qui vient tous les jours à la Comédie ? Je le connois parfaitement, luy dis-je, & je ne crois pas qu'il soit fort timide avec les femmes. Rien moins que cela, reprit-il, toutes les fois qu'il voit ses Maîtresses, il commence par leur dire comme il les trouve ce jour-là, jaune, ou pâle, les yeux abbatus, ou enfonchez, ainsi du reste. Un jour il s'attacha fortement de cœur à Mademoiselle..... Sa mere voyant son assiduité, luy demanda s'il venoit voir la fille pour le mariage, ou pour

pour autrement : *Non pas pour Mariache*, répondit-il, *mais pour autrement*. Cette naïveté obligea la mere de le chasser ; & comme elle chantoit mal, il dit pour se vanger d'elle ; *Qu'elle chantoit mauvais*. S'il avoit eu de la complaisance , il auroit touûjours eu la liberté de voir sa Maîtresse.

A propos, me dit-il, je vis hier l'Abbé B.... après m'avoir parlé de beaucoup de nouvelles , nous tombâmes je ne sçay comment sur le chapitre de la devotion, sur quoy il me raconta une aventure assez plaisante qu'il a vû lui-même arriver dans une ville d'Italie , en une Chapelle de Pénitens,
dans

dans le temps que les Confreres se donnoient la discipline. Je crois que c'étoit en Carême, il faut que je vous la dise. Un Patissier avoit un Ours apprivoisé, & quoi qu'il fût grand, il alloit par tout sans faire mal à personne. Un soir rodant dans la rue, & trouvant par hazard ouverte la porte de cette Chappelle, il y entra, & s'endormit en un coin. Quand les Confreres furent entrez, ils fermerent la porte, & après une petite exhortation qu'on leur faisoit près de l'Autel, ils se repandoient tous dans la Chappelle. On cacheoit la lumiere dans un endroit; les plus zelez se disciplinoient, & les autres attendoient paisible-

K fible-

siblement que la cérémonie fût achevée. Dans le tems qu'ils se disciplinoient, le cliquetis des coups éveilla l'Ours, qui voulut sortir de la Chapelle; comme il n'y voyoit point, il se leva tout droit, & marchant en cette posture, il trouva en son chemin de ces Penitens, qui avoient leurs chausses bas & qui se disciplinoient sur le derriere. L'Ours mettoit la patte dessus pour voir ce que c'étoit, & comme il étoit apprivoisé, il se la laissoit toucher. D'un derriere il passoit à un autre, puis à un autre. Enfin il fit si grande peur qu'on soupçonna que ce ne fût le diable qui venoit les détourner de leur dévotion. Ils

Ils commencèrent par se le dire tous bas à l'oreille, mais ils n'en doutèrent plus, lorsque l'Ours marchant du côté de la lumière, tous les Confreres virent contre la muraille l'ombre d'un animal velu, qu'ils prirent pour le démon. Alors ils crièrent tous, *Il diavolo, il diavolo*, ceux qui ne se disciplinoient pas, coururent aussitôt à la lumière, qui découvrit quantité de Confreres, qui dans la confusion avoient perdu leurs haut-de-chausses. Ils reconnurent l'Ours du Patissier, qui sans se troubler continuoit à marcher droit & gravement pour chercher la porte, ils la lui ouvrirent, & ils s'en alla. La

peur étant passée, & les esprits un peu tranquilisez, il fut question de chercher chacun son haut-de-chauffe: Il y eut plusieurs contestations, & enfin ils se battirent. Les non disciplinez se mêlerent dans la batterie; tous les hauts-de-chauffes furent mis en pieces, & enfin cette dévotion finit par un scandale, qui dans la suite fut rigoureusement châtié par l'Inquisition. L'Ours du Pâtissier donna occasion à tout ce desordre, & depuis, quand les Confreres s'assembloient pour la discipline, ils commençoient premierement à chercher par tout, pour voir si cet Ours ne s'étoit point caché dans quelque coin de la Chappelle. Com-

Comme nous causions ensemble , un nommé Monsieur P..... fort bon homme & d'un esprit bien naïf, entra dans la chambre d'Arlequin pour une affaire ; après lui en avoir parlé ! Hé bien, Monsieur P..... lui demanda Arlequin, le tems sera-t-il toujours malheureux , la guerre ne finira-t-elle point ? Ma foi, Monsieur, répondit-il, Nostradamus ne dit rien de bon , je n'ai lû ce matin dans son Livre que *des choses desobligeantes* , aussi j'ai déchiré les feuilles où il nous promet des malheurs. Ha ! Monsieur P..... reprit Arlequin, vous deviez nous l'apporter, pourquoi le déchirer ? *Auriez-vous voulu*, dit-

il, que ces sottises fussent arrivées ?

Après cette visite il en eut une autre d'une fille, qui le sollicitoit pour louer les troisièmes Loges à la Comédie. Ce n'est pas, me dit Arlequin, qu'elle ait besoin de cela pour vivre : mais elle aime un de nos gagistes, qui ne veut pas l'épouser qu'elle ne soit placée : je trouvoy cette fille tres jolie, & le gagiste fort heureux d'en être aimé. Elle est honnête, reprit Arlequin, & tres-prudente à ménager son amour ; elle le cache fort bien, même quand elle est avec son Amant. Cependant, lui dis-je, c'est un Proverbe, que *l'amour & la galle ne se*
peu-

peuvent cacher. A propos de galle, reprit-il, n'avez-vous point vû des vers qui furent envoyez ces jours passez à un galeux d'accident, par un de ses amis, qui le raille de son aventure. J'en ai ouï parler, lui dis-je, & je serois ravi de les voir; vous allez être satisfait, reprit-il, en les tirant de sa poche, les voilà, lisez.

Sur la galle de M....

On vint m'apprendre l'autre jour,
Une nouvelle assez fatale,
On dit que le Printems, dont le charmant
retour,
Produit en tous lieux de l'amour,
N'a produit chez toi que la galle,
Et que contre ce vilain tour,
Ta colere étoit sans égale.
Il est vrai qu'aussi tout d'abord,
J'en sentis un peu de colere,
Mais en rêvant sur cette affaire,

Je reconnus que j'avois tort ;
Et si j'avois un choix à faire ,
J'aimerois , mais de beaucoup mieux ,
Devenir galleux qu'amoureux ,
Car l'amour est un mal étrange ,
Et devant un objet charmant ,
On se gratte le plus souvent ,
Tout autre part qu'il ne démange.

Le feu secret de ce poison
Nous cause une démangeaison ,
Qui fait qu'en se grattant d'autant plus
on s'enflâme ,

C'est la gangraine de nôtre âme ,
C'est le tarcin de la raison.

Où la galle vaut mieux , & sans compa-
raison ,

Et toi-même tu le vas croire ;
Car j'espère te faire voir ;

Que l'on doit trouver à l'avoir ,
Et du plaisir , & de la gloire.

Ca commençons par le plaisir.

Quel plaisir , qu'une joye égale ,
Celle de visiter sa galle ,

Lors que l'on a quelque loisir ?

Deux mains diversement fleuries ,

Par cent objets divers viennent plaire à
nos yeux ,

Et ces objets délicieux ,

Valent au moins les Thuilleries ;

Il n'est Parterre ni Prairies ,

Où les couleurs éclatent mieux.

On voit mille citrons , jaunes , blancs ,
rouges , bleus , Dispu-

Disputer de brillant avec les pierreties ,
Et de la galle vient le nom de gallerie ,
Bien véritablement & sans plaisanterie ,
Pour la diversité des objets curieux ,
Dont les regards sont charmez en ces
lieux.

C'est encor de la galle même ,
Que la galanterie est appelée ainsi ,
Par une ressemblance extrême ,
Que je te vas décrire ici.
Un galeux a l'ame ravie ,
D'appaiser sans témoin , & selon son en-
vie ,

La démangeaison de la chair ,
Ainsi quand un Amant est seul avec sa
belle ,

Il n'a point de plaisir plus cher ,
Que d'en faire autant avec elle.
Mais quand & galant , & galeux ,
Trouvent trop de gens auprès d'eux ,
Leur passion est à la gêne ,
Ni galant , ni galeux , ne peut à rien tou-
cher ,

Chacun tâche à cacher le penchant qui
l'entraîne ,

Mais souvent leur contrainte est vaine ,
La galle ni l'amour ne se peuvent cacher.

Après qu'un galeux de la vûë
A parcouru ses belles mains ,
(Car tous les soirs & les matins ,
Il goûte le plaisir d'en faire la revûë)
Après que ses regards ont scû le conten-
ter ,

S'ensuit le plaisir de gratter.
 Or pour t'en exprimer la douceur nom-
 pareille ,

J'ai beau rêver , & gratter mon oreille ;
 J'ai beau ronger & ma plume , & mes
 doigts ,

Tu la sentiras mieux vingt fois ,
 Que ne le décriroit Corneille.

Mais pendant que je suis en train ,
 De parler d'Etimologie ,
 Celle du mot *gratter*, vaut une Apologie ,
Gratter , vient de *gratus*, il n'est rien plus
 certain ;

Et *gratus* est un mot Latin ,
 Lequel mot en François signifie agréable,
 Oh , voi si je suis véritable ;

Et si la dérivation ,
 N'est pas une conclusion ,
 Qu'il n'est rien de plus delectable ,
 Tu dois en concevoir toute la volupté.

Passons maintenant à la gloire ,
 Un galeux est par tout , distingué , res-
 pecté ,

Comme un homme de qualité ,
 Par exemple , veut-il manger ou boire ,
 Il a toujours son fait à part ,
 Toujours son verre est à l'écart ,
 Aucune ne le prophane , & ni porte la
 bouche ,

On n'ose toucher ce qu'il touche ;
 C'est un titre si beau que celui de galeux ,
 Qu'il est craint de toute la terre ,

On

On voit même qu'en Anglererre ,
Les fils aînez des Rois s'en tiennent glo-
rieux ,

On les nomme Princes de Gales ,
Et tu peux te vanter comme eux ,
De prérogatives Royales.

De plus la galle de tous tems ,
Fut un symbole de sagesse ,
Un Proverbe de vieille gens ,
Déjà tout usé de vieillesse ,
En prouve fort bien la Noblesse ;
Tout ainsi que trop galler cuit ,
Tout de même trop parler nuit.

Tu connois bien par ce langage ,
Que la galle rend l'homme sage ,
Qu'elle instruit de bonne façon ,
Et qu'avec la Philosophie
Elle a très-grande sympathie ,
Puisque toutes les deux font la même le-
çon.

Mais comme trop parler peut nuire ,
Je commence à m'appercevoir
Que je ne fais pas mon devoir ;
Qu'on fatigue les gens, quand on en veut
trop dire ,

Et qu'il est tems de réprimer
La demangeaison de rimer ;
Aussi bien suis-je las d'écrire ,
Sage , qui de trop s'abstient ,
Je finis donc pour être sage ,
Et finis par un autre adage ,
Dont à propos il me souvient ,

Et qui fort bien ici convient ;
Ami rejoüi toi , car la galle te vient.

Il n'y a rien de plus joli ,
lui dis-je, je voudrois bien sa-
voir qui les a faits , & pour
qui ils ont été faits : je ne
sçai ni l'un ni l'autre , re-
prit-il , mais on ne peut par-
ler plus agréablement d'une
chose aussi vilaine que celle-
là.

Comme il me parloit
nous vîmes passer par la fe-
nêtre de sa chambre une fort
jolie fille , qui a de l'esprit ,
& qui est broüillée avec sa
mere parce qu'elle fait des
vers. Le sujet , lui dis-je , est
mince : mais je pense que
vous voulez m'en faire ac-
croire ; non ma foi , me dit-
il , je connois la mere , &
c'est

c'est moi-même qui ai reçu les premières plaintes. Son mari est Procureur, je l'allois consulter avec un de mes amis pour une affaire assez importante ; je ne les trouvais pas , il étoit encore au Palais. J'entendis sa femme qui crioit à pleine tête ; & comme je suis libre avec elle , je montai dans sa chambre sans cérémonie ; elle courut aussitôt à moi , & me dit qu'elle étoit la plus malheureuse femme du monde , qu'elle ne pouvoit plus vivre avec honneur , & qu'elle avoit résolu de se retirer dans un désert pour le reste de ses jours : elle ajouta plusieurs autres choses semblables , pour me marquer sa désola-

tion. Je crus d'abord qu'il lui étoit arrivé quelque malheur à elle ou à son mari. Oüi, me dit-elle, il m'est arrivé un malheur auquel je ne m'attendois pas. La fille étoit présente qui pleuroit ; son mouchoir sur le visage , sans oser regarder personne. C'est cette Carogne, me dit la mere, qui me met dans l'Etat où je suis ; je m'imaginai d'abord quelque galanterie : car il y avoit dans sa maison des Clercs bien faits. Je n'osai pourtant éclaircir ; si vous sçaviez , reprit-elle, ce qu'a fait cette Coquine. Quoi, lui demandai-je ? Je ne puis vous le dire , reprit-elle , & je n'y pense qu'en gémissant.

Si

Si c'est un mal , lui dis-je , où il y ait du remede , il faut s'en servir ; & s'il se peut sans qu'on le sçache. Tout le monde le sçait , s'écria-t'elle , c'est elle-même qui l'a publié ; Mais qu'est-ce donc ce mal , repris - je , a-t'elle quelque Amant? Bon, me dit la mere , plaisante morveuse pour avoir un Amant. Elle avoit pourtant dix-sept ans , de l'aveu de son pere. Ha , Monsieur , s'ecria - t - elle , cette Coquine , cette Maraude fait des vers ; Des vers , repris-je , fort étonné? Oüi des vers , me dit-elle , c'est ce qu'on appelle des vers , de ces choses longues , au bout desquelles il y a des rimmes ,

mes, tic tic, toc toc. Enfin que sçai-je de ces dictuns de Comédie. Ha ! la vilaine, est-ce là la peine que j'ai prise à t'élever ? Monsieur Dominique, me dit-elle, j'ai tant pris de soin pour lui donner de la vertu. J'admirai l'esprit bourgeois dans les ridicules emportemens de cette femme, je n'eus garde de lui rien dire alors pour lui faire voir, que les vers ne sont pas des sacrileges, & que les filles en peuvent faire sans perdre leur honneur, & leur réputation : mais je me réservai de parler au Procureur, qui étoit un plaisant & qui aimoit la joye. Pendant la contestation, un Clerc vint du Palais dire
que

que le Procureur étoit allé dîner avec deux ou trois de ses Confreres, avec lesquels il devoit demeurer pour une affaire tout le reste de l'après-dinée.

Le lendemain je retournai chez lui avec mon ami; nous le consultâmes, & après la consultation: Avez - vous scû; lui demandai - je, ce qui se passa hier ici entre votre femme & votre fille. Il se prit à rire, & il me dit qu'il avoit tâché de faire entendre raison à sa femme, mais qu'il n'avoit pû lui ôter son entêtement; qu'elle soutenoit toujours que jamais fille sage n'avoit fait des vers, & que si sa fille en faisoit elle l'étoufferoit de

de ses propres mains. Cependant elle en fait, & son pere m'en a donné quelques-uns que je vais vous montrer. Monsieur y avoit fait deux ou trois airs qui ont été long-tems à la mode. Si je sçavois chanter je vous les chanterois, mais si vous voulez je vous ferai voir les paroles; là-dessus il me mena dans son cabinet, & me les donna à lire: voici un couplet qui fut fait pour un Amant de qui la Maîtresse aimoit un autre homme;

Fontaine qui coulez dans ces lieux solitaires,

Où l'amour vient cacher ses plus secrets mysteres,

Soyez témoin de ma langueur,

Rien ne peut soulager l'excez de mon martyre,

Ma Bergere soupire

Pour un autre vainqueur.

Le

Le couplet suivant que vous allez voir, me dit Arlequin, est sur un air différent, & je crois qu'elle y a quelque part. Son pere est Juge de..... Il y va souvent avec sa famille ; un jeune homme bien fait a dans le même lieu une agréable maison, où il passe les beaux jours, ils s'y voyent tous deux, & ils se promènent quelquefois dans un bois assez épais qui vient jusques sur le bord de la riviere. Lisez presentement les vers, les voilà,

Quand le Soleil quitte le monde,
Qu'il va dans le sein de Thetis,
Rallumer ses feux amortis,
Tout demeure ici bas dans une paix profonde,
C'est alors qu'en secret je soupire.

Que.

Que seule , & sans témoin , mon Berge
à son tour ,
Me dit l'ardeur de son amour ,
Et prend plaisir à le redire.

Ecoutez moi , reprit-il ,
en tenant un papier à la
main ; un jour une Dame
lisant les Lettres Portugaises
demanda à cette fille , ce
qu'il falloit faire pour écrire
d'un stile aussi tendre que
l'est celui de ces Lettres.
Quelques momens après elle
lui répondit par ces quatre
vers , tenez , lisez - les. Je
pris le papier & je lûs ,

L'amour seul apprend l'art d'écrire ,
Il faut aimer violemment ,
Quand on sent bien ce qu'on veut dire
On le dit toujours tendrement.

Une de ses Amies , reprit
Arlequin , aimoit un jeune
homme , qui aimoit ailleurs
hom.

& de qui elle voulut être la confidente. Cette Amie cachoit son amour mais elle souffroit beaucoup. La fille du Procureur qui scût cela, fit parler son Amie en deux couplets de chansons. Dans le premier, que j'ai oublié, cette Amie déplore son sort de n'être que la confidente d'un homme qu'elle adore, & voici le second,

Son cœur plein de langueurs, trop fidele
à sa foi,
Pousse mille soupirs pour les beaux yeux
qu'il aime,
Par quelle dure loi,
Faut-il me contraindre moi-même,
A voir couler des pleurs qui ne sont pas
pour moi.

Après que nous eûmes fini
de parler de la fille du Pro-
cureur. Vous ai-je dit, re-
prit-

prit-il, que je soupe ce soir avec le gros Monsieur de Non, lui répondis-je. Il est présentement Capitaine de Dragons, me dit-il, c'est le meilleur garçon, l'ami le plus chaud, & le meilleur cœur du monde. Je le connois, lui dis-je, il *chopine theologalement*, & il a un gras & vieux Laquais qui chopine aussi bien que lui. Sçavez-vous, reprit Arlequin, la convention qu'ils ont faite entr'eux, de s'enyvrer alternativement chacun à son tour. Non, lui dis-je, cette convention m'est inconnue. Je vais vous dire, reprit-il, une petite dispute qu'ils eurent la semaine passée là-dessus. Le Maître s'étoit enyvré
le

le soir précédent à un souper, avec trois ou quatre Officiers de ses amis; l'un de la compagnie qui devoit incessamment retourner en son quartier, les convia tous le lendemain à un nouveau souper, où il devoient bien boire. Le Capitaine de Dragons, qui n'osoit s'enyvrer deux jours de suite, de peur de blesser le droit de son valet, le tira le lendemain matin en un coin de sa chambre, avec l'air d'un homme qui a l'esprit embarrassé d'une grande affaire. Après lui avoir dit plusieurs choses douces; enfin il le pria de lui permettre de s'enyvrer le soir avec les mêmes amis avec qui il avoit soupé le soir

371
pré-

précédent , & le chargea d'avoir soin des bouteilles. Le valet répondit que cela étoit injuste , qu'il scavoit bien de quoi ils étoient convenus , & qu'il ne pouvoit lui accorder ce qu'il demandoit. Le Maître lui dit mille belles & bonnes raisons pour le persuader , ajoutant qu'il s'enivreroit à son tour deux fois de suite sans qu'il le trouvât mauvais , le valet refusa l'offre ; Veux-tu , lui dit-il , que je me broüille avec mon meilleur ami ? Broüillez-vous ou ne vous broüillez pas , lui dit Petit-Jean , cela m'est indifferant , j'ai donné ma parole de m'enivrer ce soir , & je ne suis pas assez malhonnête homme

me

me pour y manquer , chacun
a sa réputation à ménager ,
je veux m'enyvrer. Petit-
Jean s'enyvra , & le Maî-
tre fit la même chose ; le
plaisant fut quand ils re-
vinrent tous deux dans la
chambre ; le Maître qui y
étoit arrivé le premier ,
ronfloit dans un fauteuil au-
près du feu : à peine Petit-
Jean entra qu'il s'alla donner
un coup de tête contre la
quenouille du lit , & se laissa
tomber sur un guéridon ou
étoient deux flambeaux ,
qui tombant avec le guéri-
don firent un bruit épouvan-
table ; le Maître s'éveilla en
sursaut , & le voyant à terre
qui avoit de la peine à se re-
lever ; Voilà-t'il pas , dit-il

L

en

en bredouillant, cet yvrogne qui casse tout; n'as-tu pas honte d'être en cet état? En disant cela il voulut le relever, mais comme il étoit presque aussi yvre que lui, à peine fut-il hors de son fauteuil qu'il se laissa tomber de l'autre côté sans pouvoir se relever lui-même. Les gens de la maison qui avoient entendu un grand bruit coururent à la chambre, où ils trouvèrent le Maître & le Valet étendus sur le carreau: on les releva tous deux, & peu de tems après les gens sortirent de la chambre & écoutèrent à la porte pour voir comment finiroit la Comédie. Ils commencerent par se quereller, ensuite ils se

Se reprochèrent leur yvrognerie. Petit-Jean fit l'entendu, le Maître lui dit des injures, & lui commanda de sortir de chez lui sur le champ; jurant qu'il le tueroit s'il ne sortoit; Petit-Jean en colere alla dans la garde-robe remplir une valise au hazard de tout ce qu'il put trouver; après quoi il la chargea sur son épaule, & vint en chancelant prendre congé de son Maître. Le Capitaine qui avoit eu le tems de s'appaiser, touché de ce spectacle, & ne pouvant soutenir l'horreur d'une telle separation, lui demanda si c'étoit là l'attachement éternel qu'il lui avoit juré; le Valet répondit fierement

qu'il trouveroit toujours bien un Maître comme lui ; Oüi lui dit le Capitaine, mais cherches-en un qui te permette de t'enyvrer de deux jours l'un. Ces paroles appaierent si fort Petit-Jean, & ce privilege fit une si grâde impression sur son esprit, qu'il se mit à sanglotter de douleur. Il jetta sa valise à bas, & dit qu'il le serviroit toute sa vie ; ils se toucherent dans la main & revinrent bons amis. Le point étoit de pouvoir se coucher, le Capitaine n'eût jamais la force de sortir de son fauteüil, où il dormit tout le reste de la nuit ; Petit-Jean dormit sur le planché auprès du feu la tête sur la Valise, & ils ne s'éveil-

s'éveillèrent qu'au jour. A peine se virent-ils tous deux, qu'ils se prirent à rire, & Petit-Jean dit à son Maître qu'ils n'avoient rien à se reprocher. Là - dessus Monsieur M..... entra dans la Chambre qui venoit déjeuner avec le Capitaine; je le connois, lui dis-je, c'est le Medecin de France le plus habile, & qui traite les malades avec plus de circonspection!

A propos sçavez-vous la Piece en Vers qu'on a faite pour lui. Je ne l'ai jamais vûë, répondit Arlequin. On ne sçauroit, repris-je, loïer plus ingénieusement la science & l'habileté d'un Medecin; je n'ai pas sur moi cette

lieux L 3 Piece,

Piece, mais je vous l'apporterai au premier jour à la Comédie. Je lui tins parole, & le lendemain je lui montrai dans sa Loge les vers suivans.

Pour M. Moreau le Medecin.

ALLARME.

Juste ciel qu'ai-je vu, qu'elle crainte me
glace !

Prends garde, cher Moreau, c'est toi
Que cette vision menace;

Je craindrois moins si c'étoit moi.

Hier lorsque la nuit commençoit sa car-
riere,

Par ma rêverie emporté,

J'allois toujours suivant un sentier écarté,
Quand un bruit vers l'endroit où l'on
voit la rivière,

Couler à flots tardifs au bas du Cimetiere,
Excita tout à coup ma curiosité :

J'y cours, quel spectre ! ô Ciel ! quelle horrible figure !

Je vois ce monstre affreux, funeste à la nature,

Ses membres sont des os, & sans chair.
& sans peau, Tel

Tel est un corps séché dans le fond d'un
tombeau ;

Telle enfin de la Mort on nous fait la
peinture.

D'abord je voulus m'échapper ,
Mais mon corps dans l'horreur sou-
daine

Dont je me sentis frapper ,
Sur mes pieds chancelans se soutenoit à
peine ,

Et tout ce que je pus , rempli d'un tel ef-
froi ,

Ce fut de me cacher , retenant mon ha-
laine ,

Dérrière un arbre épais que je vis près de
moi.

Dela je l'observai d'un œil plein de sur-
prise ,

Je la vis près de l'eau sur ses genoux assise ,
La cruelle aiguissant cette terrible faux ,

Par qui toute vie est tranchée ,
Agitoit avec bruit la masse de ses os ,

A ce travail alors tellement attachée ,
Et baissant de sorte les yeux ,

Qu'elle ne me vit point arriver dans ces
lieux.

Aussi tôt qu'elle crut sa faux bien afilée ,
Elle la prend , se leve , & de fureur trou-
blée ,

Hausant son effroyable voix ,
Qu'animoit la fierté du regard & du

geste ,

Voici , dit-elle , cette fois ,
 Voici de quoi punir cet ennemi funeste ,
 Dont l'art contre mes coups protégeant
 les humains ,
 Fraude par tout mes droits , & trompe
 mes desseins .
 Quelle étoit mon erreur , par quelle
 complaisance ,
 Ai-je pû si long-tems arrêter ma vengeance ?

En vain de mille maux divers ,
 Sur le corps des mortels attirant l'influen-
 ce ,
 Je voudrois faire ici redouter ma puissance ;

Contrainte de céder à ses secours offerts ,
 Je le vois tous les jours enlever mes victi-
 mes

Par lui , par son fatal sçavoir ,
 Au lieu d'entendre ici des cris de deses-
 poir ,

Je n'entends louer que ses crimes .
 Cette faux méprisée à peine à le pouvoir
 De trancher les destinées ,

Des Vieillards accablez sous le faix des an-
 nées ,

Et je pourrois encor sans colère , sans
 cœur ,

De tant d'affronts laisser vivre l'Au-
 teur ?

Vivent , vivent plutôt au delà des limites ,
 Qu'aux mortels ici-bas la nature a pre-
 scrites ,

Tant

Tant de Medecins ignorans ,
Qui par des moyens differents ,
Trouvant l'art de tuer , sans commettre
des crimes ,
M'immolent tous les jours de nouvelles
victimes ;
Mais toi , traître Moreau , Nom par moi
détecté ,
Nom , que je n'entends point , sans fre-
mir de colere ,
Meurs , & reçois le salaire ,
Que ton audace a mérité ,
Ou pour parer le coup qui va t'être porté ,
Voyons comment tu pourras faire.
Là ce monstre se teut , & du fond des
tombeaux ,
Soudain d'horribles cris sortirent ,
Les oiseaux de la nuit à ces cris respondi-
rent ,
Le fleuve épouvanté retint long tems ses
eaux ,
Et les ombres qui s'épaissirent ,
Dérobant sa fuite à mes yeux ,
Scul , avec les Hiboux , je me vis en ces
lieux.
Voilà , mon cher ami , d'où naît ma
crainte extrême.
Songes-y bien , ton art doit être ton ap-
pui.
C'est à toi maintenant à faire pour toi-
même ,
Ce que tu fais bien pour autrui.

La mort, me dit Arlequin, n'est pas une chose trop agreable; cependant je ne puis m'empêcher de relire ces vers; mettez-les dans votre poche, lui dis-je, & écoutez-moi. Ces vers m'ont fait souvenir d'une folie de la F..... vous connoissez l'homme, il n'y a rien de si agreable que lui. Une fois il fit une partie avec L. D.... pour le lendemain. La F.... devoit porter d'un vin excellent, & l'autre s'étoit obligé de fournir la viande. Le jour venu cet autre fut surpris d'une colique violente, & deux heures après on le crut mort. La F..... entra dans le temps que son valet s'arrachoit les cheveux.

Quand

Quand on lui dit la nouvelle il trouva fort mauvais que son ami fût mort, sans auparavant lui avoir tenu sa parole, ajoutant qu'il ne le croyoit pas assez malhonnête homme, que des'être laissé mourir, pour ne pas lui donner le dîner qu'il lui avoit promis. Il le voulut voir, & comme il avoit déjà la tête pleine de vin; hé bien, lui dit-il, tu es donc mort? sois-le tant que tu voudras, je ne m'en irai pourtant pas que tu n'ayes goûté de mon vin, & tu m'en diras des nouvelles. Là-dessus il lui soutint la tête, & lui en mit quelques gouttes dans la bouche. Comme cet homme n'étoit cru mort que de

puis un quart-d'heure, & qu'il n'étoit en cet état qu'à cause de quelques flegmes qu'il n'avoit pû cracher, le vin lui donna des forces, il cracha, & ouvrit les yeux. Le valet effrayé de cette resurrection prématurée fuit tant qu'il put. La F... eut toute la peine du monde à le remettre de sa frayeur; à la fin il revint, & il secourut si bien son Maître, qu'il le mit en état de voir dîner la F... au chevet de son lit. Peu de jours après il fut parfaitement rétabli, & il but largement avec son ami de ce vin qui lui avoit rendu la vie.

Scavez-vous, me dit Arlequin, de quelle manière il répara une sottise qu'il dit à

eng

c'est

la

la Duchesse de S.... On me l'a dite, lui répondis-je, mais je l'ai oubliée; c'étoit je croi, reprit-il, en allant à Chambort avec le Roi. La Duchesse alloit dans l'appartement qu'on lui avoit marqué; comme elle passoit dans une salle, la F.... qui s'y trouva le verre à la main, & peut-être avec une pointe de vin qui échauffoit un peu trop sa vivacité: A ta santé S.... lui dit-il. La Duchesse surprise de cela, lui marqua froidement que cette familiarité lui paroissoit fort extraordinaire. Voici comment il sortit d'intrigue par ce couplet qu'il fit & qu'il chanta sur le champ:

soit il sup...
ch... L 7 A ta

A ta fanté S.

Mais j'ai failli ,

Je devois dire, à vous, adorable Duchesse,
Et boire chapeau bas ,
A vos divins appas.

Quand on se tire d'affaire
aussi galamment , on mérite
bien le pardon de sa faute ;
il l'eut aussi , reprit Arle-
quin , & cette belle Duches-
se l'a toujours estimé depuis
ce tems-là.

A propos de se tirer d'af-
faire , lui dis-je , vous ne
ferez pas fâché de sçavoir la
présence d'esprit qu'eut
Voiture dans une occasion.
La chose se passa à l'Hôtel
de Ramboüillet. Vous sça-
vez... Je sçai, interrompit-
il, qu'il y alloit tous les
jours , & que cet Hôtel étoit
le réduit de tout ce qu'il y
avait

avoit de personnes d'esprit en ce temps-là. Un jour, reprisje, il y trouva Mademoiselle D. . . . fille de qualité, très-riche, parfaitement belle, & qui étoit née avec une véritable vertu qu'elle a conservé toute sa vie. N'a-t'elle pas épousé dans la suite le M. de. . . . justement, lui dis je. Voiture qui, comme il le dit lui-même, aimoit depuis le Sceptre jusqu'à la houlette, eut envie de faire le galant avec cette Demoiselle, & un jour la trouvant seule il lui parla d'une manière assez intelligible. Elle surprise de ses discours lui *assena* un coup d'œil de dédain, & lui arrangea un nombre de certaines paroles

capa-

capables de rendre muet tout autre que lui. De quoi vous fâchez-vous, lui dit-il ? la vertu n'est point blessée quand on parle aux gens à bonne intention ; lui laissant entendre qu'il la vouloit épouser. Elle ne put s'empêcher de rire , & Voiture étant le premier à tourner la chose en plaisanterie , la railla de son dédain devant tout le monde.

Je connois si bien cette Demoiselle, dit Arlequin, que je vais vous apprendre un trait qu'on m'a dit d'une jeune fille de chambre qu'elle avoit. Un jour le Cardinal de la Valette fut pour voir sa Maîtresse. Elle étoit sortie, mais il trouva cette
fille

filles seule, qui fuit aussi-tôt dans la ruelle du lit. Le Cardinal courut après, & il lui demanda où étoit sa Maîtresse? après quoi il sortit; La fille sortant un moment après de cette ruelle: en vérité, Monseigneur; lui dit-elle; je ne croyois pas être quitte de vous à si bon marché.

Un jour allant au Théâtre avec Arlequin pour voir la première représentation d'une Comédie, je fus arrêté par un Gascon assez honnête homme, qui me pria de lui obtenir une grace de M. le Maréchal de Créqui. Ce qui me parut plaissant, c'est qu'il me voulut persuader que cette grace étoit bien plus pour moi que pour lui, par-

ce qu'il n'en tireroit, disoit-il, qu'une utilité fort petite, & que moi je ferois connoître le crédit que j'ai dans le monde. Il me demandoit cette grace, comme les Napolitains demandent l'aumône, *Fate mi ben per voi.* Quand il m'eut quitté, Arlequin me dit une réponse qu'il avoit faite à la Comédie. Ce Gascon, continuait-il, étoit au parterre, & comme il se remuoit toujours, son épée se mettoit dans les jambes de ceux qui étoient près de lui; Un Officier s'en trouvant embarrassé, Monsieur, lui dit-il, votre épée m'incommode; Cadedis, lui répondit le Gascon, elle en a bien incommodé d'autres. Ces

Ces gens-là , lui dis-je , sont les plus agréables du monde , ils ont des faillies plaisantes, & ils ne manquent jamais de reparties. Témoin, reprit Arlequin, ce qui m'arriva hier en venant chez moi. Je trouvai un Gascon avec un habit moitié noir , moitié gris , qui étoit tout en lambeaux ; il me demanda l'aumône son chapeau sur la tête , me disant qu'il étoit Gentilhomme ; je lui donnai une pièce de quatre sols , & le priai de m'en rendre trois , il chercha dans ses poches & dans ses goussets , & ne trouvant rien ; Capdebïou , me dit-il , je pense que j'ai laissé ma monnoye en changeant d'habit.

Ne

Ne vous ai-je point raconté , lui dis-je , ce que dit un Gascon à un Mousquetaire qui battoit le Cocher de son Fiacre. Ce Cocher étoit yvre , en passant dans une rue il ferra un Mousquetaire contre la muraille , & de si près que sans une porte ouverte où il se jetta , il l'auroit peut-être crevé. Ce Mousquetaire en furie courut après lui , & le chargea de coups de bâton ; comme pendant ce tems-là le Carrosse étoit arrêté , le Gascon mit la tête hors de la portière ; Monsieur , cria-t'il au Mousquetaire , vous ne sçavez peut-être pas que je paye les momens de ce faquin , dépêchez - vous de le battre ,
chaque

chaque coups de bâton que vous lui donnez me coûte cinq sols. Enfin le Moufquetaire laissa le Cocher. Le lendemain un des amis du Gascon sçachant l'aventure, lui reprocha d'avoir laissé maltraiter son Cocher, lui disant que tous les coups de bâton qu'on lui avoit donné étoient retombez sur lui; Mon grand ami, lui répondit le Gascon, je ne suis pas fait pour de petits combats, mais pour des actions éclatantes.

Il me vient dans l'esprit la réponse d'un autre Gascon à une Demoiselle de ses amies. Ce Gascon lisoit en compagnie une Lettre que son pere lui avoit écrite, où il lui

man-

mandoit qu'on le vouloit mettre à la taille, & que cela l'incommoderoit beaucoup, n'ayant que deux cens livres de rente, cette somme étoit marquée en chiffre par un 2. & par deux 00. Le Gascon au lieu de lire deux cent livres, lisoit deux mille livres; la Demoiselle étoit derriere, qui lisoit la lettre des yeux sans qu'il y prit garde; lui entendant prononcer deux mille livres, elle lui dit qu'il n'y en avoit que deux cent. Le Gascon se retournant vers elle, Diou me damne, le fat, dit-il, en parlant de son pere, a oublié un zero.

Je sçai, dit Arlequin, une chose d'un autre Gascon,

con, qui est plus plaisante
que tout cela. Ce Gascon
étoit en prison depuis deux
ans pour dettes; ses amis
payerent le creancier, qui
consentit à sa liberté. Com-
me ils furent pour le faire
fortir, il dit qu'il avoit payé
son dîné au Geolier, & qu'il
ne sortiroit qu'après avoir
mangé tout son saoul. Ses
amis eurent beau le presser,
leurs empressements furent
inutiles. Pendant qu'il dî-
noit, un autre creancier vint
le recommander; le Gascon
pensa mourir de dépit, &
peu de momens après faisant
le fier, il dit que la fortune
persecutoit toujours les gens
de mérite; cependant ses
mêmes amis accommode-
rent

rent l'affaire, & lui allèrent annoncer sa liberté. Il étoit dans le lit quand il receut cette heureuse nouvelle, il se leva au moment, il prit ses habits dans ses bras, & voulut absolument sortir du Chastelet en chemise, il alla s'habiller chez un Rotisseur à la rue de la Huchette; & en parlant de son aventure: Cadedis, dit-il, je voulois ménager un repas, mais jamais dîner ne m'a tant coûté que celui de ces jours passez.

Dans ce tems-là nous vîmes passer un Allemand qui étoit à Paris depuis trois ou quatre mois, & qui faisoit l'Amant de toute les filles. Deux Provinciales affamées de musique & de danse, vinrent

rent à Paris pour voir l'Opera. Comme elles étoient jolies, l'Allemand ne manqua pas de les y mener, & pour faire les honneurs jusqu'au bout, il leur expliquoit les vers qu'on y chantoit. Il y eut un endroit où on loüoit le Roi, ces Provinciales lui demanderent ce que c'étoit: *Ce nestre rien*, dit cet Allemand, *sti Musiciens chanter seulement que le Roi est un pon personne.*

Cela fait voir, lui dis-je, qu'on se rend toujours ridicule quand on se mêle des choses qu'on n'entend pas. Vous dites vrai, reprit Arlequin, vous vous seriez bien diverti ces jours passez, si vous vous fussiez trouvé

M dans

dans une maison où j'étois.

Je causai avec M. de....

Dans ce temps-là il entra dans la chambre deux jeunes filles fort jolies, & un jeune garçon qui paroissoit âgé tout au plus de dix-huit ans.

Ils venoient d'entendre un Sermon, ou le Predicateur s'étoit apparemment éten-

du sur le Mystère de la Predestination, dont ils avoient l'esprit fort rempli, ils en disputoient à leur mode. Le

Maître d'Hôtel de feu Monsieur le Marquis Tilladet vint, & se mêla dans la dispute ; après une assez longue contestation, ce

Maître d'Hôtel adressant la parole à Monsieur de.... à qui je parlois, lui demanda

s'il

s'il ne raisonnoit pas juste sur ce Mystère ? & voyant qu'il negligeoit de lui répondre, il s'offensa : Vous croyez peut-être , lui dit-il, que je ne suis pas capable de comprendre ce que vous me diriez là dessus ; morbleu une fricassée de poulets est plus difficile que toute la Theologie.

J'ai ouï dire chez Monsieur de... repris-je, ce que vous venez de me raconter, & ce fut chez lui où je trouvais le M... G... bien en furie contre les François : Je vous ai dit son emportement ? Je ne m'en souviens point du tout , me dit Arlequin, quand vous m'en parlatés j'avois l'esprit distrait.

La chose est trop plaisante pour ne pas vous l'apprendre; Vous connoissez l'homme, il a quelques secrets de Chymie, avec quoi il guérit par hazard de legeres maladies. D'ailleurs il est tout mystere, il affecte même de parler Italien. Sa femme se trouva en Flandre quand l'Armée Françoisle y fit du ravage, elle lui écrivit que les François avoient détruit sept de ses Châteaux. Il lût la Lettre en bonne compagnie, après quoi faisant une sortie sur ceux qui étoient présens: *Je ve donne la vita à vosostros*, dit-il dans son mauvais jargon, pendant *che quelli diavoli di Francesi m'han toüé sette dei*

dei miei Chasteaux en Fiandra.

Sept Châteaux , dit Arlequin ! Vous en étonnez-vous , repris-je , un descendant de Mutius Scevola , n'est-il pas d'assez bonne Maison pour avoir un Empire ? Il me semble , dit Arlequin , qu'il n'est plus à la mode ; sa réputation est bien diminuée , sur tout parmi les femmes. Vous ne sçavez peut-être pas pourquoi , lui dis-je , je vais vous l'apprendre.

Un jour il fut appelé auprès d'un malade , qui n'étoit pas en grand danger ; Après lui avoir laissé un remède pour prendre le lendemain , il voulut faire le Docteur , & parler des productions

tions admirables de la nature : trois ou quatre femmes l'écoutoient avec admiration , & d'autant plus qu'il citoit à tout moment Paracelse ; il dit qu'il avoit lû mille choses curieuses dans ses Ouvrages , & entr'autres le secret de faire un enfant par l'art seul , sans l'aide d'une femme. Ce discours émeut toutes les femmes qui l'écoutoient , & une d'elles prenant la parole , dit que ce secret étoit détestable & diabolique , & que l'Auteur devoit être brûlé avec son Livre ; les autres s'emportèrent à leur tour , & lui dirent des choses fâcheuses. Ce bruit se répandit par tout en peu de jours , & depuis ce temps.

temps-là les femmes ont pris une si grande aversion pour lui, que la plupart aimeroient mieux mourir que de se servir de ses remèdes.

Un soir nous promenans Arlequin & moi aux Thuilleries, nous trouvâmes plusieurs personnes de nôtre connoissance, entr'autres deux femmes, qui nous arrêterent vers le bassin qui est au bout de la grande allée; après avoir fait un tour elles nous quitterent pour aller rejoindre leur compagnie. Quand nous fûmes seuls: Avez-vous pris garde, me dit Arlequin, à cette brune qui paroît si sage & si modeste? Je lui dis qu'elle m'avoit édifié; Sa modestie, re-

prit-il, lui coûte beaucoup, vous vous en allez juger. Ces jours passez son Directeur l'obligea de lui rendre compte de sa conscience, & de lui écrire sincèrement tout ce qu'elle sentoît pour le monde & pour la vertu. Elle lui obeît, & commença dans la première page à lui découvrir l'attachement secret qu'elle avoit encore à la vanité; dans la suite elle mit les actions de vertu qu'elle voudroit pouvoir pratiquer, & au bout elle écrivit les vers suivans,

En lisant la première page,
Vous y trouverez mon image,
Et mes sentimens bien dépeins,
Mais pour le reste; hélas je crains,
Quoi que ce soit mon écriture,
Que ce ne soit pas ma peinture.

Je

Je tiens ce secret, ajoûta Arlequin, de sa compagne que vous avez vû avec elle. Vous me surprenez, lui dis-je, elle ne paroît point du tout sçavoir faire des vers. Elle en a fait, reprit-il, de beaucoup plus jolis que ceux que je viens de vous dire. Avant sa retraite elle étoit fort dans le monde, & comme son esprit est vif & agréable, on se faisoit un plaisir de la voir; Madame la Princesse de..... la prit en amitié, & un jour après lui avoir fait plusieurs caresses, elle lui promit de prendre soin de sa fortune; à peine eut-elle achevé ces paroles que cette Demoiselle transportée de joye d'une

protection aussi avantageuse, prit une plume qu'elle apperçût sur une table, & écrivit les vers que je vais vous dire,

Un Philosophe tres parfait,
Dit que de rien, rien ne se fait,
L'opinion en est commune,
Mais je la demens pour le coup,
Et puisque Votre Altesse a soin de ma
fortune,
De rien elle fera beaucoup.

Je trouvai ce vers d'autant plus jolis, qu'ils avoient été faits sur le champ. Il m'en dit plusieurs autres qui j'ai oublié, mais je me souviens d'une galanterie qu'elle fit à son Amant; Il fut tué à l'armée, me dit Arlequin, & cette mort a bien contribué à la retraite. Un jour cet
Amant

Amant se plaignoit à elle, qu'elle ne l'aimoit pas autant qu'il l'aimoit, elle ne lui répondit rien; mais comme elle desline assez bien, elle fit avec son crayon une balance suspendue, & mit deux cœurs, un dans chaque bassin qui pesoient également, avec ces paroles: *L'amour est égale.* L'Amant lui sceut gré de cette galanterie; il prit la devise, qu'il a porté sur lui toute sa vie. Je me défie bien, lui dis-je, de la vertu d'une fille comme celle-là; c'est une terrible entreprise pour elle que celle de renoncer à ses inclinations, & quoi qu'elle fasse pour être sage, elle a trop d'esprit pour avoir jamais

sa conscience bien nette.

A la verité, reprit Arlequin, cette Demoiselle n'est pas si naïve que le parurent deux Provinciales. Je parie que vous avez oublié leur histoire; Je ne sçai, lui dis-je, si vous me l'avez racontée: Soit, reprit-il, écoutez-là. L'Abbé..... homme de considération, les mena à l'Hôtel Segulier pour voir M. le Chancelier dans son lit de parade, où on le mit le lendemain qu'il fut mort. Comme toute la maison étoit tendue de noir, au lieu d'aller en l'appartement où étoit le corps, l'Abbé se méprit, & les mena dans celui où étoit Madame la Chanceliere, qui recevoit
dans

dans son lit la visite de toutes les personnes de qualité qui prenoient part à sa douleur. A peine les deux Provinciales furent dans la chambre, qu'elles s'allèrent mettre à genoux, l'une au chevet, & l'autre aux pieds du lit, pour prier Dieu pour le mort. Madame la Chanceliere croyant que ces filles venoient lui demander quelque grace, s'avança sur le bord du lit pour les écouter; celle qui étoit au chevet effrayée de voir remuer une personne qu'elle croyoit morte : *Ha ma sœur*, s'écria-t'elle, *cela remuë, bon Dieu cela remuë*; si on ne l'avoit tirée de là, elle feroit morte de peur. Vous pouvez vous imaginer

M 7 l'effet

l'effet que produisit dans la chambre la terreur panique de la Provinciale. Madame la Chanceliere ne pouvoit deviner la cause de ses cris, Monsieur l'Abbé expliqua la méprise, & cette explication déconcerta au moins pour quelques momens la douleur, non pas de Madame la Chanceliere qui en étoit pénétrée, mais des personnes qui lui rendoient visite, & qui n'étoient pas touchées si sensiblement.

Une de ces Provinciales demanda un jour à une de ses parentes, combien il y avoit de cinq sens, & elle vouloit que le marcher en fut un. Elle croyoit Ciceron un Saint Canonisé, parce qu'elle

le avoit oüi dire plusieurs fois qu'il avoit fait de tres-belles Oraisons ; & un jour se trouvant avec un Medecin qui parloit de la composition du corps humain , elle lui demanda si le pucelage étoit une partie noble. Ma foi , lui dis-je en riant , vous m'en faites accroire , je ne pense pas qu'aucune fille dise de pareilles naïvetez. Il n'y a rien de plus vrai , reprit Arlequin , cette fille avoit seize ans passez qu'elle n'étoit pas entierement déniaisée sur certaines choses , & je ne sçai si elle l'est encore. Si elle n'est pas mariée , lui dis-je , malheureux l'homme qui l'épousera. Pourquoi cela , dit-il ? C'est qu'elle
fera

fera son mari cocu sans sçavoir ce qu'elle aura fait. J'estime, ajoutai-je, une femme qui est retenue, parce qu'elle veut l'être : mais je ne compte pas beaucoup sur sa vertu quand elle ne la connoît pas.

Parlons de Medecin, reprit Arlequin, vous a-t'on dit la réponse que fit un Prince à M....? Non, lui dis-je, quand Speffafer mourut, on parla de lui à Versailles au dîner du Roi, M... le Medecin voulut se mêler dans la conversation, & il dit qu'on trouvoit que ce Comédien lui ressembloit; vous vous trompez, lui répondit ce Prince, il n'a jamais tué personne.

Un

Un matin Arlequin me vint voir pour me proposer quelques difficultez qu'il avoit imaginées pendant la nuit sur les tourbillons de Descartes, il me trouva que je riois en lisant les Oeuvres de Sarrafin, & il me demanda d'où venoit ma bonne humeur; Je ris de souvenir, lui dis-je. Arlequin lût l'endroit du Livre, après quoi, Que trouvez-vous de plaisant, me dit-il, que Sarrafin rapporte les paroles de Senèque: *Que le Sage n'est pas sujet aux injures de la fortune.* Je ne ris pas de cela, repris-je, mais de l'application qu'un Gascon de nôtre connoissance s'en faisoit à lui-même ces jours passez. Vous sçavez

vez qu'il est marié, que sa femme est jeune & jolie, & qu'elle est souvent visitée par des gens d'affaire, qui d'ordinaire ne font pas des pas inutiles. Un autre Gascon de ses parens lui vint donner quelques avis là-dessus. Il lui parla du bruit que faisoient les galanteries de sa femme, & lui exaggea le ridicule qu'elles lui donnoient dans le monde. Après qu'il eut fini ses conseils: *Mon ami,* répondit gravement le Gascon, *le Sage n'est pas sujet aux injures de la fortune.*

Arlequin me dit que le Gascon pouvoit se passer de donner à son parent de pareils avis; Je conviens, lui dis-je, que ces sortes de
com-

complimens. embarrassent toujours ceux à qui on les fait. A propos de cela, reprit-il, je vais vous raconter ce qui arriva il y a quelques années à un Commissaire. Un homme de quelque considération, mais riche en ce temps-là, avoit loüé dans un Fauxbourg de Paris un Jardin, où lui & quelques-uns de ses amis particuliers cachotent leurs bonnes fortunes. Un jour le mari d'une des femmes sceut que la sienne y étoit, & l'y voulant surprendre pour demander une séparation; il alla à ce Jardin avec un Commissaire. Ce Commissaire ne se cacha pas si bien que le Jardinier, qui étoit du secret, ne l'apperceût;

ceût ; il court aussi-tôt dire que le mari d'une telle heure toît fortement , & qu'il avoit entrevû un homme de robe , qui s'étoit caché , & qui étoit assurément un Commissaire. L'allarme se met dans les plaisirs des Amans , & les trois femmes se résolvent à passer sur les murailles du Jardin pour se sauver dans un autre , après quoi le Jardinier ouvrit la porte. La perquisition faite , & le mari n'ayant rien trouvé , sortit avec le Commissaire. Comme ils s'en alloient , un qui sçavoit à quel usage on mettoit cette maison , & qui étoit monté dans son grenier pour voir ce qui arriveroit , les appella , leur dit que trois fem-

femmes s'étoient sauvées pardeffus les murs du Jardin dans la maison prochaine ; le mari y courut avec le Commissaire , ils cherchent par tout. La premiere personne que le mari trouva , ce fut sa femme , il la vouloit tuer , mais on l'en empêcha. Je ne dis rien des suites , elles ont assez fait de bruit dans le monde. Pendant le tintamarre qui se passoit au premier étage ; une de ces femmes qui s'étoit cachée en bas dans une armoire , se sauva dans la maison d'un Bourgeois qui la fit sortir par une porte de derriere. La troisiéme étoit dans la cave. Le Commissaire qui le sceut eut la curiosité d'y descendre
pour

pour voir s'il la connoîtroit ,
& il trouva que c'étoit la
sienne. Ils furent fort surpris
de se voir l'un & l'autre , il
n'y avoit que quinze jours
tout au plus qu'ils étoient
mariez. Comme dans ces
occasions les femmes ont l'es-
prit plus présent que les
hommes , celle-ci prenant
la parole : Mon ami , dit-
elle à son mari , tu l'es , il
n'y a pas moyen de s'en dé-
dire , mais ne fais point de
bruit ; si tu me veux pardon-
ner , je t'aimerai fidèlement
toute ma vie. Le mari trouva
la proposition raisonnable :
Me le promets-tu , lui ré-
pondit-il ; Je te le jure , lui
repartit sa femme. Tiens ,
lui dit-il , en lui tendant la
main ,

main, touche là, oublions le passé & soyons bons amis. Elle lui toucha dans la main; après quoi le Commissaire revint de la cave, faisant semblant qu'il n'y avoit trouvé personne. La femme retourna chez elle, son mari lui fit mille amitez, & depuis ce temps-là ses Amans n'ont jamais pû l'engager dans la moindre galanterie.

Il seroit à souhaiter, ajoûta Arlequin, que tous les maris en usassent aussi prudemment. Ils en usent assez bien, lui dis-je, & excepté quelques fous qui dépensent beaucoup, & qui sollicitent les Juges pour publier leurs aventures; les autres passent

sont les choses fort doucement, il y en a mêmes qui sont assez raisonnables pour parer les avis qu'on voudroit leur donner. Vous allez voir dans cet exemple ce que je vous veux dire.

Un homme de condition fort aimé du Cardinal Mazarin, avoit une femme jeune, & d'une beauté parfaite. Les envieux, qui peut-être ne pouvoient avoir aucune part en ses bonnes graces, firent courir le bruit qu'elle avoit des fragilitez pour d'autres Amans. Soit que cela fût, ou qu'il ne fût pas, l'un de ces infortunéz s'avisa de dire au Cardinal que la femme d'un tel bleffoit quelquefois sa vertu par de petits

tits égaremens secrets. Son Eminence qui connoissoit la vivacité de la Dame, croyant la chose fort possible, répondit aussi-tôt qu'il en avertiroit le mari, & il prit ce dessein d'autant plus facilement qu'il étoit de ses amis, & qu'il ne pouvoit souffrir qu'un homme de qualité, jeune & bienfait, tombât si-tôt dans un accident, qui suivant le cours de la nature ne devoit lui arriver que dans la suite du Mariage, quand les desirs des Epoux sont refroidis, & qu'ils ne se regardent plus que pour se donner de l'ennui. Le Cardinal ne pût s'empêcher de parler de son dessein à un ami du mari.

N

Cet

Cet ami pensant que l'avis feroit plus de honte au mari, que ne lui en faisoient les galanteries de sa femme, le vint avertir, & lui dit de penser à ce qu'il avoit à faire là-dessus. Le mari, qui avoit des faillies d'autant plus plaisantes, qu'elles lui étoient naturelles, outré contre l'amitié du Cardinal, demanda de quoi il se mêloit, & quel droit il avoit de venir censurer la conduite de sa femme; qu'il n'avoit que faire de ses avis; que si sa femme avoit des Amans, il en étoit ravi; & que si elle n'en avoit pas, il lui en iroit chercher lui-même, & qu'il la tueroit si elle ne vouloit pas les recevoir. Après avoir
ajouté

ajouté plusieurs autres extravagances pour bien exhaler son emportement, son ami lui dit, que ces discours étoient bons à faire dans sa chambre, mais non pas devant le Cardinal, & que c'étoit à lui à prendre des mesures pour parer l'avis. Voici ce qu'il fit, qui vient à ce que je vous ay dit des bons maris.

Il alla chez le Cardinal faire sa cour à l'ordinaire. Comme on parloit de plusieurs choses différentes, il tira la conversation sur le chapitre des femmes qui ont des Amans, & un moment après; Pour moi, ajouta-t'il, je suis, Dieu merci, fort exempt de ces aventures, j'ai

1720 N 2 une

une femme assez belle & assez aimable ; par dessus cela, c'est un exemple de vertu, j'en suis persuadé, mais quand elle auroit des Amans, si quelqu'un étoit si hardi que de m'en parler, Je renie, quelque amitié qu'il eût pour moi, & quelque part qu'il prît à mon honneur, il seroit mal payé de son compliment. Le Cardinal se le tint pour dit, il ne lui parla jamais de sa femme, & retint sa bonne volonté.

Hé bien, repris-je, que dites-vous de ce procédé ? Je connoissois ce mari, me dit Arlequin, il est mort & sa femme aussi depuis plusieurs années ; N'est-ce pas lui qui disoit

disoit qu'il falloit qu'une femme fût bien coquette d'aimer jusqu'à son mari? Vous y êtes, lui répondis-je, & quand dans la suite ils furent séparés, il faisoit l'Amant de sa femme, & il dit un jour à un de ses amis que le lendemain il devoit aller avec elle en bonne fortune.

A la vérité je ne voudrois pas pousser la plaisanterie si avant, & je ne parlerois jamais de ma femme, de peur de partager avec elle le ridicule que je lui voudrois donner.

Avant que nous passions plus avant, me dit Arlequin, votre histoire me fait souvenir d'une chose qui a fait la fortune de Ben-serade, c'est lui-même qui

me l'a dit; Vous l'avez connu? Oüi, lui pépondis-je, je l'ai vû jusqu'à sa mort, c'étoit l'esprit le plus vif & l'ami le plus ardent que j'aye jamais vû; il étoit honnête & galant homme, & je vous dirai quelque jour des choses bien particulieres de lui. Vous sçavez donc, reprit Arlequin, que Benserade vint à la Cour, jeune, agréable & plein de merite. Il s'attacha au Cardinal Mazarin qui l'aimoit, mais d'une amitié qui ne lui produisoit rien. Benserade suivant toujourns son génie, faisoit tous les jours des vers galans qui lui donnoient beaucoup de reputation. Un soir le Cardinal se trouvant
chez

chez le Roi, parla de la maniere dont il avoit vécu dans la Cour du Pape, où il avoit passé sa jeunesse. Il dit qu'il aimoit les Sciences, mais que son occupation principale étoit les belles Lettres, & sur tout la Poësie, où il réussissoit assez bien, & qu'il étoit dans la Cour de ce Pape, comme Benferade étoit en celle de France. Quelques temps après il sortit, & alla dans son appartement. Benferade arriva une heure après, ses amis lui dirent ce qu'avoit dit le Cardinal: à peine eurent-ils fini, que Benferade tout pénétré de joye, les quitta brusquement sans leur rien dire. Il courut à l'apparte-

N 4 ment

ment du Cardinal, & heurta de toute sa force pour se faire entendre. Le Cardinal venoit de se coucher, Benferade pressa si fort & fit tant de bruit, qu'on fut obligé de le laisser entrer. Il courut se jeter à genoux au chevet du lit de son Eminence, & après lui avoir demandé mille pardons de son effronterie, il lui dit ce qu'il venoit d'apprendre, & le remercia avec une ardeur inexplicable de l'honneur qu'il lui avoit fait de se comparer à lui pour la réputation qu'il avoit dans la Poësie. Il ajouta qu'il en étoit si glorieux, qu'il n'avoit pû retenir sa joye, & qu'il feroit mort à sa porte si on l'eût empêché de venir
lui

lui en témoigner sa reconnaissance. Cet empressement plut beaucoup au Cardinal. Il l'assura de sa protection, & lui promit qu'elle ne lui feroit pas inutile ; En effet, six jours après il lui envoya une petite pension de deux mille francs. Quelque tems après il en eut d'autres considérables sur des Abbayes, & il auroit été Evêque s'il avoit voulu s'engager à l'Eglise. C'est lui-même qui m'a dit cela en me racontant plusieurs choses de cette Eminence, que je vous dirai quelque jour.

Il faut avouer, lui dis-je, que nôtre bonheur tient à bien peu de choses. N'en doutez pas, reprit Arlequin,

s'il y a des heures du berger en amour , il n'y en a pas moins auprès de la fortune. Le mérite est quelquefois récompensé en ces momens , heureux à la vérité , alors c'est le hazard qui le récompense plutôt que la réflexion. Q'importe , repris-je , qu'on récompense le mérite en examinant ce qu'il vaut , ou par un hazard imprévu , les biens sont ordinairement au pouvoir de la fortune , & presque jamais au pouvoir de la raison ; si ce n'est qu'ils soient distribuez par ces sortes d'hommes , qui par leur expérience sçavent le prix de la vertu.

A propos , me demanda un jour Arlequin , que dites-vous

vous du nouvel Opera? Je dis, répondis-je, ce que j'ai dit de tous les autres, que Lulli fera toujours la plus belle Musique du monde. Croiriez-vous, reprit-il, qu'une personne a proposé de faire un Opera en Grec, & qu'il a offert en même tems de faire composer la Musique par un Musicien d'Arcadie, qui attend de ses nouvelles à Venise? La proposition me fit rire. Je vous parle sérieusement, reprit-il, un homme de bon sens m'assura hier dans ma Loge après la Comédie, qu'on en avoit parlé, & que la singularité du projet avoit d'abord plu à tout le monde.

Je fus ces jours passez,

ajouta-t'il, à celui qu'on représente, & je me trouvais dans une Loge, où je fis connoissance avec un homme d'humeur fort agréable, c'est le Lieutenant General de la F. M. Nous causâmes de plusieurs choses différentes, après quoi je ne sçai à quel propos nous amenâmes la conversation sur ceux qui font des harangues aux grands Seigneurs qui passent dans leurs Villes. Il me dit que le Juge d'un Bourg voulut absolument haranguer un Prince, qui le remercioit de son compliment. Le harangueur entra suivi des plus apparens du lieu; comme il faisoit une révérence profonde, le Prince qui étoit

étoit jeune, sauta à califourchon par dessus ce Juge & se sauva. Le Juge en se relevant ne voyant plus le Prince & le cherchant des yeux, sans le trouver, s'adressa à un Gentilhomme de sa suite, qu'il harangua malgré qu'il en eût, pour ne pas perdre la gloire qu'il espéroit de son éloquence. Pour moi, ajouta ce Lieutenant, je m'y pris d'une autre manière auprès de M. le Prince. Quand il fut arrivé à la F. M. j'y allai, & après les révérences accoutumées, je lui dis que je sçavois fort bien l'art de l'ennuyer, & qu'il ne tenoit qu'à moi de le faire, mais que j'aimois mieux lui présenter les Echevins qui ve-

22011 N 7 noient

noient lui porter le présent de la Ville. A peine eus-je achevé qu'il me dit que j'étois son homme, & qu'il n'avoit jamais entendu une harangue plus à son gré. Comme je l'avois mis en bonne humeur, je pris le moment pour lui demander une grace pour les habitans, le menaçant s'il ne me l'accordoit de le haranguer la première fois qu'il repasseroit; il se prit à rire, il me fit mille amitez, & me donna plus que je ne lui demandois.

Un jour que les Comédiens Italiens ne jouïoient pas, Arlequin me vint voir pour nous aller promener; comme il entroit dans mon cabinet, il me trouva que je
riois

riois en lisant la Relation qu'on a faite depuis quelque tems des Isles de l'Archipel; je suis ravi, me dit-il, de vous trouver en joye, pourroit-on sçavoir ce qui vous rend si gai. Je lis, lui dis-je, que dans l'Isle de Chio pendant le cours de sept cens ans on ne maria pas une fille qui ne fût pucelle, & que pendant tout ce tems-là aucune femme fit galanterie. O heureux tems ! une chasteté si parfaite continuée pendant sept Siecles, & une vertu bien heroïque, & bien digne d'être placée dans l'Histoire. A la verité, dit Arlequin, cela me paroît assez extraordinaire : mais enfin il n'est pas impossible. Mon ami,

ENJOYEZ
re-

repris-je ; nous avons une Loi generale en France qui dit : *Nulle terre sans Seigneur,* & la Glosse ajoute *& sans Co-cus ;* & tous les Docteurs croient la Glosse plus certaine que le texte. Une fidelité de sept cens ans dans des femmes , est un beau point de meditation pour nôtre Siecle. Les Genealogies de ce païs-là étoient bien certaines , nous n'en avons gueres d'aussi bonnes ; ces femmes regorgeoient de vertu. C'est dommage qu'une chasteté si parfaite soit demeurée dans une Isle ; si elle eût pû passer en terre ferme , elle eût fait de grands progrès , mais malheureusement elle s'est noyée en chemin.

Nous

en Nous eûmes ce jour-là mille plaisirs à la promenade, le tems étoit beau, sans vent, sans poudre & sans Soleil, & si nous étions au mois de Juin. Nous prîmes sur le bord de l'eau pour causer plus tranquillement. Il commença par me demander s'il y avoit long-tems que je n'avois vû Madame de R...? Assez long-tems, lui répondis-je, comme je ne jouë point, je ne lui conviens pas. Connoissez-vous, reprit-il, Monsieur L. ...? Fort bien, lui dis-je. Je vais vous dire, repliqua-t'il, une chose assez plaisante; il jouë tous les soirs avec elle, & comme elle perd assez souvent, elle le gronde presque toujours. Il

y a

y a quelque tems qu'il dit à un de ses amis, qu'il tenoit des registres de toutes les injures qu'elle lui disoit, & que quand ils feroient pleins, il les lui présenteroit ; après quoi il lui demanda s'il vouloit le décharger de cette peine. Moi, répondit cet ami gravement, je connois trop bien la petitesse de mon esprit pour entreprendre un si grand ouvrage. Au moins, reprit l'autre, écrivez toutes les choses raisonnables qu'elle dira ; Pour cela très-volontiers, repliqua l'ami, l'entreprise est de ma portée, & je suis bien sûr que je n'irai pas au deuxième volume.

Comme il finissoit le conte, nous vîmes passer Made-
moi-

moiselle qui apparemment avec son nouvel équipage venoit de se promener du Bois de Boulogne. Elle est toujours de la même vivacité, & elle continuë d'avoir un grand dédain pour tous les Amans. Vous ne sçavez peut-être pas, me dit Arlequin, d'où lui vient ce dédain; la cause en est délicate, je vais vous l'apprendre. Vous sçavez l'attachement qu'elle avoit pour Monsieur de M il étoit public, & elle ne s'en cachoit pas. Comme elle vit son cœur trop en repos sur l'amour, elle voulut l'éveiller par l'endroit de la jalousie; le remède est souverain pour les Dames qui s'en servent à propos.

pos. Elle fit donc semblant d'écouter un nouvel Amant, jeune, tres-bien fait, & qui avoit un mérite à ébranler la fidelité d'une Maîtresse, & à inquieter un rival. Monsieur..... s'allarme du nouveau venu, & n'entend point raillerie; elle en est charmée, sans cesser néanmoins ses douceurs pour le nouvel Amant. Monsieur... crie, se plaint, fait des reproches; enfin il fait toutes les Scenes que les fous passionnez ont accoutumé en pareilles occasions. La Maîtresse en a pitié, elle se contente de l'agitation où elle l'a mis, & lui ôte toute raison de jalousie. Les voilà tous deux en parfaite intelligence. L'A-

mant

mant se retrouvant dans un profond repos, s'endort sur la fidélité de sa Maîtresse, & son amour devenu tranquille retombe dans la letargie. Il n'avoit plus pour elle la même vivacité, & il se fioit entièrement à sa bonne foi. Cette trop grande confiance recommença de déplaire à la Demoiselle; voici ce qu'elle fit pour le chagriner. Elle affecta un jour de lui faire plus de caresses qu'à l'ordinaire, & puis elle lui donna rendez-vous chez elle le lendemain à une heure de l'après-dîné, lui promettant qu'elle seroit seule. Quand il fut sorti, elle alla sur le champ voir une amie, & la pria de lui réserver une partie de promenade pour le len-

lendemain l'aprèsdîné avec
 le Cavalier rival. Le jour
 venu, elle dit à son Portier
 que Monsieur... la devoit
 venir chercher à une telle
 heure, mais qu'il lui dit
 qu'elle étoit allée à la pro-
 menade avec Madame... &
 Monsieur... L'Amant ne
 manque pas de venir; le Por-
 tier s'acquitte de sa Com-
 mission, il s'en retourne &
 revient le lendemain. Elle le
 recut bien & lui parla du
 plaisir qu'elle avoit eu à la
 promenade; elle attendoit
 quel chemin prendroit la
 conversation, se flattant que
 les plaintes & les reproches
 la rempliroient toute entie-
 re, cependant pas un mot de
 cela. Après lui avoir dit
 qu'elle

qu'elle ne pouvoit choisir un plus beau jour ; il lui demanda si Monsieur..... avoit paru aussi galant qu'à l'ordinaire. Et ce qui desespéroit le plus la Demoiselle, c'est qu'elle voyoit bien qu'il lui disoit tout cela avec un air parfaitement tranquille, & une tranquillité point contrainte, mais naturelle, & qui venoit du cœur. Quand il eut cessé de parler ; prenant un visage sévère, Quoi, lui dit-elle ? je vous dis que je vous aime, je vous le marque par une conduite telle que vous la pouvez souhaiter ; je vous donne un rendez-vous, j'y manque sans raison ; je me promene avec votre rival ; je vous en
parle

parle avec plaisir, & vous ne dites mot? vous m'écoutez tranquillement sans me dévisager? Monsieur, reprit-elle, je vous quitte de votre amour, & je ne veux vous voir de ma vie. Après cela elle s'enferma dans son cabinet, d'où il n'y eut pas moyen de la tirer. L'Amant fut contraint de fortir, & depuis ce tems-là il ne l'a pas vûë.

Vous vous trompez, lui dis-je, j'en sçai donc plus que vous là-dessus; les hommes ne lâchent pas prise si-tôt, ils veulent tenter fortune avant que de desespérer de leur bonheur. Cet Amant disgracié ne pouvant approcher la Maîtresse eut recours
à l'amie

à l'amie dont vous m'avez
parlé. Elle ſçavoit la rupture,
& ſouhaittoit le raccommo-
dement, & d'autant plus
volontiers, qu'elle croyoit
faire plaisir à tous deux.
Dans cette penſée, elle fit
avec la Demoifelle une par-
tie de promenade au Bois de
Boulogne pour le lendemain
ſur les ſix heures du ſoir, &
elle écrivit à l'Amant qu'elle
deſcendroît de Carroſſe dans
l'endroit qu'ils avoient mar-
qué, & qu'enſuite elle la
conduiroit par maniere de
promenade à travers les
brouſſailles au lieu où il la
devoit attendre. La choſe
fut exécutée ponctuelle-
ment. Ces deux femmes
ayant mis pied à terre, pri-
rent

rent un chemin écarté pour causer plus librement. La Demoiselle qui ne sçavoit point la trahison de son amie, alloit la première; enfin étant arrivée à l'endroit, elle fut bien surprise d'y trouver Monsieur..... qui se jeta à genoux, & qui la retenant par la jupe, la pria de l'écouter un moment pour se justifier. Il lui parla si éloquemment & avec tant de tendresse, & ses paroles firent tant d'impression sur son cœur, que malgré sa résolution de ne le jamais aimer, elle lui laissa entrevoir une lueur favorable. Pendant que ce pauvre garçon étoit dans cet état, il passa un païsan qui fut surpris de voir

voir un homme bien-fait, le visage couvert de larmes, qui parloit avec ardeur à une Demoiselle qui l'écoutoit assez froidement. Ce Païsan s'arrêta pour voir ce spectacle. Monsieur..... prenant garde que cet homme le regardoit, & ne pouvant souffrir sa présence, chercha quelque chose dans ses poches pour lui donner, & n'y trouvant qu'un crayon d'or, il le lui jetta, le priant de se retirer. Ce que fit le Païsan fort satisfait de sa bonne fortune. Un moment après l'amie les vint joindre en riant. La Demoiselle, quoi qu'attendrie, ne le voulut point faire paroître; & redoubla son air sérieux, qu'elle gar-

2447 O 2 da

da tout le reste de la promenade. L'Amant alla reprendre son Carrosse, & les deux femmes revinrent dans le leur. Mademoiselle..... ne parla pas beaucoup à son amie, qui néanmoins dans la suite a achevé de les raccommoder, ils vivent présentement dans une si bonne intelligence, qu'ils n'attendent que la fin de quelques affaires pour se marier.

Je ne sçavois pas, me dit Arlequin, ce que vous venez de me raconter. Les Amans, repris-je, se raccommodent toujours. Les broüilleries & les raccommodemens sont les endroits les plus tendres de l'amour. Un cœur tranquille ne sent rien, l'agitation

tion seule nous fait tirer de l'amour tous les plaisirs qu'il nous peut donner; & les plus délicats se trouvent toujours dans les inquiétudes de la jalousie.

Vous dites vrai, reprit Arlequin; les Amans brouillez-ont beau maudire l'amour, peu de momens après ils se réconcilient avec lui. Ils font comme les heroïnes d'Aufone, ils veulent d'abord le crucifier, & après ils réduisent le châtiment à le fouetter avec des feuilles de rose.

A propos d'amour & d'Amans, lui dis-je, ne vous a-t'on jamais raconté l'aventure de Monsieur de... avec Madame de.... Il faut que

je tâche d'en rappeler l'idée. Ils s'aimoient tous deux depuis huit ou dix jours, & ce qui est extraordinaire, fans s'être encore donné aucun rendez-vous, & vous fçavez que cela n'est pas dans les règles. Monsieur de .l. s'obligea sa Maîtresse de lui en donner un malgré qu'elle en eût, & la Dame, qui n'étoit pas encore faite à la fatigue, n'en voulant aucun dans les lieux que l'autre lui propofoit, lui dit qu'il pouvoit venir chez elle un tel jour, que son mari étoit d'une partie de chasse. L'Amant accepte la proposition, il s'habille d'un habit simple, fans dorure, & allant rôder sur les dix heures
du

du soir autour de la maison de sa Maîtresse, comme ils en étoient convenus, il trouva la porte entr'ouverte, & se glissa dans son appartement, qui est à plein pied de la court. Comme ils étoient tous deux à rire de rien (car il faut sçavoir ce qui fait rire les Amans) le mari vint. Les voilà fort déconcertez. Personne ne sçavoit que Monsieur de fût avec Madame, & elle-même ne sçavoit à qui se confier. Elle passa dans sa garde-robe, & heureusement trouvant la clef à une grande armoire où ses femmes mettoient ses habits, elle le fit cacher dedans & prit la clef dans sa poche : ensuite elle

courut embrasser son mari, & lui demanda la cause d'un si prompt retour. Comme il étoit fatigué, il se voulut coucher un quart d'heure après, & la pria de se coucher en même tems. Etant tous deux auprès du feu, un des chiens de chasse vint dans la chambre, & suivant la coutume de ces animaux affamez, il courut par tout pour chercher quelque chose à manger; par malheur la porte de la garderobe se trouvant ouverte il y entra. A peine y fut-il, que sentant un homme dans l'armoire il se mit à aboyer, sans qu'il fût possible de le faire taire. Le mari voyant l'acharnement de ce chien à l'armoire, dit

dit qu'assurément il y avoit quelque voleur dedans , & qu'il falloit envoyer chercher le guet pour avoir main forte. L'Amant pensa mourir de peur, la Dame étoit plus morte que vive ; le mari demandoit la clef de l'armoire, le chien continuoit d'aboyer. Sur ces entrefaites, le Maître d'Hôtel revint de la ville, & sçachant que son Maître étoit venu , & qu'il étoit dans la chambre de Madame, il y alla, & lui dit que M. le Comte de . . . lui avoit envoyé un panier plein de gibier ; que c'étoit lui qui l'avoit reçu, & qu'il l'avoit mis dans la garde-robe pour l'ouvrir devant Madame, suivant l'ordre qu'on lui

244, O 5 avoit

avoit donné. Comme les femmes se servent admirablement bien de ces momens pour se tirer d'intrigue, C'est sans doute ce gibier, dit-elle, qui fait aboyer le chien. Elle commanda sur le champ à un Laquais de le prendre, & de l'aller attacher avec les autres; pendant ce tems-là le Maître d'Hôtel ouvrit le panier. Le mari croyant que le chien n'avoit aboyé que contre ce gibier, ne songea pas à un autre éclaircissement; il se coucha & sa femme aussi. L'Amant passa la nuit dans l'armoire fort inquiet de la fin de son aventure. Il n'avoit point soupé, comptant de s'en retourner à minuit souper chez lui avec
deux

deux de ses amis, qui devoient ce soir-là revenir de Versailles. Le lendemain le mari se trouvant un peu indisposé, demeure toute la journée dans la chambre de sa femme avec elle, d'où il ne sortit que pour parler à un grison qui conduisoit ses aventures (car il en avoit de son côté) La Dame qui avoit pris garde que ce grison le tenoit toujours longtemps, passe vite dans la garderobe, elle ouvrit à l'Amant, & lui donna sept ou huit écorces d'oranges pour manger, ne pouvant lui rien donner de plus solide, il n'eut que cela en presque deux jours qu'il fut enfermé. Enfin l'indisposition du mari.

augmentant, il fut obligé de garder le lit, & pendant ce tems, la Dame chercha le moyen de faire échapper le prisonnier. Quelques jours après elle le trouva chez Madame la M. D. . . . qui jouïoit; se voyant tous deux ils ne purent s'empêcher de rire. Elle lui proposa un autre rendez - vous: Non pas chez vous, s'il vous plaît, Madame, lui dit-il, d'un ton grave, car je crains diablement les chiens de chasse, & les écorces d'orange.

J'ai quelque idée, me dit Arlequin, de l'aventure que vous venez de me raconter. Je crois que l'Amant n'a pas été trop discret. Pardonnez-moi, lui dis-je, il l'a été au-

tant

tant qu'un François le peut être : à la vérité il a confié l'histoire à ses amis les plus secrets, qui l'ont racontée à d'autres amis très-fidèles, lesquels l'ont dite à l'oreille à des amis qu'ils avoient, mais tout cela très-secretement dans un lieu particulier ; & il n'y a jamais eu plus de trois personnes ensemble qui en ayent parlé. Mais quand Monsieur de... auroit été un peu indiscret, l'indiscretion est un mal qui s'est trouvé dans d'aussi honnêtes gens que lui, témoin Monsieur de Guise, celui que l'on appelle *le balafné*. Vous me rejettez dans un tems bien reculé, me dit Arlequin ; Je vous mene, lui

dis-je ; au tems de la Ligue :
Hé bien ; reprit-il ; vous
dites. . . Je vous dis , in-
terrompis-je , que M. de
Guise n'étoit pas en amour
plus discret que les autres ;
& qu'il racontoit volontiers
ses bonnes fortunes. Après
avoir poursuivi une Dame ;
deux ans durant avec beau-
coup d'application & de
vivacité , enfin il réussit.
Le lendemain il se leva à la
pointe du jour ; la Dame sur-
prise d'une si prompte sépa-
ration , lui en demanda la
cause. Je ne serai pas entière-
ment satisfait , lui répon-
dit-il , que je n'aille dire à
mes amis la grace que vous
m'avez faite ; Monsieur ;
repartit-elle , si ce n'est que
cela ,

cela, je vais me lever aussi pour la dire moi-même.

Au retour de la promenade nous passâmes chez un de nos amis, affligé de la mort d'un jeune homme qu'il estimoit beaucoup. Cet ami peint parfaitement en miniature; nous le trouvâmes qui faisoit de mémoire le portrait de ce jeune homme, & il nous dit quatre vers qu'il avoit faits pour mettre au bas.

Les voici :

D'une tendre amitié, c'est le triste devoir,
Quand la lumière t'est ravie,
Autant qu'il est en mon pouvoir,
Mon Art te rappelle à la vie.

Arlequin me dit que la Peinture & la Poësie étoient héréditaires dans sa famille ;

Com-

Comment cela, lui demandai-je? Vous êtes le seul au monde, reprit-il, de ne pas connoître son illustre Sœur, qui joint en elle mille excellentes qualitez; & là dessus tirant un papier de sa poche, lisez ce Sonnet; La Signora Aurelia le mit au bas d'un Portrait en vers qu'elle lui envoya; vous y aurez un double plaisir. Celui de connoître une fille de mérite, & vous lirez une Pièce d'un stile aussi aisé & aussi naturel que vous en avez veu de votre vie.

*Al genio sublime della illustre
Signora Isabella C. . . che
possiede à perfezzione la pit-
tura, Poësia, canto, suono,
& belle lettere.*

SONETTO

Voi col pennello il mio ritratto fate,
Et io con la mia penna formo il vostro,
Voi stemperate i colori, & io Linchiostro,
Io carta adopro, & voi tela adoptate.

Voi mi pingete bella, & mi adulate,
Io non vi adulo, è il vostro bel dimostro,
Voi fingete di me l'avorio, è l'ostro,
Io non fingo di voi le glorie ornate.

Dunque cedete à me nella disputa,
Io veradiera sono, è voi mendace,
Ben che Maggior di spirto, & molto acuta.

Poësia è una pittura chè loquace,
E se pittura è Poësia che muta,
Metta fede chi parla, & non chi tace.

Je fus charmé du Sonnet,
&

& de la Demeiselle pour qui il a été fait. Dans la suite j'ai vû un Livre d'elle qui remplit bien l'idée que tout le monde a de son esprit & de son mérite. Pour les vers Italiens ils sont admirables & dignes de la réputation que la Signora Aurelia a toujours eue parmi les honnêtes gens.

En sortant de chez cet ami, je menai Arlequin souper avec moi. Comme je suis seul, nous eûmes la liberté de passer la soirée assez agréablement. Il commença par me raconter l'aventure que Madame D. . . . eut à la Campagne, dans la Terre d'une de ses parentes. C'est elle-même, me dit-il, qui me l'a racontée. Vous savez

vez qu'elle avoit de mauvaises affaires, & qu'elle changeoit souvent de lieu & de figure, pour tromper ceux qui la vouloient arrêter. Elle s'étoit retirée en la Terre de cette parente, où elle demeura cachée deux mois avec assez de repos, au bout desquels une aventure déconcerta sa tranquillité. Une nuit assez froide du mois de Mai, des Bergers firent du feu avec quelques broussailles pour se chauffer, le vent poussa des étincelles sur la bergerie qui étoit dans la basse-cour du Château, le feu prit à de la paille, & il parut peu de momens après. Le Fermier & tous ses valets crièrent au feu, & quelques-

280 uns

uns d'eux allerent à l'Eglise de la Paroisse sonner le tocsin. Le bruit éveilla la Dame & tous ses domestiques, le tocsin fit accourir tous les habitans, & le Juge du lieu vint en habit décent pour empêcher le desordre. Madame D. . . . s'éveillant en sursaut ouvrit une fenêtré de sa chambre, & voyant un grand nombre de gens qui couroient de tous côtez, & un homme avec une robe longue & un bonnet carré sur la tête, crut que cet homme avoit ordre de l'arrêter, & qu'il étoit venu la nuit pour la surprendre. Sans faire autre réflexion, ayant ouvert une autre fenêtré qui donnoit du côté du Jardin, elle

elle y descendit, & se sauva
par une petite porte de der-
rière (qui menoit dans les
champs. Elle étoit nuds
pieds & en chemise, & elle
ne laissa pas de courir près
d'un quart de lieue, jusqu'à
une petite Chapelle, qui
étoit une dépendance de la
Paroisse. Comme elle sça-
voit le secret de l'ouvrir, elle
y entra & se cacha sous le
drap d'une représentation
mortuaire qu'on avoit pré-
paré pour faire un service le
lendemain : pendant ce tems
on éteignit le feu. Le matin
sur les six heures le Curé vint
en se promenant, il ouvrit
la Chapelle, & ayant accom-
modé l'Autel, il se mit à ge-
noux pour achever quelques
Prie-

Prieres qu'il avoit commen-
cées. Madame D. . . . qui
avoit passé la nuit sous ce
drap mortuaire, voulut voir
qui venoit d'entrer, afin que
si c'étoit quelqu'un à qui el-
le pût se confier, elle le priât
de lui aller chercher ses ha-
bits. Elle leva tout douce-
ment un coin de ce drap
mortuaire, & un moment
après elle le laissa retomber.
Le Curé qui avoit vû remuer
ce drap, eut un peu de sou-
leur, & continuoit ses Prie-
res avec quelques distrac-
tions. Madame D. . . . le re-
leva par un autre coin pour
voir s'il n'y avoit point quel-
qu'autre personne dans la
Chappelle. Le Curé qui a-
voit un œil dans son Bréviai-
re,

re, & l'autre sur ce drap mortuaire, frappé de ce nouveau mouvement, sentit palpiter son cœur, qui ne tenoit à rien. Enfin appercevant quelque chose de blanc sous cette représentation, il se leva, & se mit à fuir à travers champs, d'autant plus fort, qu'il voyoit courir après lui une personne habillée de blanc, qu'il prenoit pour l'ame de celui pour qui il devoit faire le Service. Enfin Madame D. . . . s'étant fait connoître, le Curé s'arrêta. Elle scût la cause du desordre qui étoit arrivé pendant la nuit, après quoi le Curé lui fit apporter ses habits, & elle s'en retourna au Château de sa parente, qui

qui malgré le dommage qu'elle avoit souffert, ne put s'empêcher de rire de cette aventure.

Cette même femme, continua Arlequin, me dit une réponse plaisante qu'un Vassal fit à son Seigneur. Ce Seigneur faisoit d'homme de bien, & ne perdoit aucune occasion de donner bonne impression de sa conduite. Cependant il avoit une Maîtresse qu'il aimoit beaucoup, & depuis plusieurs années. Le Vassal en avoit aussi une, dont il ne se cachoit pas. Au commencement du Carême le Seigneur l'ayant envoyé chercher lui fit une correction rigoureuse sur le scandale qu'il donnoit, & il lui deffen-

deffendit de voir jamais cette femme. Le Vassal fortit de ce Sermon avec un air de repentance, qui donna lieu au Gentilhomme de croire qu'il venoit de faire une parfaite conversion. Cependant deux jours après se promenant en Carrosse avec sa Maîtresse dans une allée de ses bois, il apperçût cet homme à cheval, menant en croupe la femme qu'il lui avoit commandé de quitter; Monsieur, lui cria le Bourgeois, si j'avois un Carosse, on ne la verroit point.

Vous me faites souvenir, lui dis-je, d'une plaisanterie qu'on m'a dite autrefois, qui a quelque chose de semblable, & quelque chose de

P

disse-

different de ce que vous venez de me raconter. Une Dame de la premiere qualité, sage & vertueuse, apprenant les petites galanteries d'une femme de condition : résolut de lui parler sur sa conduite. Elle le pouvoit par la qualité, & croyoit y être obligée par la vertu. Comme un jour cette femme lui vint rendre visite ; la Dame prit cette occasion qui lui parut favorable pour son dessein. Après quelques discours indifférens, la Dame amenant la conversation sur la pieté, donna à cette femme les avis qu'elle lui avoit préparez. Elle les reçût avec respect, les écouta avec attention, feignit en
être

être touchée, & en vouloir profiter, & enfin elle pleura. La Dame croyant avoir fait un miracle à écrire dans le Calendrier, prit ces larmes pour les premières de sa pénitence, & pleura avec elle par conversation. Après qu'elles eurent pleuré toutes deux un peu de tems, cette femme s'en alla. Comme elle fut au bas de l'escalier, elle trouva une de ses amies, qui lui demanda ce que faisoit cette Dame, & si elle étoit en compagnie. L'autre riant à gorge déployé : Elle est seule, répondit-elle, & elle pleure mes pechez ; après quoi elle s'en alla, continuant de rire comme elle avoit commencé.

Il me souvient, reprit Arlequin, d'une chose qui approche de ce que je viens de vous raconter. Un homme de qualité avoit un Cocher, grand jureur, à la vérité moins par malice que par habitude. Ce Cocher avoit si bien accoutumé ses chevaux à ses juremens, qu'ils ne marchaient plus aussi-tôt qu'il leur parloit un autre langage. Le Maître prenant garde à cela, fit une sévère correction à son Cocher, qui étonné de se voir repris d'une faute qu'il croyoit n'avoir jamais faite, se donna au diable qu'il ne juroit point, & que c'étoient ses ennemis qui lui avoient fait ce rapport, pour lui rendre

rendre un mauvais office. Comme un avertissement ne suffit pas pour corriger une longue habitude, on l'avertit plusieurs fois, & on le fit convenir qu'il juroit toujours, & son Maître fut sur le point de le chasser. Le Cocher commença à se contraindre & les chevaux ne marchaient plus comme auparavant. Enfin un jour son Maître étant convié à une cérémonie de Religieuse, y fut avec un Officier de ses amis, qu'on avoit prié comme lui. La cérémonie étant achevée, on trouva au sortir de l'Eglise un très-grand nombre de Carrosses. Le Maître & l'Officier ayant gagné le leur, quelque chose

se que dit le Cocher aux chevaux, au lieu d'aller, ils demeuroient toujours dans la presse. A la fin ce Cocher fatigué de crier, se tournant vers son Maître : Monsieur, lui dit-il, si je ne jure je suis bien sûr que vous coucherez ici. Le Maître se prit à rire, l'Officier voulut sçavoir la chose, après quoi levant le scrupule : Jure, lui cria-t'il, & tire - nous d'ici. A peine les chevaux entendirent trois ou quatre *mort, tête*, qu'ils enleverent le Carrosse avec tant de rapidité qu'il en renversa deux autres dont les glaces furent toutes brisées. Votre histoire me fait souvenir de celle-ci. Un homme de condition, qui a pris
l'habi-

l'habitude de jurer, & ne veut point cependant que ses domestiques jurent : Ces jours passez voyant que son valet-de-chambre ne vouloit pas s'en corriger ; Mon ami, lui dit-il, je ne veux pas que personne que moi jure dans ma maison, je suis même très-fâché de le faire, & il le congedia sur le champ.

Pendant que nous soupions, un de nos amis, Capitaine dans le Régiment de la Couronne, nous vint voir ; après les nouvelles qui couroient alors, nous tombâmes insensiblement sur une matiere de plaisanterie. Cet Officier nous ayant fait plusieurs contes, Arlequin se prit à rire en le regardant. Il

parle des autres, me dit-il, mais n'ayez pas peur qu'il parle de lui; Et l'Oye de la Franche-Comté, lui demanda-t'il, qu'est-elle devenue? Puis s'adressant à moi: Il faut que je vous en fasse le conte. Comme il étoit logé aux environs de Dole dans la maison d'une Fermière, il vit une Oye dans la basse-court; il y avoit ordre sous des peines rigoureuses de ne rien prendre: cependant comme il commençoit à faire nuit, il s'approche de l'Oye, la prend, lui tord le cou, & appercevant un valet de la Ferme, il la met dans sa culotte; de peur d'être découvert. Un moment après il rentra dans la cuisine, & se

se chauffa debout devant le feu comme auparavant. La Fermiere, qui tous les soirs alloit compter ses Poules, dit en revenant que son Oye étoit perdue, & qu'assurément on l'avoit prise. Comme elle se plaignoit, l'Oye, qui n'étoit pas encore morte, commença à remuer dans sa culotte, & passant la tête par l'ouverture, elle regardoit tranquillement tout le monde; lui ni prenoit pas garde, mais la Fermiere l'appercevant: ha, dit-elle, voilà mon Oye, & se jetta à l'endroit pour la prendre; nôtre ami surpris de l'effronterie de cette femme, qu'il croyoit vouloir attenter à sa vertu, la repoussa

d'abord, & puis voyant le cou de l'Oye, il se prit à rire le premier, & tourna la chose en plaisanterie.

Cela me fait souvenir, ajouta Arlequin, d'une aventure assez plaisante qui arriva à Crespi il y a quelques années à un Officier de son Regiment. Cette année-là les deux Bataillons étoient dispersez à la Ferté sous Jotars, à la Ferté Milon, à Château-Thierry, & à Crespi. Les Officiers se visitoient de tems en tems dans leur quartier, & se régaloient parfaitement bien. Un jour Degrigni & un de ses camarades furent à Crespi. Piquet, Betou, Chastenet, & quelques autres, les retin-

rent

rent six jours, & pendant ce tems-là ce ne furent que festins continuels. En arrivant ces jeunes gens les menerent dîner dans la meilleure Hôtellerie. Le diné commença à onze heures & ne finit qu'à huit heures du soir; ils mangerent & burent largement, après quoi Dieu sçait l'empressement qu'ils eurent tous à raconter leurs bonnes fortunes aux dépens de qui il appartenoit. Chastenet fut celui qui se trouva les dents les plus mêlées. Il n'étoit pas yvre, il raisonnoit tant bien que mal, mais se sentant la tête pesante, & la vûë un peu broüillée, il crut à propos devoir se retirer chez lui. Etant dans la rue au lieu

d'entrer dans la maison, il monta dans une autre, & trouvant au deuxième étage une chambre ouverte, il entra & se jette sur un lit. Cette chambre étoit celle de la fille de la maison & de sa cousine, toutes deux filles d'esprit, jolies, qui avoient demeuré long-tems à Paris pour y apprendre les manieres. Chastenet eut le loisir de dormir tranquillement sur ce lit jusqu'à onze heures. Dans ce tems-là ces deux filles monterent, s'étant mises auprès du feu, elles causerent avec leur confiance ordinaire, & l'amour étoit toujours la matière de leur conversation. Comme apparemment elles visoient des choses qui leur plai-

plaisoient, elles rioient quelquefois à gorge déployée. Leur ris éveilla Chastenet, qui se trouvant l'esprit libre des fumées du vin, & connoissant ces deux filles à la voix, ne remua pas pour les entendre. Elles parloient des Officiers, & chacune nommoit celui qu'elle trouvoit le plus à son gré. La cousine étoit pour Chastenet qui lui plaisoit assez ; elle disoit qu'il étoit honnête homme, poli, & sur tout qu'il avoit une physionomie qui ne promettoit pas poire molle à celle qu'il aimeroit ; l'autre panchoit du côté de Betou ; Fy, lui dit la cousine, que ferois-tu de lui, c'est un pigmée, & tu es si grande.

N'importe, dit l'autre, il a un tein brun & vif, qui fait plaisir à voir. Si cela arrivoit, reprit la cousine en riant, ce seroit un cloud de jerofle dans un Jambon. Mais toi, repartit l'autre, que trouve-tu de si beau dans Chastenet? il n'est pas éveillé, on le voit toujours tout d'une pièce, & je gage que la moitié de sa vie il ne pense à rien: Betou est plaisant, & je t'avouë que j'aime ces gens-là. Pendant cette conversation, Chastenet se trouvant incommodé de la situation où il étoit, en voulut changer pour se mettre un peu plus à son aise, il fit un bruit auquel il ne s'attendoit pas. Ce bruit surprit ces deux

deux filles , qui furent encore plus effrayées voyant passer le talon d'un foulier entre les deux rideaux du pied du lit. Elles se mirent à crier , & l'une d'elles fit tomber un guéridon où étoit leur flambeau qui s'éteignit. Ce vacarme éveilla en sursaut une bonne vieille grande-mère qui couchoit au dessous, elle monta appuyée sur une servante & sur un bâton. Avant ce tems-là Chastenet ne voyant point de lumière se sauva sans être vu de personne. La grande-mère outrée, demanda à ces filles la cause du bruit qu'elle avoit entendu. Elles étoient interdites : mais elles le furent bien plus, quand le rideau étant tiré elles

-51-
les

les virent leur lit défait. Ce fut alors que la vieille leur dit mille injures, & qu'elle voulut les exterminer. Enfin quand elle ne put plus crier, elle fut obligée de s'aller coucher, ces deux filles n'en purent revenir. Le lendemain le bruit courut qu'il revenoit un esprit dans cette maison. Chastenet garda le secret, espérant de profiter de l'inclination que la cousine avoit pour lui. Deux jours après il les alla voir pour leur demander des nouvelles de l'histoire que l'on debitoit dans la Ville. Elles lui dirent plusieurs choses de l'Esprit qu'elles affuroient avoir vû. Dans la suite il s'attacha de cœur à cette cousine, qui ré-

répondit favorablement, & comme un jour il se plaignit à elle dans une Lettre de ne lui donner que des paroles, elle lui répondit par les vers suivans faits sur un air qu'on chantoit alors.

1 Pourquoi vous plaindre sans cesse,
Que je méprise vos flux ?
2 Vous cherchez le moment heureux,
Je vous aime d'une égale tendresse,
Peut-être, cher Tirlis, le cherchons-
nous tous deux.

Je ne sçai si le moment vint: mais ils s'aimoient fort, & comme il vivoit dans cette maison avec plus de liberté qu'auparavant; Un soir il leur avoüa toute l'aventure qui les avoit tant effrayées, la cousine n'en fut pas fâchée: *Sans cela*, lui dit-

dit-elle, vous ne m'auriez jamais rien dit, & je mourrois d'envie que vous me disiez quelque chose.

Ce même Officier nous dit que cette cousine avoit été aimée, & poursuivie quelque tems auparavant par une personne tres-considérable qu'elle n'avoit jamais pû souffrir, & comme un jour cette personne lui promettoit mille choses, & qu'il lui exaggeroit sa passion: *Vous ne me repondez rien*, ajouta-t'il; *Monsieur*, lui dit-elle, *mon cœur se tait*, & ainsi vous parlez inutilement.

Une autrefois on lui parloit d'un Officier jeune & étourdi, qui l'avoit aimée,
 &

& qu'elle avoit toujours remercié. Cet Officier dans la Campagne suivante eut la tête cassée d'un coup de mousquet ; comme on vouloit exciter sa compassion, & qu'on lui dit qu'il n'avoit que vingt ans. *Ha, Monsieur, s'écria-t'elle, le bel âge pour être tué !*

Quand nous eûmes soupé, l'Officier s'en alla, & nous parlâmes de choses plus sérieuses. Arlequin vit par hazard dans ma chambre le portrait de Monsieur Voilà un Gentilhomme, dit-il, qui a des biens immenses. Gentilhomme, repris-je, vous sçavez mal sa généalogie ; homme de rien, petit Commis, & grand Partisan :
Je

Je vous entends, répartit Arlequin, ce sont les degrez de son elevation, *mais croyez-moi, il seroit honteux à la fortune qu'un homme riche ne fût pas de bonne maison.*

Dans la Comédie du Procureur, la Partie se plaint à Arlequin de lui avoir fait perdre son procez, en tirant la principale Piece de son sac. Ne voyez-vous pas, lui répond-il pour la consoler, que jen'ai fait cela que pour fonder un moyen de Requête Civile; Je ne veux point tâter de Requête Civile, dit l'autre tout en colere: Fy, replique Arlequin, c'est que vous n'avez point de goût, la Requête Civile, est la Roc-en-bole du Procès.

Dans

Dans la même Scene, si je ne me trompe, la Partie veut s'accommoder; Ce ne fera pas de mon avis, lui dit Arlequin, à mon âge que je donnasse les mains à un accommodement, on me chasseroit de la Communauté, ce seroit tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie, & encore y penseroit-il à deux fois.

Dans la Comédie de la Matrone d'Ephese, la Matrone donnant à pendre le corps de son mari, au lieu du pendu que gardoit son Amant; Au moins, lui dit-elle, attache-le bien, car si on le déroboit, je n'ai plus de mari à donner à pendre. Tout le monde sçait cette

Comé-

Comédie, & une explication
seroit ennuyeuse.

Dans une autre Comédie,
Arlequin est indisposé, &
on lui ordonne le bain: en-
suite le Medecin lui deman-
de comme il l'a trouvé; un
peu humide, répond-il.

Une fois il se veut battre
contre Mezzetin, qui est
son rival auprès de Colom-
bine; comme d'un côté il
connoît sa lâcheté, & que
de l'autre il est animé par son
amour, il raisonne tout seul,
& tâche par ses réflexions de
se donner du courage. Enfin
il se ressouvient qu'il est bra-
ve, & cela, dit-il, parce
qu'il boit de l'eau de vie tous
les jours.

Une autrefois il blâme
tous

tous ceux qui cachent leur conduite. Il dit qu'ils n'ont point d'honneur; là dessus on fait paroître le Soleil au fond du Théâtre. Aussi-tôt Arlequin fait semblant d'être pressé de quelque besoin naturel, & détachant son haut-de-chausse, il se met en état. Mezzetin vient & le trouvant en cette posture; Fy, le vilain, lui dit-il: pourquoi fy, lui répond Arlequin; Tu es un scelerat toi, mais moi je suis homme d'honneur, & je veux que le grand jour éclaire toutes mes actions.

Dans une autre Comédie Isabelle vient pour voir le Docteur, & ne le trouvant pas elle le veut attendre. Arlequin

lequin qui est le valet de la maison, lui donne un fauteuil; après quoi il va querir plusieurs instrumens de Chirurgie. Isabelle surprise de cet appareil, lui demande ce qu'il veut faire; Rien, Madame, vous trépaner seulement, pour vous desennuyer en attendant que le Docteur vienne, & comme en s'en allant elle le traite de fou; Vous en avez besoin, lui crie-t'il, servez-vous de l'occasion, vous ne la trouverez pas toujours commode.

Il y a une Scene où il se cache la nuit dans une Lanterne pour aller voir Colombine. Le Guet l'apperçoit & lui demande ce qu'il fait
là

la dedans ; Je me promène ,
répond Arlequin. Le Guet
le veut faire descendre , après
avoir résisté , il obéit , & en
descendant il chante d'abord
ces vers d'un Opera ,

Venez , venez , accourez tous ,
Cybele va descendre.

Et puis ceux-ci ,

Descendez mère des Amours ,
Venez nous donner de beaux jours.

Un jour en parlant de cet-
te Scene avec lui ; Elle me
fait souvenir , dit-il , de deux
Amans , qui ne se mordent
ni ne s'égratignent point.
La Maîtresse est jeune & jo-
lie , & elle a un pere & une
mère qui veillent sur sa con-
duite , au moins pendant le
Q jour ,

jour, car pour la nuit c'est autre chose, c'est elle qui y veille à son tour. L'Amant la va voir régulièrement deux ou trois fois la semaine; une femme de chambre, qu'on paye bien, prend les heures commodes, & facilite les entrées. Une nuit ces deux Amans causerent un peu plus long-tems qu'à l'ordinaire, le jour les surprit en conversation. La mere, je ne sçai pourquoi, s'avisa de passer dans la chambre de sa fille; elle fit quelque bruit, la fille l'entendit, & étant alarmée, elle fit vite monter l'Amant dans un petit Escalier dérobé & obscur, où sa chambre a une issue. Après que la mere eut dit plusieurs

riens

riens à la fille, qui feignoit s'être relevée deux ou trois fois pendant la nuit pour un oppression d'estomac, (qui pouvoit bien en effet en être la véritable cause ;) elle s'en alla pour la laisser dormir. Sur les neuf heures du matin le pere étant parti, & la mere s'amusant dans son cabinet, la fille ouvrit la porte de sa chambre qui donnoit sur l'Escalier dérobé, & chanta ces deux vers que je vous ai dit,

Descendez mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Ce fut dans la suite leur mot du guet. Au moindre bruit l'Amant escaladoit la petite montée, & quand le peril
Q 2 étoit

étoit passé, les deux vers chantez l'avertissoient qu'il pouvoit sortir sans rien craindre. Que ne changeoient-ils, lui dis-je, les deux derniers mots du second vers, pour mettre *de belles nuits*. A la vérité la rime n'y feroit pas, mais il y auroit de la raison. Vous faites le plaisant, reprit Arlequin, pour moi je n'en sçai pas davantage.

Cette histoire me fit souvenir d'une Dame assez naturelle, qui affectoit un raffinement extraordinaire de molesse. La nuit dans son lit, pour dormir, elle se faisoit frotter doucement avec un linge fin, trois ou quatre heures par ses femmes, mais
quand

quand elle la passoit en compagnie, elle dormoit jusqu'à deux heures après midi, & cela, disoit-elle, *pour repcser ses traits.*

Un jour étant à la Comédie, je vis un jeune homme d'environ dix-huit ans, joli & très-bien fait dans sa taille, à qui on donnoit dans le monde le nom de *petit homme*; il dançoit & chantoit admirablement bien, il avoit même quelque vivacité d'esprit, mais mal soutenue & mêlée de quantité de puérilités. Comme un jour on voulut le définir dans une compagnie où l'on parloit de lui; une personne qui n'en avoit encore rien dit, étant interrogée pour sça-

Q 3

voir

voir son sentiment : *Que voulez-vous que je vous dise*, répondit-elle, *petit homme chantez, petit homme dansez, petit homme allez-vous-en.*

La même personne entendit parler de la mort d'un homme, qui pendant sa vie avoit été un grand Brailleux. Comme chacun parloit avec surprise de cette mort ; cette personne se trouvant étourdie de tous les discours qu'on en faisoit : *Après tout*, dit-elle, *qu'est-ce que la mort de ce n'est qu'un petit moins de bruit dans le quartier.*

Un jour un jeune homme, ami d'Arlequin, le vint voir dans sa Loge après la Comédie, c'étoit au mois d'Avril.

Ce

Ce jeune homme étoit devenu éperduëment amoureux d'une fille d'esprit, qui ne manquoit pas de bonne volonté, mais qui n'osoit s'embarquer de peur de naufrage. Cette année étoit tardive, il n'y avoit presque point encore de verdure, & le Printems, saison des amours, n'étoit pas beaucoup avancé. Le jeune homme attribuoit la froideur de sa Maîtresse à la lenteur du Printems. Pourquoi, faut-il, disoit-il, que mon amour soit venu avant les premières feuilles. C'est, lui répondit Arlequin, que l'amour ne s'amuse pas si long-tems que la nature. Enfin le Printems vint, & rendit la fille sensible.

ble. Comme elle voyoit tous les jours ce jeune Amant, & qu'il étoit dangereux, elle commença à faire des réflexions, & de ces sortes de réflexions qu'on ne fait pas impunément. Un matin à la campagne se promenant seule dans un Jardin où elle entendoit chanter des Oyseaux, elle fit ces vers,

Je vous entends oyseaux, vous parlez de
ma peine,

Vous vous plaignez, touchez de mes lan-
gueurs,

L'eau même de cette Fontaine,

Connoît le sujet de mes pleurs.

Tout ici voit que je soupire,

Cependant, je me tais; ha! quelle dure

Loi

Me cause un si cruel martyre.

Pourquoi cacher mon amour & ma
foi,

A toi seul, cher Tircis, & n'oser te le
dire?

Quand

Quand ce jeune homme fut sorti de la Loge, nous vîmes descendre par le Théâtre plusieurs femmes, Arlequin apperçût entr'autres une jeune mariée, qui avoit eu un Amant bien tendrement cheri. Remarquez cette jeune personne, me dit-il, le sort a été bizarre sur elle, il lui a donné pour mari celui de tous ses Amans qu'elle aimoit le moins. Elle en avoit un qui lui tenoit terriblement au cœur: mais qui par ses legeretez & par ses intrigues continuelles, lui donnoit d'étranges jalousies. Enfin après avoir long-tems pleuré, elle s'en défit, & parvint à ne l'aimer plus. L'Amant se fiant au pouvoir

Q 5 qu'il

qu'il avoit sur son cœur, croyoit toujours la faire revenir, mais il fut bien surpris apprenant qu'on l'alloit marier. Il trouva moyen de la voir en particulier pour se plaindre. Je brûlois pour vous, lui dit-il, & qui auroit jamais cru que nos feux ne deussent pas durer éternellement ? *Vos legeretez*, lui repondit-elle, froidement, *ont trouvé le moyen de les éteindre dans mes larmes.*

Un jour nous trouvant Arlequin & moi avec deux hommes de condition, & d'un mérite médiocre, je remarquai en eux une affectation extrême à se flatter l'un l'autre, & même assez grossièrement. Quand ils nous

nous eurent quittez ; Hé bien , me dit Arlequin , que dites vous de ces Messieurs ? C'étoient deux ânes qui se grattoient , lui répondis-je , je ne puis comprendre qu'ils aient pû souffrir à visage découvert les loüanges qu'ils se sont données ; Et moi , reprit Arlequin , je n'en suis point étonné , tous le monde veut être flatté : *Les plus sages mêmes ne ferment jamais la porte à la flatterie ; ils ont bien de la peine à la lui pousser.* Cependant , repris-je , il s'est trouvé des Princes qui n'ont pas aimé les loüanges , témoin Jean Second Roi de Portugal. Comme un de ses Courtisans lui demandoit une Charge vacante :

Je la garde, répondit-il, pour un homme qui ne m'a jamais flatté. Croyez-moi, repliqua Arlequin, cette réponse n'est qu'un raffinement d'amour propre, ce Prince aimoit la flatterie, & il s'en vouloit attirer une nouvelle en faisant semblant de la refuser. Balzac, ajouta-t'il, parle d'un Cardinal qui étoit bien plus sincere que ce Prince. Un Courtisan le flattoit sur quelque chose, le Cardinal le sentant: *Tu mi aduli*, lui dit-il, *ma tu mi piaci*.

Le lendemain nous allâmes voir un Italien, homme d'esprit, qui étoit arrivé depuis environ un mois, il étoit fort effrayé de la dépense qu'on fait à Paris: à
cha-

chaque pas qu'on faisoit pour lui, on lui demandoit une petite piece: *Che diavolo,* disoit-il, *sempre pezzeta. Pezzeta là, pezzeta quà. Pezzetta per tutto. O Dio. Besogna in questo paese haver tre angeli uno per guardar l'anima, e duei per guardar la borsa.* Cet Italien étoit venu par le détroit. Il nous dit plusieurs choses curieuses qu'il avoit apprises dans son voyage de quelques Marchands qui avoient négocié au Caire pendant un grand nombre d'années. Il nous apprit sur le nom de Caire qu'on lui donne aujourd'hui, que cette Ville tomba sous le nom de *Meceré* en la puissance d'un Roi appelé

Mohes ; que ce Roi avoit un Esclave qu'il fit Gouverneur de Damas ; que cet Esclave pour tenir le peuple de son Gouvernement dans la soumission, fit bâtir tout auprès une Forteresse sous le nom de *Kayreh*, qui étoit celui de la Reine, à laquelle il vouloit plaire ; Que dans la suite on bâtit des maisons en si grand nombre, qu'enfin elles allerent jusqu'à *Meceré* sous le nom de *Kayreh* ; & que c'est delà que le nom de Caire est venu, & s'est répandu parmi tous les peuples de l'Europe.

Après que nous eûmes quitté cet Italien, le jour qui étoit beau nous donna envie

envie de nous aller promener, & il me raconta à son ordinaire des aventures assez plaisantes qui lui étoient arrivées, à lui ou à des personnes de sa connoissance. Il m'en dit une qu'il m'avoit déjà racontée, & dont je ne me souvenois plus. Elle m'arriva, reprit-il, à Vieux Maisons à six lieuës de Meaux. En revenant de Troye je passai dans ce Bourg; j'y arrivai justement la veille de la Fête. Il y avoit une Foire le lendemain, & tous les Cabarets étoient pleins. J'étois fort empêché, & sans un homme qui me reconnut, j'aurois été obligé de faire encore trois lieuës pour trouver gîte. Cet hom-

me

me me mena chez un Habitant qui étoit son compere, il le pria de me donner à coucher. L'Habitant me mit dans une petite chambre de réserve. Comme je dormois il revint dans la chambre avec un de ses amis, qui étoit un Fermier des environs, accoutumé à le venir voir tous les ans à pareil jour. Il me demanda pardon de m'incommoder, mais il me pria de vouloir que son ami couchât avec moi. Ne pouvant refuser la proposition, je pensai aussi-tôt à faire une piece à ce Fermier pour me débarasser de lui. Etant dans le lit il me parla de plusieurs choses du pais; après quoi la curiosité le prit de sçavoir
qui

qui j'étois, d'où je venois, & quelle affaire m'avoit amené dans ce Bourg. Je pris l'occasion de placer ma plaisanterie, & faisant semblant d'avoir de la peine à répondre. Je suis le Bourreau, lui dis-je: Vous êtes le Bourreau, reprit-il tout effrayé? A votre service repliquai-je: Je pendis hier à Meaux un voleur qui avoit volé dans ce pais-ci, & j'en apporte dans mon sac la tête; que je planterai demain dans le marché. Le Fermier sauta du lit avec précipitation, ne prenant que la moitié de ses habits pour fuir plus vite. L'hôte, qui étoit endormi, s'éveilla au bruit que cet homme faisoit à la porte de sa chambre.

A pei-

A peine fut-il entré qu'il le querella de l'avoir fait coucher avec le Bourreau; Que parlez-vous de Bourreau, lui dit-il? Je dis, répondit l'autre, que cet homme qui est là haut est le Bourreau; Vous vous moquez, reprit l'Hôte? Oh oui, Je me moque, répondit le Fermier, allez voir s'il n'apporte pas dans son sac la tête d'un pendu pour planter demain dans le marché. L'Hôte qui avoit de l'esprit, crut aussi-tôt que j'avois fait peur à son ami, qui m'incommodoit, il monta dans la chambre, & me trouva que je riois encore. Après nous être moqué tous deux de sa simplicité, je lui dis de le rassurer & de le

le faire revenir. Il ne voulut jamais ; on fut obligé de lui porter le reste de ses habits , & il alla coucher dans l'Ecurie. Le lendemain comme je voulus le defabufer , je ne pus jamais le joindre , & il sortit de la maison sans oser me regarder.

Nous vîmes passer à la promenade Monsieur de. . . avec un équipage magnifique. Connoissez-vous bien cet homme là , me demanda Arlequin ? Oüi , oüi , je le connois bien , lui répondis-je , c'est l'homme du monde qui sçait mieux sa généalogie , & qui tire le plus vanité de sa naissance : *Il faut avoir bien peu de vertu* , reprit Arlequin , *quand on ne peut*
se

*se faire estimer que par celle de
ses ancêtres.*

Monfieur le M. D. G. n'é-
toit pas de ce caractere, il ne
parloit jamais de l'ancienneté
de fa Maifon, ni du grand
rang que fes Prédeceffeurs
avoient eus dans le Royau-
me. Il avoit dans l'esprit de
la vivacité & de la délicates-
se, il étoit un peu railleur,
& ne perdoit pas l'occasion
de placer un bon mot. Un
jour il venoit d'une compa-
gnie où il avoit oüi disputer
avec opiniâtreté deux phyfi-
ciens. En entrant dans la
chambre du Roi, on lui de-
manda lequel de tous les ani-
maux reffembloit le moins à
l'homme, *C'est un Philoso-
phe*, répondit-il.

Vous

Vous sçavez, reprit Arlequin, la tendresse qu'il avoit pour sa Famille, & sur tout pour son fils, qui étoit exilé. Après un exil de plusieurs années, il obtint du Roi la permission de le faire revenir; Entre les remerciemens qu'il fit à sa Majesté: *Sire*, lui dit-il, *il y a long-tems que je suis le garde-sou de mes enfans.* Quelques-uns sont morts, & ceux qui vivent soutiennent bien par leur mérite la grandeur de leur naissance.

Ne connoissez - vous point, lui dis-je, Mademoiselle... N'est-ce pas celle-là, me demanda Arlequin, qui étoit fort attachée à Madame.... Justement,
re-

repris - je ; Ecoutez - moi ,
 repliqua - t'il , Elle aimoit
 un jeune homme pas trop
 beau , mais fait à peindre ,
 & qui avoit l'esprit fort
 badin. Ce jeune homme
 l'aimoit : mais à son gré il
 n'alloit pas assez vite , & ne
 s'amusoit qu'à lui écrire des
 tendresses en Vers & en Pro-
 se. Un jour fatiguée de ces
 sortes de galanteries , elle
 lui fit cette réponse sous le
 nom d'un garçon.

Je sçai fort mal faire des Vers ,
 Je n'écris gueres mieux en Prose :
 Mais s'il faut avec vous courir tout l'Uni-
 vers ,
 Boire , rire , danser , faire quelque autre
 chose ,
 Comptez que je suis de bon cœur ,
 Votre obéissant serviteur.

Le premier jour de l'année, la même personne envoya des Etreines à cet Amant; C'étoit un Amour dans une Chaire qui prêchoit d'un air agréable, & au devant elle avoit écrit ces Vers,

Ecoutez mon Prédicateur,
Il n'a rien de sévère à vous dire,
Ne craignez point, il ne cherche qu'à
rire,

Et n'est pas de mauvaise humeur.
Il dit la vérité sans chagriner personne,
Au foible des humains il sçait s'accommoder,

Et parfaitement accorder
La morale du ciel, aux conseils qu'il nous
donne.

Je ne croyois pas, lui dis-je, que vous connoissiez si bien cette fille. Autrefois, reprit-il, nous étions toujours ensemble. Elle est
pré-


présentement en Pologne. Un jour qu'elle m'instruisoit de l'Histoire du monde, voici un conte qu'elle me fit. C'est de la V..... qui avoit près de soixante ans, & qui regimboit encore, c'étoit du tems de la vieille Cour. Vous sçavez qu'alors les Pages étoient à la mode, elle en avoit un de dix-huit ans, beau à l'excez, & niais plus qu'il n'étoit beau. Sa Maîtresse vouloit quelque chose de lui, mais c'étoit parler à un sourd. Elle le faisoit coucher dans sa chambre de peur des Esprits, mais il n'entendoit rien de tout ce qu'on lui vouloit dire. Enfin il falut lui parler; & bien articuler les paroles pour forcer sa
fim-

simplicité, s'il étoit possible; & pour l'empêcher à l'avenir de pecher par ignorance. Les Suivantes d'ordinaire prennent ce soin là; & celle de la Dame étoit rompuë dans le métier. Un soir se trouvant seule avec le Page, elle lui demanda avec un air d'affection, s'il avoit assez de courage pour une belle entreprise, qui assurément feroit sa fortune. Le Page riait niaisement dit que oui: Hé bien, reprit la Suivante, couchez-vous tout à l'heure en travers au fond du lit de Madame.: Cette proposition le pensa tuer de frayeur. Cependant elle remit si bien son esprit, & lui donna tant de courage, qu'il

fit ce qu'elle fouhaittoit. La Dame faisant semblant de ne rien sçavoir, se coucha quelque tems après, & ayant fait fortir tous les gens, excepté la Suivante, elle lui dit qu'elle sentoit quelque chose au fond du lit. Le Page fuoit à grosses gouttes, & enfin après avoir fait assez de bruit pour vouloir s'éclaircir de l'aventure, elle fit tirer le Page qui étoit plus mort que vif. Comme il pleuroit, & qu'il vouloit fortir du lit: Voyez, dit-elle, qui est-ce qui lui parle de cela: Allez vous êtes un fripon, vous y demeurerez par punition, mais demain je vous demanderai pourquoi vous vous y êtes mis.

Ce

Ce pauvre enfant pleuroit toujours, & elle lui essuyoit ses larmes; cependant on scût le lendemain qu'elle avoit été mal payée de sa peine. Le Page disparut peu de tems après, & cette disparition fut en quelque façon la cause que l'aventure fut découverte.

Un jour Arlequin reçût la visite d'un homme qu'il avoit obligé en plusieurs occasions, & de qui il n'avoit reçu que de l'ingratitude. Je fus surpris de le voir chez lui, & quand il fut sorti, je lui dis que cet homme ôtoit l'envie de faire plaisir à personne. Arlequin me regardant: *Ne sçavez-vous pas,* me dit-il, *qu'il faut perdre*
 R 2 plu-

plusieurs bien-faits pour en bien placer un. Je loüai son sentiment : Mais enfin , adjoutai-je , quelque desir qu'on ait d'obliger les gens de mérite, on a peur de se tromper. Soyez honnête par rapport à vous seul, reprit-il, & jamais par rapport aux autres; la vûe de la reconnoissance gâte le bien-fait , & il me souvient d'avoir lû que c'est quelque chose de faire plaisir à un homme; & d'oublier qu'on l'a fait, mais qu'on fait une grace d'une maniere beaucoup plus noble , quand on commence par l'oublier avant que de l'avoir faite.

J'ai eu avec Arlequin des conversations remplies de pareilles maximes , qui ne
m'é-

m'étoient pas inutiles. Une fois parlant *du Cinna*, Tragédie de Monsieur de Corneille, nous nous arrêtâmes quelques momens sur le vers, où Cinna dit que pour toucher le cœur d'Emilie, il lui avoit proposé de vanger sur la vie d'Auguste la mort de son pere. Je suis fâché, me dit Arlequin, qu'Emilie ait été sensible à cette cruelle proposition. La vengeance d'Emilie, lui dis-je, n'étoit pas fort injuste: *N'oublions jamais*, reprit-il, *une grace qu'on nous aura faite, mais ayons honte de nous ressouvenir d'une injure.*

Trouvant dans une compagnie un homme très-riche, mais avare jusqu'à se

refuser les choses les plus nécessaires à la vie ; Arlequin me dit que quand on ne lui laisseroit que la centième partie de son bien, il en auroit toujours de reste. Et comme une personne nous raconta toutes les miseres qu'il souffroit au milieu de ses grandes richesses : *Pour se bien venger d'un tel homme* , reprit Arlequin , *que peut-on lui souhaiter de plus cruel qu'une longue vie ?*

Une fois un Artisan & sa femme , qu'Arlequin protegeoit par charité , le vinrent voir pour se plaindre l'un de l'autre. Chacun dit ses griefs ; le mari accusoit sa femme de s'enivrer tous les jours , la femme reprochoit

au

au mari qu'il ne bougeoit du Cabaret: *Puisque vous avez l'humeur si semblable, leur dit-il, pourquoi ne pouvez-vous tous deux vous accorder?*

Quelque tems après on lui parla d'un homme qui faisoit toujours de beaux discours de fermeté d'ame, & qui cependant s'étoit démenti en un petit malheur qui lui étoit arrivé: *La plupart des hommes, dit Arlequin, ne sont grands ou petits que suivant l'état de leurs affaires.*

Un jour dînant avec Monsieur le Medecin, & parlant de maladie & de mort; Monsieur lui dit qu'il n'avoit jamais manqué d'avertir le malade quand il l'avoit cru en danger. Une per-

sonne de la compagnie trouva cet avertissement fort desagréable : *Il y a plus de mal,* reprit Arlequin, *à craindre la mort, qu'à la souffrir.* Comme ce discours n'étoit pas récréatif, la même personne l'interrompit par ce couplet de Chançon, qui vint assez à propos.

Pourquoi prêcher la mort aux hommes ?
Ce sont tous discours superflus,
Elle n'est point, tant que nous sommes ;
Quand elle est, nous ne sommes plus.

Celui qui chantoit avoit la voix charmante & l'esprit gai, & par dessus cela une petite pointe de vin échauffoit sa vivacité. Il chanta mieux & avec plus de plaisir qu'il n'avoit fait de sa vie.

Arle-

Arlequin en étoit ravi, mais
il fut transporté, quand cet
homme se faisant donner un
Theorbe qu'il avoit appor-
té, recommença à chanter.
Il dit plusieurs paroles ten-
dres qu'il avoit faites autre-
fois pour lui-même, entr'au-
tres celles-ci :

Retirez-vous zephirs, de cette solitude,
Où j'é cache mes feux.

Ne soyez pas témoins de mon inquiétude,
Abandonnez un malheureux.

Vous volez dans ces Prez, flattant de vô-
tre haleine

Mille charmantes fleurs.

Hélas ! je n'en vois point dans cette ai-
mable plaine,

Que je ne baigne de mes pleurs.

Après qu'il eut chanté
long-tems à la priere d'Arle-
quin, qui ne pouvoit se las-

fer de l'entendre ; Je vous demande un plaisir , lui dit-il , qui je m'assure sera très-agréable à la compagnie : Arlequin lui promit tout ce qu'il voudroit ; Je vous prie , reprit-il , de nous dire votre Plaidoyer sur l'exécution du Testament de feu le Diable. Non seulement , dit Arlequin , le Plaidoyer , mais toute la Comédie.

Il faut vous ressouvenir que c'est sous la figure de Mercure que je suis Exécuteur du Testament ; Tuteur des enfans mineurs , & que c'est en qualité d'Avocat que je plaide devant Radamante. Souvenez-vous aussi que Gripimini est Procureur de la veuve du
Dia-

Diabie , qui conteste le Testament dont il s'agit. Cela supposé , voici comme je commence :

MESSIEURS , l'Emphase & l'Exorde étant presque toujours les ornemens d'une mauvaife Cause ; j'entre à corps perdu dans la mienne , & m'écrie , d'un ton piteux & mélancolique : *Le Diabie est mort* ; Est-il rien de plus surprenant ? Le Diabie a fait un Testament , est-il rien de plus ordinaire ? Il m'en a fait l'Executeur , que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa diableffe de femme dispute ce Testament , quelle malice ! Cripimini lui prête son ministere , quelle

friponnerie! Deux grands Moyens dans cette Cause: La méchanceté d'une femme, & la friponnerie d'un Procureur. Hesiterez-vous, MESSIEURS, à prononcer sur ces deux Chefs? Rien de plus méchant qu'une femme, l'expérience nous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur, il faudroit n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir, Gripimini, MESSIEURS, Gripimini, son nom fait son Portrait. Je passe au détail de ma Cause.

Feu le Diable, d'affreuse mémoire, voulant mourir en bonne odeur, & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse, a fait

fait un Testament vêtu & revêtu de toutes ses formes. A l'égard du Testateur, il est d'âge compétant, Maître de ses biens & de ses volontez. Quant au Testament, N'y a-t'il pas toutes les formalitez nécessaires pour le rendre valable & solennel? Ignoroit-il le droit & la chicane, lui qui l'a mise dans le lustre où nous la voyons aujourd'hui? Apprehendoit-il la surprise des Procureurs & des Avocats, lui qui leur fournit tant de moyens pour assassiner la Justice du fond par la rigueur de la forme, & pour sauver quand bon leur semble l'irregularité de la forme par le mérite du fond? Pouvoit-il pécher

contre les Loix & les coutumes, lui qui les fait par tout interpréter à son gré? Se défioit-il de son crédit, lui qui corrompt si souvent la Justice par les sollicitations & par l'interêt? Ah! MESSIEURS, Pluton n'est pas un Dieu manchot dans ses affaires; C'est un pere équitable, qui veut que ses enfans fassent du mal à tout le genre humain, sans que personne leur en puisse faire. C'est un pere prévenu par la mort, & pressé par l'amour qu'il épanche sur eux, en expiant tous les crimes dont ils doivent être coupables.

R A D I A M A N T E.

Beau naturel , belle tendresse ! Ce Testament est-il en forme ?

M E R C U R E.

Je le fôûtiens bon , M E S S I E U R S , & dans sa matiere , & dans sa forme. Quand à la matiere , C'est un Testament écrit fur la peau du plus malin Diable qui ait jamais été corroyée ; C'est un Testament écrit fur la peau d'un Diable qui a blanchi dans l'ordure , & dans la chicane ; Enfin , M E S S I E U R S , le dirai-je ? C'est un Testament écrit fur la
peau

peau d'un Greffier, & si le mensonge & la calomnie vouloient noircir cette vérité, ces * quatre griffes démentiroient la calomnie & le mensonge.

La Loi 30. au septième du Digeste, Titre second, §. 5. v. 4. semble n'être faite que pour notre espèce, *Ex ungue leonem*, c'est à dire, MESSIEURS, que l'on connoît le Lion par l'ongle; & le Greffier par la griffe. Venons maintenant à la Forme.

Le Testament dont il s'agit est entierement écrit & paraché *ne varietur* par la main

* Il y a quatre griffes de fer blanc sur les quatre coins du Parchemin où est écrit ce Testament, & Arlequin les montra à tous les spectateurs.

main du deffunt ; Premiere formalité. Il est reconnu pardevant deux Notaires au desir de la Coûtume ; Autre formalité. Mais , MESSIEURS , ce qui fait la validité du Testament olographe , que je vous prie très-humblement de remarquer , c'est que le deffunt (ne perdez pas ceci je vous prie) c'est , dis-je , que le deffunt fait mention expresse de l'institution d'heritier , qui est formelle dans le corps du Testament. J'épuiserois le Code & les Pandectes , si je rapportois ici tous les textes qui parlent des Testamens ; aussi bien faut-il ménager nos Loix , qui ne sont que trop usées depuis le tems qu'el-

qu'elles nous servent dans de
pareilles affaires.

G R I P I M I N I.

Mercure ne devoit pas
avancer contre la verité....

M E R C U R E.

Laissez, laissez, Gripi-
mini, laissez.

G R I P I M I N I.

Je vous dis que vous avez
tort.

M E R C U R E.

Laissez donc, vous dis-je.
Voilà qui est admirable, un
Pro-

Procureur couper la parole
à un Avocat à l'Audiance!

G R I P I M I N I.

Oh, ne prétendez pas.....

M E R C U R E.

Je prétends, puisque MESSIEURS me font l'honneur de m'entendre, qu'un Procureur doit se taire quand je parle; mais encore un coup, voilà qui est admirable, un Procureur m'interrompre! un Procureur! Quelqu'un me dira peut-être que les quatre petits Plutons pour qui je parle, sont issus *ex damnata conjunctione*. Ah! de grace, MESSIEURS, n'agi-

n'agitions point cette périlleuse question ; vivons, vous & moi, dans la bonne foi sur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de Sujets, si tous les enfans de leurs Royaumes n'étoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire ? Combien y auroit-il de successions vacantes, si des amis charitables ne portoient des héritiers dans les familles qui en ont besoin ? Mes pupilles sont venus, *constante matrimonio* ; Voilà, MESSIEURS, ce qui établit leur état & le vôtre ; voilà ce qui assure le repos public, & voilà ce qui m'acharne à soutenir le Testament en question. Quoi pour favoriser l'avarice d'u-

ne

ne femme, vous laisserez
errer sur toute la terre ha-
bitable ces petits Plutons
comme de pauvres diables !
Auriez-vous la conscience
de les voir sans train & sans
équipage, eux qui font rou-
ler tout le monde à Paris ?
Non feram, non petiar. Puis-
que leur pere me les a con-
fiés, je veux qu'ils entrent
avec éclat dans le monde, &
qu'ils y paroissent en Diables
de qualité.

J'établirai le premier au-
prés des femmes, & je le ren-
drai si complaisant & si per-
suasif, qu'elles publieront par
tout qu'il a de l'esprit, com-
me un Diable. Je mettrai le
second avec des Marchands,
des Usuriers, & des gens
d'affai-

d'affaires, afin qu'il soit un Diable de tous métiers. Le troisiéme suivra le Barreau, & ne frequentera que des Procureurs, afin qu'il soit quelque jour un Diable en procès. Je jetterai le quatriéme dans l'épée, où je prétends qu'il fasse le diable à quatre.

Voilà, MESSIEURS, voilà comme un Tuteur honnête homme doit veiller à l'éducation & à l'établissement de ses mineurs. Je conclus à ce qu'il plaise à la Cour débouter Gripimini de sa demande, & le condamner à une violente réparation pour certains mots de *Fripou*, que je retorque contre lui, avec ce bel axiome de Pythagore : *Pro-*

Procul hinc, procul este prophani;

Pares cum paribus,

Odi prophanum vulgus,

Dixi.

Arlequin prononça ce
Plaidoyer si agréablement
qu'il charma tout le monde,
après quoi il pria la même
personne de reprendre son
Théorbe, & de chanter en-
core quelque air; l'autre se
fit un plaisir de le satisfaire;
mais auparavant, lui dit-il,
écoutez-moi un moment.

Une fille d'assez bonne
maison, d'une vertu fiere &
orgueilleuse, & qui se croyoit
infiniment au dessus des foi-
blettes humaines, rencontra
un jour par hazard dans une
compagnie un jeune homme
bien-

bien-fait, joli, & qui avoit l'esprit du monde; ils se virent tous deux sans se pouvoir souffrir l'un l'autre. La deuxième veuë augmenta leur antipathie, jusqu'à se piquer & à prendre sur tout ce qu'on disoit des sentimens opposez; & ce qui est plaisant, ils alloient au même endroit pour se tourner tous deux en ridicule. Comme ils entendoient raillerie, ils réjouïssent la compagnie, mais ils ne s'aimoient point. A la fin à force de se voir ils se trouverent de l'esprit, l'antipathie diminua; l'estime commença à se faire sentir, ils ne se plaisant plus: au contraire ils avoient toujours quelque

quelque petit secret à se confier. On fut bien surpris de ce changement ; la Demoiselle y faisant réflexion , en pleuroit seule de dépit dans sa chambre , & faisoit tout son possible pour se guérir d'un mal , qu'elle ne connoissoit pas tel qu'il étoit. Les visites que lui rendoit le jeune homme lui donnoient un plaisir parfait ; cependant elle se juroit toujours à elle-même qu'elle n'en recevrait plus : mais ses protestations étoient comme celles de tous les Amans. Dans le tems de sa fiere vertu , elle alloit en une maison de campagne , où elle passoit les plus tranquilles momens de sa vie. Et alors, quoi qu'elle y allât

S

aussi

aussi souvent, elle n'y trouvoit plus le même plaisir. Ce fut dans ce tems-là qu'elle fit ces paroles que je chanterai, avec quelques autres que je vous dirai dans la suite.

La solitude,
N'a plus pour moi rien de charmant,
Cependant mon inquiétude,
Fait que je cherche incessamment
La solitude.

Elle n'avoit pas encore dit au jeune homme le progrès qu'il avoit fait dans son cœur, mais il le voyoit assez; & les paroles que je viens de vous dire, qu'elle lui chanta plusieurs fois, acheverent de le persuader; aussi il fut un peu plus hardi auprès d'elle qu'il ne l'avoit été jusqu'alors.

lors. Et un soir se trouvant tous deux seuls , après s'être dit de ces sortes de paroles , qui font entendre beaucoup plus de choses qu'elles n'en signifient , l'Amant lui baïsa la main , la Maîtresse changea de couleur ; & l'autre la baïfant à la bouche, elle tomba évanouïe entre les bras. Cette aventure lui donna occasion de faire ce couplet que je vais chanter. Alors prenant son Theorbe il commença ainsi ,

Entre mes bras ,
La Nymphé que j'adore ,
Sôûpiroit tout bas ,
Et se pâmant disoit , hélas !
Faut il mourir du feu qui me devore.
Honneur trop cruel & trop sévère ,
Cesse de parler , je ne t'écoute plus ,
L'amour fermant sa bouche là-dessus ,
Me fit signe d'achever le mystère.

Cette personne chanta jusqu'au soir, que la compagnie fut obligée de se séparer. Arlequin m'a avoué depuis que de sa vie il n'avoit eu plus de plaisir qu'en cette occasion.

F I N.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A Dresse d'un Peintre	
pour se vanger d'un	
Dévoth, <i>page</i>	121
Allarme, en vers,	188
Alleman à l'Opera,	206
Amant caché dans une ar-	
moire,	259
Application d'un Passage de	
Seneque,	223
Arlequin dans une Biblio-	
theque, 2. Il va en habit	
de Theatre trouver un	
Poëte pour lui demander	

Table des Matieres.

des vers, 6. Il jouë piece
à un Fermier qu'on avoit
mis coucher avec lui, 317.
Il accorde un mari & sa
femme, 333
Avarice, 15. 16. 37. 331
Aventure d'un Gascon avec
un Danois, 10. Arrivée à
l'Opera, 52. 53. D'un
vieille & d'un homme de
qualité, 57. D'un mari
& de sa femme, 60. 61.
D'un Officier à Cham-
bord, 104. De M. Prepe-
tit & d'un Laquais, 109.
D'un Ours & des Pénit-
tens en Italie, 159. D'un
Prince & d'un Juge qui le
haranguoit, 212. D'une
Dame & de son Curé,
272. & suiv. D'un Offi-
cier & de deux filles, 288.
M. de

Table des Matières.

M. de Balzac ,	142. 314
M. de Benferade ,	235
Biens nécessaires pour mou-	
rir joyeusement ,	18. 19.
Bienfaits ,	329
Boëte de Pandore ,	6
Brailleux ,	308
Broüillerie entre une fille &	
sa mere , parce qu'elle fait	
des Vers ,	170
Broüilleries favorables en	
amour ,	258
Bruit d'une montre pris pour	
celui d'une Souris ,	79
Cabinet de Peintures ,	122
Caire, Ville, d'où vient ap-	
pellée ainsi ,	315
Carlandré ,	90
Chasse de Procureur ,	9
Chasteté extraordinaire des	
peuples de l'Isle de Chio ,	
245.	

Table des Matieres.

Châteaux détruits en Flan-	
dres ,	211
Chocolat délicieux en Espa-	
gne ,	22
Cocher revêtu d'une Chap-	
pe ,	82
Cocher jureur ,	282
Comparaison plaisante ,	91
Conduite d'un pere avec son	
filz ,	143
Contestation au fujet d'une	
barbe ,	29
Contrariété dans les esprits ,	
134.	
Convention entre un Maître	
& son valet ,	180
Déclaration d'amour ,	139
Dédain.,	249
Dévote entreprend de chas-	
ser des Comédiens ,	59
Disposition d'un Yvrogne à	
la mort ,	171
Dispu-	

Table des Matieres.

Disputeur à gages ,	138
Domestiques à plusieurs fonctions ,	150. 151
Echantillon de maison ,	3
Enfans pourquoi souhaiter la mort de leur Pere ,	142
Enfans vicieux d'un bon Pere ,	153
Entêtement de Noblesse ,	18.
Ce qui arriva à un bel esprit à cette occasion ,	25
Etreines ,	325
Expression outrée ,	100
Femmes Italiennes belles ,	98
Femmes galantes surprises ,	225.
Femme galante feint de se repentir ,	280
Femmes fidelles ,	245
Fierté Espagnole ,	23
Flaterie ,	312
Folie d'un homme à son ami	
S 5	mou-

Table des Matieres.

mourant,	192
Fortune de M. de Benferade,	235.
François railleurs,	95. Indis-
crets,	135
Galanterie du Duc d'Albe,	28.
Galanterie d'une Maîtresse à son Amant,	216
Gasconnades,	11. 27. 199. & <i>suiv.</i>
Gloire. Mauvaise gloire,	126
Gloutons,	20
Grâce demandée pour un coupable,	123
M. de Guise,	268
Habitude de jurer,	282. & <i>suiv.</i>
Histoire d'une Religieuse enlevée,	40. 41. D'une Re-
ligieuse mariée,	47. 48.
D'un Page & de sa Maî-	tresse,

Table des Matières.

Maitresse,	326.	D'un mari
ou Amant de sa femme,	61.	
D'une machine faite pour		
aller en l'air,	113.	D'un
Prelat fait Cardinal,	128.	
D'un Commissaire & de		
sa femme,	225.	D'une
Fermiere & d'une Oye,		
286.		D'un Amant intro-
duit chez la Maitresse,		
304.		
Jalousie,	249	
Imagination plaisante sur les		
couleurs des viandes,	103	
Inconstance fixée,	139	
Indiscretion,	135. 230.	
Joueur de Luth,	18	
Joieuse,	38	
Italien croit avoir l'accent		
François,	89	
Italiens avarés,	145. 315	
Langue Italienne difficile à		
appren-		

Table des Matières.

apprendre ,	96
M. Laurenzani ,	90
Legereté ,	311
Lettre d'un valet-de-cham- bre à sa femme ,	121
M. de Lulli ,	241
Magnifique à peu de frais ,	145.
Manieres de parler embaraf- fées ,	100
Mari. Bon mari ,	61. 68. 228
M. le Cardinal Mazarin ,	230. & suiv.
Medecin ,	222. 333
Mémoire heureuse ,	30. 31
Mérite récompensé ,	240
Mode de langage ,	102
Mots. Bons mots ,	31. 34.
	347. & suiv. 306. & suiv.
	321. 322. 329. & suiv.
Bons mots de Comédies ,	3. 4. 5. 298. 299. 300. 301
	Musi-

Table des Matieres.

Musiciens du Duc de Sa-	
voye,	85
Naïveté d'un valet,	75. 76.
D'un Allemand à sa Maî-	
treffe,	158.
De deux Pro-	
vinciales,	218. 220.
Autre	
au sujet des Propheties de	
Nostradamus,	163
M. le Duc de Nemours,	10
Noblesse des Chanoines de	
Cologne,	24
Nudité,	123. 124
Opera grec,	241
Ours mêlé avec des Penitens,	
159.	
Peinture & Poësie,	271
Penées de Balzac,	142. 314
Petit homme,	307
Petitesse d'esprit,	127
Philosophe,	322
Plaidoyer d'Arlequin sur le	
Testament du Diable,	337
Plai-	

Table des Matieres.

Plaisanterie de M ^{lle} le Duc de Nemours ,	10
Prédestination ,	208
Présence d'esprit ,	196
Printems saison des amours ,	309
Proverbe ,	164
Prudence d'un Evêque ,	44
Prudence des maris ,	224. 229
Raccommodement ,	254
Raffinement de mollesse ,	306
Registre d'injures ,	248
Rendez-vous peu favorable ,	260
Réponse plaisante d'une jeu- ne Demoiselle ,	21
Réponse franche d'une Maî- tresse à son Amant ,	156
Réponse plaisante d'un Vas- sal à son Seigneur .	278
Réponse en vers ,	295. 324
Ref.	

Table des Matieres.

Ressemblance,	222
Retenuë en amour,	255
Réverie d'un Chymiste ignorant,	211. 212
Richesses tiennent lieu de Nobleffe,	297. 298
Rupture,	254
M. le Duc de Savoye.	85
Secret de faire un enfant sans femme,	212
Secrétaire renvoyé,	120
Sentimens d'Arlequin sur la Fortune,	298.
Sur l'amour,	309.
Sur la Nobleffe,	321.
Sur le Bienfaits,	329. 331.
Sur les injures, <i>ibid.</i> Sur l'Avarice,	332.
Sur les malheurs,	333.
Sur la Mort,	334
Sonnet Italien,	271
Sotise réparée,	194
Statuë d'Albâtre nuë,	21
Stile tendre,	178
Taille bien faite,	93
Testament extraordinaire,	14
Tour d'un Italien pour rendre un diner sans qu'il lui en coûte	te

Table des Matieres.

te rien ,	145
Trait plaisant d'une fille de chambre ,	198
Transport d'un Prelat en rece- vant la Barette de Cardinal ,	129
Vanité de naissance ,	321
Vents , 94. Vents coulis ,	95
Vers tragiques tournez en plai- fanterie ,	33
Sur la vie ennuyeuse qu'on mene à Bourbon , 71. Sur le dégoût qu'on trouve dans le Mariage , 72. 73. Sur un petit chien , 88. Sur la galle , 165. Pour un Amant dont la Maî- tresse est infidelle , 176. Sur une Maîtresse qui se plaint de n'être que la confidente de son Amant , 179. Sur la mort , 188. 334. Sur une fortune promise , 216. Vers mis au bas d'un Portrait fait de mémoi- re , 269. Vers tendres , 278. 279	
M. de Vivonne ,	34
M. de Voiture ,	196
Voyage en Espagne ,	19

Fin de la Table.









✓
305



